



HAL
open science

Anthropologie contemporaine : de l'éloignement au décentrement

Nicolas Adell, Sophie Chevalier, Anne Raulin

► **To cite this version:**

Nicolas Adell, Sophie Chevalier, Anne Raulin (Dir.). Anthropologie contemporaine : de l'éloignement au décentrement. Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2024, 978-2-7355-0931-7. 10.4000/books.cths.18363 . halshs-04522962

HAL Id: halshs-04522962

<https://shs.hal.science/halshs-04522962>

Submitted on 28 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anthropologie contemporaine : de l'éloignement au décentrement

**Nicolas Adell,
Sophie Chevalier,
Anne Raulin (dir.)**

CTHS





Éditions du Comité des travaux historiques et
scientifiques

Anthropologie contemporaine : de l'éloignement au décentrement

Nicolas Adell, Sophie Chevalier et Anne Raulin (dir.)

DOI : 10.4000/books.cths.18363

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2024

Date de mise en ligne : 9 février 2024

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

EAN électronique : 978-2-7355-0931-7



<https://books.openedition.org>

Référence électronique

ADELL, Nicolas (dir.) ; CHEVALIER, Sophie (dir.) ; et RAULIN, Anne (dir.). *Anthropologie contemporaine : de l'éloignement au décentrement*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2024 (généré le 04 mars 2024). Disponible sur Internet : <<https://books.openedition.org/cths/18363>>. ISBN : 978-2-7355-0931-7. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.18363>.

Ce document a été généré automatiquement le 4 mars 2024.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

RÉSUMÉS

Les différentes contributions traitent d'une période relativement récente de l'anthropologie, au regard de l'histoire longue de cette discipline née au milieu du XIX^e siècle, en pleine expansion coloniale de l'Occident. Il s'agit de rendre compte d'un mouvement inverse qui, après la Seconde Guerre mondiale, a vu cette recherche de connaissances des peuples, des cultures et des sociétés les plus éloignés, différents, étranges, se consacrer au proche, au relativement semblable, voire au familial.

Le Congrès national des sociétés historiques et scientifiques rassemble chaque année universitaires, membres de sociétés savantes et jeunes chercheurs. Ce recueil est issu de travaux présentés lors du 146^e Congrès sur le thème « Périphéries ».

NICOLAS ADELL (DIR.)

Professeur en anthropologie, université Toulouse II – Jean-Jaurès, membre du Laboratoire interdisciplinaire solidarités, sociétés, territoires (LISST, UMR 5193, CNRS/École nationale de formation agronomique), ancien directeur de la revue *Ethnologie française*

SOPHIE CHEVALIER (DIR.)

Professeur en anthropologie, université de Picardie – Jules-Verne, directrice du laboratoire Habiter le monde (UR 4287), co-directrice de la revue électronique *Ethnographiques.org*

ANNE RAULIN (DIR.)

Professeure en anthropologie émérite, université Paris Nanterre, membre du Sophiapol, présidente d'AnthroVilles (2018-2022)

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les articles de cet ouvrage ont été validés par le comité de lecture des Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques dans le cadre de la publication des actes du 146^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Aubervilliers en 2022.

SOMMAIRE

Introduction

Sophie Chevalier et Anne Raulin

La périphérie des ethnologues urbains

Préambule

Emmanuelle Lallement

L'anthropologie urbaine : de ses périphéries à ses centres

Anne Raulin

Les moments de l'anthropologie urbaine

Le projet d'association d'anthropologie urbaine : AnthroVilles

Des aléas du lien social dans les périphéries urbaines aux centralités marchandes : construire une anthropologie urbaine en France ?

Emmanuelle Lallement

Une anthropologie urbaine sans périphérie ?

La périphérie des ethnologues urbains au prisme des programmes de recherche sur la culture et les politiques culturelles

Centralités marchandes et négociations identitaires dans le théâtre urbain

Des aléas à la réflexivité

De l'ombre à la lumière : la marginalité ambiguë des périphéries urbaines

Sophie Gravereau

Jouer des marges : des périphéries aux centres/des centres aux périphéries

Marges sociales et périphéries spatiales : anthropologies urbaines *in situ*

La marginalité ambiguë des friches dans le nord de la France

Pratiques vestimentaires : de la marge à la mode

Hakima Metahri

L'origine du *sportswear*

Imiter pour être assimilé

Décontextualiser l'apparence

S'habiller comme un « pauvre »

Mes mots d'hommage pour Patrick Williams

Anne Raulin

Prendre la marge : avancer au gré de l'ethnologie de la France

Pour une ethnologie décentrée de la France

Nicolas Adell et Sophie Chevalier

Construction disciplinaire et ethnologie décentrée

Périphéries en quête de centres/Centres sans périphéries

Miroirs du « terroir » : les enquêtes ethnologiques en France (années 1960-années 1980) et l'incroyable mystère du « local »

Laurent Le Gall

Focales du local

Sémantiques ethnologiques

Division du travail

De la tsiganologie à la cosmologie : hommage à Patrick Williams

Jean-Luc Poueyto

Des Tsiganes à Django, de Django aux Manouches, des Manouches aux Tsiganes : le miroir éclaté

La mort chez les Manouches et la résurrection de Django Reinhardt

Tsiganes ou ces inconnus qu'on appelle aussi Gitans, Bohémiens, Roms...

Introduction

Sophie Chevalier et Anne Raulin

- 1 Les textes rassemblés dans ce volume électronique traitent d'une période de l'anthropologie relativement récente, au regard de l'histoire longue de cette discipline née au milieu du XIX^e siècle, en pleine expansion coloniale de l'Occident. Il s'agit de rendre compte d'un mouvement inverse qui, après la Seconde Guerre mondiale, a vu cette recherche de connaissances des peuples, des cultures et des sociétés les plus éloignés, différents, étranges, se consacrer au proche, au relativement semblable, voire au familier.
- 2 Cette reconversion partielle, principalement sous la pression des événements historiques et des mouvements d'indépendance des pays colonisés, a signifié un déplacement des objets de recherche qui, de lointains, sont devenus proches et compris dans les limites nationales ou européennes, tout d'abord dans l'espace rural perçu comme encore traditionnel, puis dans l'espace urbain en pleine recomposition sociale et culturelle. Autrement dit, les objets d'étude de la périphérie lointaine, exotique, éloignés de ce qui se concevait comme centre occidental, se sont brutalement rapprochés – tout en conservant la spécificité du regard formé dans la première période de constitution de la discipline.
- 3 La séparation actée entre « ailleurs » et « chez soi » lors de la création de l'Institut d'ethnologie fondé par Marcel Mauss en 1925, s'était accentuée durant les « années Lévi-Strauss » au nom de son fameux « regard éloigné ». Pour de nombreux collègues, il va se transformer en « regard décentré », ou décentrement, ce qui implique d'étudier les phénomènes sociaux en incluant une certaine distanciation culturelle, un recul ou un « détour » (Georges Balandier) par la connaissance de sociétés autres. Ce regard, ou cette approche, qui va ainsi du proche au lointain pour revenir au proche, adopte une perception « compréhensive » ou point de vue de l'intérieur pour s'en départir, en l'intégrant dans une vision élargie de la diversité des sociétés et des groupes.
- 4 Ces journées d'étude lors du 146^e congrès du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS) à Aubervilliers en mai 2022 ont vu converger deux propositions relatives à ces mouvements. La première rend compte de l'émergence de l'anthropologie urbaine dans les dynamiques de colonisation, en Afrique et en

Amérique, puis de sa lente acclimatation aux villes européennes et françaises. Elle fait état de son institutionnalisation en centres de recherches parisiens, de son épanouissement intellectuel, puis du déclin et de la disparition de ces cadres institutionnels, aujourd'hui remplacés par des initiatives associatives. Héritières de ces époques de structuration, elles cherchent à sortir de la centralité parisienne de la recherche en suscitant des séminaires itinérants en France et ailleurs, et à dépasser les clivages théoriques et méthodologiques des générations antérieures.

- 5 La seconde traite de l'ethnologie de la France, née en relation avec deux domaines d'usage politique, l'affirmation nationale et la définition de la nation comme une forme sociale. Son développement s'est appuyé sur l'étude du monde rural et sur la culture matérielle, dont témoignent les artefacts présents dans les musées des Arts et Traditions Populaires, à commencer par celui conçu à Paris par Georges Henri Rivière. Mais, à partir des années 1980, d'autres institutions prendront le relais. Ainsi, la mission du Patrimoine ethnologique a permis que l'ethnologie chez soi soit aussi urbaine. Plus récemment, le renouveau muséal que constitue le musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM) a substitué à un « nous » un peu étriqué un « nous » qui intègre l'altérité, dans une réflexion sur la question décoloniale.
- 6 Ces deux champs de la discipline – anthropologie urbaine et ethnologie de la France – se sont pendant longtemps tournés le dos : l'une à la recherche de la diversité culturelle et de la marginalité sociale, l'autre à celle d'une forme sociale et d'une identité nationale. Elles se retrouvaient dans leur difficulté à asseoir leur légitimité face à l'anthropologie exotique et à la sociologie, tendant à les considérer comme des anthropologies à la marge. Les travaux récents de jeunes chercheurs montrent que cette marginalité n'existe plus, et qu'anthropologie urbaine et ethnologie de la France renvoient plus à une littérature spécifique qu'à une pratique différenciée¹.
- 7 Car la profondeur des transformations épistémologiques, méthodologiques, et générationnelles, a conduit à un renouvellement – qui s'ajoute aux canons de la discipline, ceux de l'observation directe, par immersion dans les réalités sociales, sur une longue durée –, qui peut s'interpréter en termes de mouvements constants et inversés entre périphérie et centre. En outre, le décentrement laisse aussi entendre que le centre n'est pas fixe mais mobile, qu'il dépend de l'échelle où se situent les acteurs, et qu'il importe de faire varier le point de vue ou « standpoint » (Sandra Harding) selon le vocabulaire d'autres courants de pensée congruents.
- 8 Ainsi, le retour en France de nombreux chercheurs après un passage par l'exotique, leur circulation entre de multiples centres et périphéries, ainsi que l'europanisation des ethnologies nationales, ont achevé de transformer l'ethnologie de la France – et avec elle l'ethnologie en France.

NOTES

1. Afin de respecter les modalités bibliographiques inhérentes à chaque « champ », différents systèmes bibliographiques ont été acceptés pour la réalisation de ce livre électronique.

AUTEURS

SOPHIE CHEVALIER

Professeur en anthropologie, université de Picardie – Jules-Verne, directrice du laboratoire Habiter le monde (UR 4287), co-directrice de la revue électronique *Ethnographiques.org*

ANNE RAULIN

Professeure en anthropologie émérite, université Paris Nanterre, membre du Sophiapol, présidente d'AnthropoVilles (2018-2022)

La périphérie des ethnologues urbains

Préambule

Emmanuelle Lallement

- 1 Le congrès 2022 du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), dont le thème était « Périphéries », se déroulait en plein cœur d'un territoire urbain emblématique d'une histoire des périphéries, mais aussi de leurs mutations contemporaines dans le cadre des transformations urbaines de la banlieue parisienne. Sur le tout nouveau Campus Cordorcet, sorti de terre depuis le début des années 2010, dans cet espace anciennement industriel puis désindustrialisé à partir des années 1980, et à quelques encablures des futures installations des Jeux olympiques Paris 2024, il était donc question de « Périphéries ». Ce 146^e congrès avait pour ambition :

« D'explorer une dimension spécifique de la périphéricité au sein d'une métropole en pleine transformation. Auparavant partie intégrante de la banlieue rouge, Aubervilliers est désormais une commune tournée vers la connaissance et sa transmission avec l'implantation du Campus Condorcet. Cette évolution démontre les possibilités de mutation des périphéries qui peuvent acquérir à terme une part de centralité, qu'elle ait été transférée du cœur d'agglomération traditionnel ou qu'elle se soit spontanément développée¹. »
- 2 Si les sciences sociales se voient ainsi regroupées et centralisées, dans une certaine mesure, sur ce territoire auparavant périphérique, il serait tentant alors de considérer qu'à leur tour ces « sciences là » retrouvent elles-mêmes une centralité dans la pensée de la cité. À l'heure où la ville de Saint-Denis, toute proche, a proposé sa candidature au titre de Capitale européenne de la culture pour 2028 sur le thème « Péri-féeries² », le terme périphérie lui-même fait donc l'objet d'une opération de ré-enchantement et invite ce faisant à s'interroger plus largement sur l'usage qui en a été fait, sur sa plasticité tout autant que sa centralité dans l'histoire des sciences sociales de l'urbain en général et de l'anthropologie urbaine en particulier.
- 3 L'association AnthroVilles a été fondée en 2018, après la disparition du Laboratoire d'anthropologie urbaine du CNRS, afin de regrouper les anthropologues de toutes générations qui ont fait de la ville, des villes et de leurs espaces-temps leurs terrains. L'association s'est donc associée à ce congrès du CTHS pour proposer une session consacrée à la « Périphérie des ethnologues urbains ». Présidée par Anne Raulin depuis sa création, AnthroVilles a saisi cette opportunité pour revenir sur la place et le rôle de la périphérie et des périphéries dans l'histoire récente de cette spécialité de la

discipline anthropologique, sachant que, comme l'annonçait l'argumentaire de cette session :

« L'anthropologie urbaine a une double affinité avec la périphérie. D'une part, elle s'est construite à partir de recherches et de terrains périphériques ou à la marge, et d'autre part elle est souvent perçue comme périphérique ou marginale au sein des sciences humaines et sociales académiques. »

- 4 Les articles qui suivent ont donc nourri cette session « La périphérie des ethnologues urbains », qui a articulé des présentations sur trois sessions. La première « Périphéries et marges, histoire réflexive de l'anthropologie urbaine » a été consacrée à une présentation chorale revenant sur l'histoire de l'anthropologie ou ethnologie urbaine, les deux termes étant à la fois synonymes et distincts, reflétant certaines divergences d'approche. La périphérie a-t-elle été le terrain de jeu de la discipline, le centre se trouvant réservé à d'autres sciences sociales ? L'idée était de mettre en évidence la spécificité de la discipline et de son approche de l'urbain, en sollicitant la perception et l'expérience de plusieurs générations d'ethnologues urbains, pointant l'évolution des concepts, des pratiques, des terrains et des méthodes des chercheurs. Cette première partie plus historique a donc montré comment les ethnologues de la ville ont longtemps privilégié les marges aux centres. Elle a mis aussi en évidence les difficultés auxquelles peuvent être confrontés les ethnologues en milieu urbain – entre une ethnologie de la France très centrée sur le monde rural et une anthropologie exotique situant ses objets dans l'ailleurs –, et qui n'excluent cependant aucune association avec d'autres disciplines de la question urbaine. La deuxième session « Des périphéries foisonnantes » a quant à elle proposé une perspective ethnographique à partir de récits de terrains et une réflexion sur les notions de périphéries urbaines et de marges. Elle a interrogé l'évolution de la dialectique centres/périphéries et, parfois, les formes de renversement qui voient les périphéries devenir des centralités dans des contextes sociaux et scientifiques particuliers. Elle a enfin donné à entendre des résultats de recherches actuelles qui mettent en jeu cette question des périphéries.
- 5 La troisième session a donné la parole et l'image à l'anthropologie visuelle, qui occupe une place importante en anthropologie urbaine. Faire de l'anthropologie filmée en périphérie ou dans les périphéries, nourrit la réflexion sur l'anthropologie contemporaine, entre marginalité et décentrement.

NOTES

1. <http://cths.fr/co/congres.php?id=174#>
2. <https://perifeeries2028.eu>

AUTEUR

EMMANUELLE LALLEMENT

Anthropologue, université Paris VIII – Vincennes – Saint-Denis, Institut d'études européennes,
LAVUE UMR 7218/CNRS, présidente de l'Association AnthroVilles depuis juin 2022

L'anthropologie urbaine : de ses périphéries à ses centres

Anne Raulin

- 1 L'anthropologie urbaine a une double affinité avec la périphérie. D'une part, elle s'est construite à partir de recherches et de terrains périphériques ou à la marge, et d'autre part elle est souvent perçue comme périphérique ou marginale au sein des sciences humaines et sociales académiques.
- 2 Quelle est son histoire ? Cette discipline s'est constituée tout à la fois à la périphérie des nations occidentales et à la périphérie des grands courants anthropologiques, et ceci tardivement, au milieu du xx^e siècle. On peut introduire cette réflexion par une citation de Johannes Fabian sur l'anthropologie urbaine, tirée de son livre *Le temps et les autres* qui traite du rapport au temps des sociétés pour elles-mêmes et entre elles :
« L'«anthropologie urbaine», dans la mesure où elle présente des images qui s'opposent à l'intégrité virginale de la vie primitive, fut à l'évidence le produit accidentel d'une phase avancée de la colonisation de territoires étrangers et d'une phase avancée de décadence urbaine à domicile. » (2017, p. 39)
- 3 Il est vrai que c'est une discipline correspondant à la phase non seulement avancée, mais encore déclinante de l'ère coloniale moderne. En particulier, ne doit-on pas dater la naissance de l'anthropologie urbaine française dans les années cinquante, en pleine « situation coloniale » et alors que les mouvements de décolonisation sont déjà amorcés ? Quant à la « décadence urbaine à domicile » que Fabian évoque, il s'agit de celle des villes occidentales, sujettes à des formes de dégradation mais aussi de croissance remettant en question l'urbanité des villes, bidonvilles, grands ensembles, banlieues, périurbanisation, rénovations radicales, d'où la formule aujourd'hui à succès d'Henri Lefebvre *Le droit à la ville*, qui pourrait se traduire à bien des égards par « droit à la ville centre ».
- 4 Sur le plan épistémologique, poursuit Fabian, l'anthropologie comme discipline générale est née de l'attention que les élites urbaines occidentales ont portée sur des mondes non-urbanisés :

« À un niveau plus profond [...], ce fut le point de départ de notre discipline dans la mesure où elle exprime la conscience et les préoccupations de ses fondateurs citadins et bourgeois. » (*ibidem*)

- 5 Il n'y a aucun doute que l'anthropologie s'est longtemps définie comme point de vue du centre sur la périphérie, regard occidental et urbain sur les *Autres* (sociétés dites primitives, traditionnelles, rurales). Elle a ensuite évolué de la posture de la distance culturelle vers celle du décentrement méthodologique puis épistémologique, du déplacement de points de vue, de la réciprocité des points de vue... C'est un aspect essentiel de la discipline anthropologique que ce « relationnel méthodologique » : qui regarde qui, que regarde-t-on, avec quels yeux, comment est-on perçu comme personne, ainsi que dans l'acte de connaissance que nous effectuons comme chercheure ?

Les moments de l'anthropologie urbaine

Hors de France : des périphéries états-unienne et africaine

- 6 C'est une discipline qui s'est constituée hors de France, et pour respecter la chronologie de cette histoire, il faut rappeler que son moment initial remonte aux années 1920, dans le cadre de l'université de Chicago. C'est cette ville même qu'elle prit pour objet d'études afin d'en faire, selon la formule consacrée, son propre « laboratoire social ». Très influencée par l'écologie végétale dans l'élaboration de ses concepts, mettant en parallèle milieux naturels et milieux socio-urbains, cette dite École de Chicago observe la ville telle qu'elle se développe et se structure en fonction des migrations en provenance d'Europe (du Nord, de l'Est, du Sud) et du Sud des États-Unis. Elle se réapproprie les méthodes d'observation de l'anthropologie des sociétés amérindiennes alors discipline dominante dans ce pays. Cette origine n'infirmes pas la vision de Fabian, car Chicago est typiquement une « ville de la frontière » suivant l'expansion territoriale de la « conquête de l'Ouest », et sa colonisation urbaine – une ville jeune d'un siècle d'âge au moment de ces premières observations.
- 7 En Grande-Bretagne, c'est à la fin des années 1930 que fut créé le Rhodes Livingstone Institute, qui initia une anthropologie liée au développement des grandes villes minières et industrielles du Copperbelt – c'est-à-dire dans les territoires colonisés de la Rhodésie, aujourd'hui Zambie et République Démocratique du Congo où Johannes Fabian travailla ultérieurement. Ce courant fut désigné comme École de Manchester, du nom de l'université à laquelle était rattaché l'institut, sans que cette ville anglaise constitue alors un objet de recherche.
- 8 C'est après-guerre, dans les années 1950, que l'anthropologie française a commencé à s'intéresser au phénomène urbain en Afrique. Georges Balandier, en partie inspiré par le courant américain de *Culture et Personnalité* puis par l'école de Manchester, effectua les premiers travaux d'anthropologie urbaine à Brazzaville (*Sociologie des Brazzavilles noires*, 1955). Parallèlement, Paul Mercier, très au fait des recherches de l'école de Chicago étudia la ville de Dakar, comme le révèle une récente publication par le CTHS de son ouvrage, *Dakar dans les années 1950 : contribution à la sociologie des villes du Sénégal occidental* (2021). Ainsi qu'on peut le constater, ces deux auteurs adoptent le terme de sociologie, ce qui amène diverses hypothèses : selon Jean Copans, qui a rédigé la présentation de ce dernier ouvrage, le terme « sociologie » vient qualifier des travaux

sur les sociétés coloniales, alors que celui d'« ethnologie » est réservé à ceux portant sur les sociétés colonisées (p. 217). Plus généralement, la référence à la sociologie s'impose du fait de l'objet urbain concerné – ce qui en dit long sur le caractère marginal de cet objet en anthropologie à cette époque.

Des recherches de plus en plus centrées sur la France

- 9 L'étape suivante fut de « rapatrier » ces formes d'anthropologie urbaine sur le territoire français. Pionnier en la matière, Paul-Henry Chombart de Lauwe, qui « a connu un bref moment africaniste » rappelle Copans (2021) fonda dans les années 1950 le Groupe d'Ethnologie Sociale, à cheval entre l'anthropologie et la sociologie, lui-même ayant été formé par Marcel Mauss, Marcel Griaule et Maurice Halbwachs. Ce laboratoire réalisa de nombreux travaux sur la rénovation urbaine des quartiers populaires à Paris – le célèbre ouvrage d'Henri Coing, *Changement social et rénovation urbaine*, en étant un des produits les plus remarquables. Chombart de Lauwe, s'inspirant explicitement de l'École de Chicago, en exposa les schémas de croissance urbaine pour évaluer leur pertinence, relative, en ce qui concerne Paris. Porté par un milieu chrétien-social et réformateur, il resta à la marge des courants sociologiques marxistes dominants. Dans ce contexte, il fut difficile d'imposer la ville et l'espace social comme objet légitime de recherche, et la controverse entre Manuel Castells et Henri Lefebvre, deux décennies plus tard, résume assez bien cette lutte épistémologique : *Le droit à la ville* (1968) fut aussi un plaidoyer pour le droit à penser la ville, ce qui n'allait pas de soi dans un contexte où les classes sociales et le conflit de classes demeuraient des paradigmes sociologiques centraux.
- 10 L'anthropologie urbaine *stricto sensu* ne fut pas directement concernée par ces discussions, car elle n'était pas encore implantée sur le territoire français où seules les sociétés rurales pouvaient à cette époque constituer des terrains anthropologiques légitimes. C'est au début des années 1980 que furent fondés en France les laboratoires d'anthropologie urbaine, plus précisément à Paris, d'une part à l'EHESS, l'ERAUI (Équipe de recherches en anthropologie urbaine et industrielle) dirigée par Gérard Althabe et d'autre part au CNRS, le LAU (Laboratoire d'anthropologie urbaine) dirigé par Colette Pétonnet et Jacques Gutwirth.
- 11 Il importe de souligner que ce moment de création institutionnelle inaugure le transfert des terrains du lointain vers le proche, soit de la périphérie vers le centre. Gérard Althabe était alors fort d'une expérience d'anthropologie dite exotique après avoir effectué des travaux significatifs sur Madagascar et le Congo-Brazzaville. Proche de Balandier, il lui importait de s'affranchir du contexte colonial qui avait marqué l'anthropologie. En se recentrant sur la France, son anthropologie urbaine chercha à se défaire des concepts mis au service de la politique coloniale, notamment celui d'ethnie, et se tourna donc vers l'étude des « rapports sociaux de domination », en particulier dans les grands ensembles et les périphéries urbaines.
- 12 L'EHESS abrita d'autres anthropologies dites des mondes contemporains, menant une réflexion sur les métamorphoses de l'espace dans les sociétés « surmodernes » – on pense bien sûr aux travaux sur les « non-lieux » de Marc Augé, dont la trajectoire africaniste fut marquante pour sa perception du « lieu anthropologique ». C'est au Brésil et en Afrique que Michel Agier initia ses travaux d'*Anthropologie de la ville* articulée autour des notions de « Frontières et mouvements de la ville », avant de

généraliser son approche à la condition de l'étranger venu des périphéries et perçu comme indésirable, donnant à repenser au centre le sens de l'hospitalité.

- 13 D'une façon différente, quoique déterminante, Colette Pétonnet s'exposa dans un premier temps à un contexte extra-européen à travers son travail dans les bidonvilles marocains. Que ce soit à Casablanca ou à Rabat, elle les perçut comme des environnements humains structurés selon des logiques sociales et fonctionnelles, tout à fait à l'inverse de la perception que les autorités françaises avaient alors des bidonvilles qui s'étaient multipliés en France à la périphérie des métropoles au cours des années 1950-1960 (Blanc-Chaléard, 2018).
- 14 Cette exposition initiale à l'extraterritorialité, à des terrains dits exotiques, n'est pas le cas de ces deux autres anthropologues du LAU, Jacques Gutwirth et Patrick Williams qui travaillèrent sur des communautés européennes, Hassidim d'Anvers pour l'un, Manouches de la Creuse et Roms de la banlieue parisienne pour l'autre, auxquelles ils étaient liés par des liens familiaux d'alliance. Leurs études se sont appuyées sur cette connaissance de l'intérieur, dans l'intimité et la durée, d'un groupe à la fois familial et étranger à eux-mêmes. Ce type d'ethnologie qui se poursuit aujourd'hui connaît un renversement de genre puisque maintenant certaines femmes ethnologues s'engagent à étudier leurs milieux d'origine ou d'adoption par alliance.
- 15 Un autre courant de recherches s'est dessiné dans le cadre du LAU, en rapport avec les migrations vers la France dont les origines se diversifiaient à la fin du xx^e siècle. Parmi les populations dites extra-occidentales prenant ancrage à Paris, la migration en provenance d'Afrique de l'Ouest et ses activités maraboutiques à la marge de l'islam, intégrant de multiples traditions magico-religieuses, captiva l'attention de Liliane Kuczynski (2002). Les reconstitutions de temples bouddhistes dans la banlieue parisienne par les migrations lao, mais aussi l'essor des arts martiaux thaï en France furent des recherches menées par Catherine Choron-Baix (1995). La formation d'un quartier structurée par la diaspora asiatique dans le 13^e arrondissement de Paris m'amena personnellement à formuler la notion de « centralité minoritaire », puis à développer une conception plus générale des minorités urbaines (Raulin, 2000, 2009). Tous ces travaux avaient en commun d'élargir la perception de ces recompositions tout à la fois culturelles, économiques et religieuses venues d'ailleurs, en montrant qu'elles ne répondaient pas uniquement à des besoins de reproduction interne, mais correspondaient aussi à des attentes externes, concrétisées par l'existence d'une abondante clientèle française, pluriculturelle, d'adeptes ou d'amateurs, comprenant tout le spectre sociologique, des élites aux milieux les plus populaires.
- 16 Ces années 1980, ont été non seulement marquées par la constitution de deux laboratoires parisiens, mais aussi par de nombreuses traductions fondamentales. La traduction de *The City* (1925) par Isaac Joseph et Yves Grafmeyer publiée en 1979 sous le titre *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, devint progressivement une référence. Jacques Gutwirth incita Joseph à traduire le livre d'Ulf Hannerz, *Exploring the City* qui sortit en 1983 et contribua aussi à familiariser les lecteurs français avec les deux écoles de Chicago et de Manchester, cette dernière encore très peu connue en France, et avec ses principaux auteurs, dont Max Gluckman, James Clyde Mitchell. Parmi les grands classiques portant sur Chicago, *The Ghetto* (1928) de Louis Wirth fut traduit par Pierre-Jacques Rojzman et publié en 1980. Le grand œuvre de cette école, *Black Metropolis* sur la ville noire au cœur de Chicago (1945) vient de faire l'objet de

traduction par un collectif coordonné par Frédéric E. Illouz, Danièle Joly et Anne Raulin (à paraître aux Éditions de la Maison des sciences de l'homme).

Des développements ultérieurs : regards périphériques sur la France

- 17 Cependant, des propositions très divergentes sont nées de cette équipe du Laboratoire d'Anthropologie Urbaine. En 1987, *Chemins de la ville*, publication collective issue de ce laboratoire, a marqué un moment de cette discipline en ce qu'elle a légitimé les objets urbains jusque-là demeurés à l'arrière-plan de la recherche anthropologique. Elle a initié plusieurs perspectives à la croisée de l'anthropologie religieuse, économique et des migrations, comme noté plus haut.
- 18 Un ensemble de recherches ont porté sur des populations désignées comme marginales, sans-abri, en grande précarité ou pauvreté (Gaboriau, Terolle, 2007). Parmi d'autres, Claudia Fonseca, anthropologue dont la carrière se déroule au Brésil, y pratiqua une approche comparative des populations précaires à Porto Alegre et à Paris. Elle constata que la présentation de soi diffère radicalement auprès de ces populations dans l'une et l'autre ville : au Brésil, l'anthropologue s'apparente à la classe bourgeoise et est perçue comme éventuelle pourvoyeuse d'emplois domestiques, tandis qu'en France, c'est à la figure de l'assistance sociale ou des représentants des institutions publiques qu'elle est renvoyée.
- 19 C'est ce type d'approche comparative que nous avons, Susan Carol Rogers et moi-même, cherché à systématiser sous le nom d'anthropologie réciproque en conviant anthropologues étatsuniens et français, les premiers sur la France, les seconds sur les États-Unis, à mutualiser leurs recherches dans *Parallaxes transatlantiques* (2012 en français ; 2015 en anglais). C'est là au plan épistémologique que le rapport entre centre et périphérie cherche à être subverti : comment faire en sorte que le regard anthropologique ne soit plus seulement celui du centre sur la périphérie, mais que les centres de production du savoir soient eux-mêmes perçus comme objet anthropologique ?
- 20 Parmi les contributions des collègues étatsuniens, celle de Beth Epstein (2012) porte sur la ville de Cergy, une ville nouvelle de la périphérie parisienne qui se voulait le modèle par excellence de la « mixité sociale », intégrant classes sociales et populations immigrées. La vertu des principes républicains devait amener à une « pratique civique » commune basée sur des valeurs de responsabilité, justice et participation. Mais, se demande l'autrice, l'abstraction de cet « idéal collectif » permet-elle de saisir la réalité des situations ? Et que penser des pratiques souvent intrusives dans la vie des familles que mènent ces institutions, comme l'École, au nom de ces principes ? Dans la même veine, Sepideh Parsapajouh (2013) fait bénéficier sa perception des grands ensembles en bordure du périphérique parisien, de sa connaissance de l'habitat précaire en Iran. Elle met en évidence les façons dont les résidents parviennent à apprivoiser, à « humaniser » des environnements particulièrement ingrats pour des raisons exactement opposées : absence de toute intervention publique dans les bidonvilles iraniens ; amélioration de l'habitat promue par un organisme d'État pour les barres HLM parisiennes, mais dénuées de toutes formes d'urbanité.

Des années 1990 à aujourd'hui

- 21 Reprenons le fil chronologique. À partir de 1990, le paysage de la recherche change radicalement, car les problématiques urbaines s'imposent dans la vie politique, et c'est à cette date qu'est créé un ministère chargé de la Ville dans le deuxième gouvernement Mitterrand : l'article d'Emmanuelle Lallement dans ce volume électronique¹ expose avec grande précision l'avènement de la demande sociale et politique dans la recherche urbaine. Les questions relatives à la crise de la ville, aux banlieues, au lien social, à la ville marchande, viennent alimenter les politiques de la ville, nécessitant de la part des anthropologues des prises de position en regard de ces politiques qui visent en particulier les milieux populaires. La question de l'engagement, qui se pose différemment à chaque génération, s'en trouve renouvelée, les anthropologues devant alors se positionner entre la demande publique qui les subventionne en partie et les populations qu'ils sont en charge d'étudier, et dont ils cherchent à faire entendre les voix.
- 22 Dans ces années, le terme même d'ethnographie, ou description liée à l'observation directe, de terrain, se généralise à l'ensemble des sciences sociales. Rapidement, la question urbaine dépasse le cadre des sciences sociales et devient une question de société, traitée dans les revues généralistes comme *Esprit* : son directeur de publication, Olivier Mongin, publie en 2005, *La condition urbaine*.
- 23 Progressivement, dans les années 2000-2010, la géographie de l'urbain devient hégémonique, elle s'approprie méthodes de terrain et approches comparatives, elle se politise et se régénère au contact du *Droit à la ville* et à ses multiples interprétations internationales. La revue *Justice spatiale* est fondée en 2009 à l'université de Paris Nanterre par des géographes. C'est dans cette université que Henri Lefebvre enseignait quand il écrivit *Le droit à la ville* en 1968, mais il était largement tombé dans l'oubli dans les années 2000. Un colloque international « Henri Lefebvre, une pensée devenue monde » organisé par Anne Raulin et Patrick Cingolani contribua à en raviver la flamme en 2011, et cette œuvre est en une décennie devenue une référence centrale dans les sciences sociales ici et ailleurs.
- 24 Au début des années 2010, les laboratoires parisiens d'anthropologie urbaine de L'EHESS et du CNRS ont disparu. S'est alors posée alors la question du sort de cette discipline spécifique. La proposition de mettre en place une association qui viendrait prendre la relève de ces institutions défuntées rencontra un écho assez large pour que AnthroVilles voie le jour en 2018.

Le projet d'association d'anthropologie urbaine : AnthroVilles

- 25 On ne peut éviter de rappeler que de vives tensions se sont manifestées entre ces différents courants de l'anthropologie urbaine en France à l'époque de leur création et au cours de leur développement. Elles sont devenues plus imperceptibles aujourd'hui, et les passerelles se sont multipliées. AnthroVilles a été créée avec l'idée de dépasser les clivages anciens, qu'ils soient institutionnels, personnels, de générations ou de centres et périphéries... Ici, il faut entendre les équipes des laboratoires parisiens

versus celles des laboratoires ou associations des métropoles régionales, comme le souligne l'article de Sophie Gravereau².

- 26 D'où notre idée d'instaurer des séminaires itinérants, pour une approche décentralisée des phénomènes urbains et pour une dynamique décentrée de la recherche – en grande partie focalisée sur la région parisienne. Voici ce que j'en disais au premier congrès d'AnthropoVilles qui s'est déroulé en 2019 à Lille, suivant l'idée de décentraliser les événements de notre association :

« C'est un fait que la recherche urbaine s'est élaborée dans des villes universitaires fort différentes, Lyon, Toulouse, Marseille, Strasbourg, Bordeaux, Rennes, etc. La question qui s'est depuis le début posée à nous de l'association AnthropoVilles, concerne la façon dont ces réalités concrètes, ces villes, leur histoire propre, leurs traditions universitaires et de pensée, leurs réseaux intellectuels, leurs relations de proximité avec d'autres villes régionales, leur identification avec d'autres métropoles hors de France, ont influencé leur conception de la recherche.

Puisque deux séminaires itinérants – de deux journées chacun – se sont déjà déroulés à Lyon (fin 2017) et à Saint-Étienne (2019), nous pouvons évoquer ici certaines des nombreuses questions que nous nous posons : pourquoi l'École de Chicago a-t-elle pénétré en France par Lyon grâce à deux collègues lyonnais Joseph et Grafmeyer ? Peut-on parler ici d'une certaine identification de Lyon avec Chicago ? Comment mettre au jour les affinités entre Économie et Humanisme, une mouvance locale du christianisme social, particulièrement implantée à Lyon et Saint-Étienne et qui fut le terreau des études urbaines dans la région lyonnaise, avec les travaux sur Paris et la région parisienne menés par Chombart de Lauwe et son équipe ? Quels furent l'importance et l'impact du CERFI, mouvement intellectuel parisien, radical, où dominant les figures de Félix Guattari, Anne Querrien sur les questions urbaines, mais aussi très lié aux ministères de l'époque, dans le développement de la recherche à Lyon, Saint-Étienne, et Marseille, où se développa le CERFISE porté entre autres par Michel Peraldi ? »

- 27 C'est précisément à Marseille que le prochain séminaire itinérant se déroulera en mars 2024. Pendant le confinement, il y eut un temps pour les rencontres en ligne en particulier avec une séance de présentation de numéros de revue : *Espaces et Sociétés*, numéro anniversaire co-dirigé par Sophie Chevalier ; et *Journal des Anthropologues* de l'AFA, co-dirigé par Barbara Morovich : *Villes, cultures et engagements : la mise en culture des villes, jusqu'où ?* Il est significatif que la culture ne soit pas ici entendue au sens anthropologique, mais au sens de politiques culturelles de la ville, et que la question posée soit : peut-on résoudre les questions sociales par la production culturelle et l'art ?
- 28 Parmi les accomplissements d'AnthropoVilles issus du congrès de Lille 2019, je voudrais signaler la coordination du numéro de la *Revue Européenne des Migrations Internationales*, REMI, que j'ai assurée avec Chantal Crenn (2021). Ce dossier intitulé « Nouvelles questions ethniques » s'interroge sur les formes actuelles de la référence ethnique dans un contexte postcolonial, postsocialiste, dé-colonial, et dominé par le marché global. Car c'est une conviction, ou un engagement, que d'estimer que l'anthropologie peut et doit contribuer à la connaissance et à la compréhension d'un monde devenu global, d'une société française devenue plurielle que ce soit dans ses métropoles, dans ses institutions ou en milieu rural. Dans ces conditions, la dynamique d'intégration n'est pas remise en question, mais elle peut s'entendre comme intégration conflictuelle – une conceptualisation sociologique qui remonte à Georg Simmel et qui n'a rien perdu de sa pertinence.
- 29 Il est à propos de rappeler que dans les années 1980, dès la mise en place du premier gouvernement Mitterrand, la mission du Patrimoine ethnologique alors dirigée par Isac

Chiva, lança en 1984 un appel d'offres intitulé : *France, société pluriculturelle*. Cette perspective demeure très polémique aujourd'hui, 40 ans plus tard, l'idéal républicain peinant à intégrer cette réalité dans la représentation collective de la nation française. Pour mettre à distance ce contexte hexagonal, la contribution de collègues étrangers est décisive : ainsi Jean et John Comaroff ont mis en évidence la multitude des interactions entre dynamiques économiques et dynamiques ethniques dans la mondialisation contemporaine – ce qui offre une vision très complexe des foyers de création de la « richesse des ethno-nations ».

- 30 Enfin, nous avons aussi été invitées, Élise Palomares et moi-même, en tant que membres d'AnthropoVilles, à participer en 2021 à un colloque intitulé : *Amérindiens en ville, villes amérindiennes : Reconfigurations spatiales et politiques en Amazonie*, organisé par Élise Capredon, Oscar Calavia Sáez et Jean-Pierre Chaumeil, et nous avons contribué à la publication des actes de ce colloque. Cette participation n'est pas anecdotique, car elle vient renforcer une articulation entre anthropologie « exotique » et anthropologie urbaine, longtemps perçues comme antagonistes, alors qu'elles sont aujourd'hui des courants de recherche perméables aux échanges. Il s'agit de promouvoir une autre perspective sur la diversification des rapports entre centres urbains et périphéries rurales ou forestières, souvent vécus en alternance par les minorités autochtones.
- 31 Ainsi peut se retracer l'évolution d'une partie de l'anthropologie urbaine en France – dont le compte rendu est ici très personnel – entre périphéries et centres, en termes épistémologique, institutionnel, géographique et culturel.

BIBLIOGRAPHIE

AGIER Michel, *Anthropologie de la ville*, Paris, PUF, 2015.

AUGÉ Marc, *Les non-lieux*, Paris, Seuil, 1992.

BALANDIER Georges, *Les Brazzavilles noires*, Paris, Armand Colin, 1955.

BLANC-CHALÉARD Marie-Claude, « Une voix dissonante sur les bidonvilles des Trente Glorieuses » dans Raulin Anne, Parsapajouh Sepideh, Blanc-Chaléard Marie-Claude (dir.), *Ces « villes-là »*. *Actualité de Colette Pétonnet*, Paris, Presses de l'Université de Paris Nanterre, 2018, p. 57-81.

CHORON-BAIX Catherine, *Le choc des mondes. Les amateurs de boxe thaïlandaise en France*, Paris, Kimé, 1995.

EPSTEIN Beth, 2012, « Régime moral dans la sphère publique : intégration et discrimination dans une ville nouvelle française », dans Anne Raulin et Susan C. Rogers (dir.), *Parallaxes transatlantiques. Vers une anthropologie réciproque*, Paris, CNRS Éditions, p. 53-78.

FABIAN Johannes, *Le Temps et les Autres. Comment l'anthropologie construit son objet*, trad. fr. E. Henry-Bossonney et B. Müller, présentation A. Bensa, Toulouse, Anacharsis, 2017 (1983).

FONSECA Claudia, « Faire parler la méthode : l'enquête chez les sous-prolétaires en France et au Brésil », dans Gutwirth Jacques, Pétonnet Colette (dir.), *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, Éditions du CTHS, 1987, p. 189-202.

GABORIAU Patrick, TEROLLE Daniel, *SDF : Critique du prêt-à-penser*, Toulouse, Privat, 2007.

GRAFMEYER Yves, JOSEPH Isaac, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2004 (1979).

GUTWIRTH Jacques, PÉTONNET Colette (dir.), *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, Éditions du CTHS, 1987.

HANNERZ Ulf, *Explorer la ville*, Paris, Ed. de Minuit, trad. fr. I. Joseph, 1983 (1980).

KUCZYNSKI Liliane, *Les marabouts africains à Paris*, Paris, CNRS Éditions, 2002.

MERCIER Paul, *Dakar dans les années 1950*, présentations J. Copans et J.-L. Bonniol, Paris, Éditions du CTHS, 2021.

PARSAPOJOUH Sepideh, « De la construction de l'abri à l'humanisation du logement dans deux quartiers populaires iraniens et français », *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, 2013, 55, p. 49-72.

PÉTONNET Colette, GUTWIRTH Jacques (dir.), *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, Éditions du CTHS, 1987.

RAULIN Anne, *L'ethnique est quotidien. Diasporas, marchés et cultures métropolitaines*, Paris, L'Harmattan, 2000.

RAULIN Anne, « Minorités urbaines : des mutations conceptuelles en anthropologie », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 2009, vol. 25, 3, p. 33-53.

RAULIN Anne, ROGERS Susan C. (dir.), *Parallaxes transatlantiques. Vers une anthropologie réciproque*, Paris, CNRS Éditions, 2012 (2015 version américaine).

RAULIN Anne, CRENN Chantal, « Nouvelles questions ethniques », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 2021, vol. 37, 3-4, p. 9-29.

SIMMEL Georg, *Le conflit*, Circé, trad. fr. S. Muller, 1995 (1908).

NOTES

1. E. Lallement, « Des aléas du lien social dans les périphéries urbaines aux centralités marchandes : construire une anthropologie urbaine en France ? », en ligne à l'URL : <https://books.openedition.org/cths/18413>
2. S. Gravereau, « De l'ombre à la lumière : la marginalité ambiguë des périphéries urbaines », en ligne à l'URL : <https://books.openedition.org/cths/18418>

RÉSUMÉS

Retracer l'histoire de l'anthropologie urbaine implique un mouvement de lecture centripète, allant des terrains lointains, périphériques, dits alors exotiques ou en « situation coloniale » vers des terrains proches, ceux des villes françaises. Dès lors, la centralité parisienne, en particulier en matière d'institutionnalisation de la discipline, apparaît problématique et à dépasser, de même que la demande publique d'une approche ethnographique au plus proche du terrain qui tend à mettre la recherche au service des politiques. Des alternatives sont présentées comme celle de l'anthropologie réciproque autorisant de porter de l'extérieur un regard anthropologique sur la France urbaine, inversant ainsi le sens de l'observation entre centres et périphéries. Ce sont certaines des thématiques de ce courant de pensée que l'association AnthroVilles entend poursuivre.

AUTEUR

ANNE RAULIN

Professeure en anthropologie émérite, université Paris Nanterre, membre du Sophiapol, présidente d'AnthroVilles (2018-2022)

Des aléas du lien social dans les périphéries urbaines aux centralités marchandes : construire une anthropologie urbaine en France ?

Emmanuelle Lallement

- 1 C'est en dialogue avec l'ensemble des collègues ethnologues qui ont organisé la session « La périphérie des ethnologues urbains », qui s'est tenue lors du 146^e congrès du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS) à Aubervilliers en mai 2022, et les participants à cette journée, plus particulièrement en prenant la suite d'Anne Raulin à la présidence de l'association AnthroVilles, que je souhaite contribuer à l'anthropologie urbaine en France.
- 2 Cet article propose à la fois une perspective et une expérience de l'anthropologie urbaine en France, tentant d'objectiver la manière dont, à titre personnel concernant mes travaux mais aussi à titre collectif pour la discipline, la question de la périphérie a pu réellement « travailler » l'anthropologie et la travaille sans doute encore.
- 3 « Des aléas du lien social dans les périphéries urbaines aux centralités marchandes » indique le mouvement qui souhaite être donné à ce partage d'expérience d'ethnologie urbaine en France à laquelle je participe depuis le début des années 2000. Comme Anne Raulin le souligne dans sa présentation au 146^e congrès du CTHS, quand il s'agit d'anthropologie ou d'ethnologie urbaine, « les deux termes étant à la fois synonymes et distincts », s'impose toujours un retour sur l'histoire de cette discipline ou sous-discipline. D'autant plus quand il s'agit d'y saisir son lien avec la ou les périphéries. C'est ce que je proposerai dans un premier temps. Il s'agira dans un deuxième temps d'explorer la question des centralités au travers de formes de centralités urbaines qu'Anne Raulin a également mis en évidence dans nombre de ses recherches, à savoir les centralités marchandes et minoritaires (Raulin, 1988). Enfin, c'est l'idée d'aléas qui me permettra à la fois de proposer une analyse de la singularité de l'anthropologie

urbaine en France et de faire un clin d'œil à la sociologie urbaine nord-américaine avec laquelle elle entretient des liens aussi étroits qu'anciens.

Une anthropologie urbaine sans périphérie ?

- 4 J'ai déjà eu l'occasion de présenter et d'écrire, comme nombre de collègues, sur l'histoire de l'anthropologie urbaine en France. C'est par exemple lors du *French Anthropology Day* organisé par Sophie Chevalier au *Royal Anthropological Institute* à Londres en novembre 2011, puis dans la publication qu'elle a dirigée à sa suite *Anthropology at the crossroads* (Chevalier, 2015) que j'ai eu l'occasion, aux côtés de collègues comme Michel Agier (Agier, 2013) et beaucoup d'autres avant moi, de poser que la ville apparaît toujours, peu ou prou, comme un objet d'une part tardif et d'autre part problématique pour la discipline anthropologique. Les travaux rétrospectifs ou réflexifs sur l'anthropologie urbaine en France ne manquent en effet jamais de souligner le retard de la France par rapport aux États-Unis, qui connaissaient depuis les années 1915 une tradition d'études de quartier, depuis Robert Park et les travaux de l'École de Chicago. À noter qu'aux États-Unis, contrairement à la France, c'est le centre-ville (*inner city*) qui, ayant connu des processus de dégradation, fait l'objet des enquêtes des ethnographes urbains avec leurs monographies des *neighborhoods*, des ghettos, des *street corners* et ce depuis le début du xx^e siècle à Chicago, Yankee City, New York, Boston, Philadelphie...
- 5 L'anthropologie française a sans doute été freinée par les propos de Claude Lévi-Strauss qui notait en 1973 (Lévi-Strauss, 1958) que les anthropologues doivent s'intéresser aux sociétés pures, froides, sans écritures, c'est-à-dire supposément loin de la société urbaine contemporaine, « ce qui me paraît avoir pour une grande part contribué au retard que prit le développement de l'anthropologie urbaine en France » comme le notait Jacques Gutwirth dans un « regard rétrospectif » sur l'anthropologie urbaine en France (2007). D'autres collègues comme Christian Topalov (2013) pour la sociologie urbaine et Alain Bertho pour l'anthropologie urbaine (2005), ont pu aussi émettre l'hypothèse selon laquelle l'ethnologie urbaine s'est développée en France à partir du moment où la ville elle-même est devenue un problème pour la société française et où la question « des banlieues » a émergé. Comme le souligne Alain Bertho dans une réflexion sur la ville-monde (2005) :

« C'est l'invention de la banlieue au début des années 1980 qui permet ainsi de mettre un mot sur de nouvelles incertitudes catégorielles, tant dans l'espace politique et public que dans l'espace savant. La thématique de la banlieue et son cortège de concepts mous, "immigrés", "violences", "insécurité", "exclusion" signalent l'anomalie définie par Thomas S. Kuhn comme le symptôme flagrant d'une rupture d'intellectualité. »
- 6 En France, ce lien entre ethnologie urbaine et « banlieues » a été particulièrement incarné par les travaux de Colette Pétonnet qui, dès la fin des années 1960, ont pu mettre en évidence non seulement des espaces périphériques, ceux des bidonvilles et des quartiers populaires, mais aussi « l'anonymat comme principe fondateur des villes ». Elle publia en 1987 « L'anonymat ou la pellicule protectrice » (Pétonnet, 1987) et en 1994 « L'anonymat urbain » (1994), article faisant suite à sa conférence donnée en introduction d'une journée d'étude de la Société d'ethnologie française (SEF). C'est Colette Pétonnet qui a fondé avec Jacques Gurtwith, en 1983, le Laboratoire d'anthropologie urbaine au CNRS (LAU), représentant de l'anthropologie urbaine « à la

française ». Les nombreux hommages suite à son décès en 2012 et les ouvrages qui permettent de faire perdurer son « ethnologie des banlieues », à l'instar de *Ces villes-là. Actualité de Colette Pétonnet* (2018), témoignent de l'héritage qu'elle a laissé et de la place encore vive qu'elle occupe dans la recherche contemporaine, dans la tradition de l'ethnologie française¹.

- 7 Cependant, si l'on observe, pour exemples, deux publications marquant aussi les débuts de l'anthropologie urbaine comme sous-discipline, la question de la banlieue et de la périphérie, n'en ressort pas réellement présente, tout du moins pas de manière explicite et centrale. Jacques Gutwirth et Colette Pétonnet² publient en 1987 *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques* aux Éditions du CTHS, un ouvrage fondateur qui regroupe des enquêtes portant sur des populations et sur des quartiers plutôt parisiens (sans exclure certaines observations en banlieue). Pour autant, cet ouvrage ne vise pas à établir un programme, et son objectif avoué est d'exposer comment étudier des phénomènes proches, contemporains et propres à la ville, comment les constituer en objets de recherche nouveaux pour l'ethnologie.
- 8 Parallèlement, en 1984, la revue *Terrain* consacre son dossier à l'ethnologie urbaine. Il n'y est pas explicitement fait mention non plus de la banlieue ni des périphéries urbaines. Il s'agit de spécifier la manière dont l'anthropologie peut appréhender ce qui est appelé à l'époque le « champ urbain ». On y parle davantage d'espace urbain en général, de villes, avec un relatif effet de réduction qui institue les quartiers étudiés comme terrains permettant, selon l'expression de Beatrix Le Wita en conclusion de son article sur la famille et la parenté, de « maîtriser par fragments la densité de l'univers des citadins » (Le Wita, 1984). Dans ce même numéro de la revue *Terrain*, Gérard Althabe définit les tendances de ce qu'il appelle alors « la recherche ethnologique en milieu urbain » en élaborant la distinction entre « ethnologie dans la ville », « ethnologie de la ville », et « l'ethnologie de l'imaginaire de la ville ». Ville plutôt que banlieue ou périphérie, donc.
- 9 À parcourir les premières bibliographies consacrées à l'ethnologie du monde urbain en France en ce début des années 1980, j'y trouve de manière quelque peu contre-intuitive des références pour la plupart consacrées à des enquêtes menées « en ville » et notamment à Paris, ville capitale et symbole de centralité. Alors que je m'étais longtemps forgée cette représentation d'une ethnologie urbaine française immédiatement et « naturellement » focalisée vers les banlieues, et peu portée sur Paris, je constate à l'inverse des travaux portant davantage sur la ville, ses quartiers, et ses communautés locales, et moins sur sa périphérie pourtant au cœur des questionnements sociaux de l'époque. Sans doute la question sociale proprement urbaine ne s'est-elle posée en France qu'à la fin des années 1980. Cependant, cette idée de mener une ethnologie « du proche » – alors ambition théorique majeure en anthropologie avant que ne soit définie plus précisément l'anthropologie du contemporain par Marc Augé – était alors prépondérante et le regard des ethnologues s'est dans un premier temps porté sur **leur proche**, sur ce qui « faisait » alors leur ville, en recourant à leur propre expérience familière et quotidienne de celle-ci, rompant ainsi avec l'exigence de distance traditionnellement associée à l'exercice ethnologique ?

La périphérie des ethnologues urbains au prisme des programmes de recherche sur la culture et les politiques culturelles

- 10 Si l'on peut relever une inflexion explicite, sans doute est-ce autour de la notion de périphérie plutôt que de banlieues, par conséquent vers la question des périphéries urbaines – qui ne sont d'ailleurs par définition pas toujours des banlieues – et c'est étonnamment du côté du ministère de la Culture qu'elle se fait perceptible, au travers de sa mission du Patrimoine ethnologique, dont Gérard Althabe fut conseiller scientifique à partir de 1982.
- 11 C'est en 1990 que l'analyse des relations « villes/cultures » intègre explicitement les préoccupations de deux ministères : le ministère de l'Équipement « lorsqu'il se propose de croiser les savoir-faire en aménagement et urbanisme avec les expériences artistiques conduites dans les villes³ » et le ministère de la Culture et de la Communication « lorsqu'il suggère d'ouvrir en parallèle à des travaux sur le patrimoine ethnologique, un champ d'ethnologie urbaine et contemporaine⁴ » (2018). C'est dans ce contexte qu'un groupe de travail « Cultures/villes », piloté par Jean Métral, a souhaité « susciter des propositions de recherche venues de chercheurs confirmés mais aussi de jeunes chercheurs⁵ ». Le ministère de la Culture suggère plus précisément d'ouvrir – dans le cadre de la mission du Patrimoine ethnologique et de son conseil, présidé alors par Marc Augé et Gérard Althabe, ce champ de l'ethnologie urbaine pour :
- « Prendre la mesure des difficultés du vivre ensemble qui se manifestent alors dans notre société et ainsi mieux éclairer les politiques culturelles à mener. »
- 12 Cette démarche de recherche s'est déclinée en plusieurs programmes dont la chronologie ainsi que les archives peuvent être retrouvées sur le site du ministère de la Culture. De 1991 à 1995, c'est le programme « Lien social dans les périphéries urbaines » qui est lancé, puis de 1996 à 1999 « Culture, ville et dynamiques sociales ». De 2000 à 2004, il prend l'intitulé « Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville ». Il se clôt entre 2005 et 2008, en se transformant en programme national de recherches territorialisées.
- 13 Du point de vue du portage institutionnel, on y lit qu'il s'agit de développer ce champ de l'ethnologie urbaine en prenant garde de ne pas marcher sur les platebandes des autres programmes de recherche existants à l'époque au niveau national, soit du PIR-villes du CNRS, soit du programme du Plan Urbain (appelé ensuite PUCA en tant que service de la recherche du ministère de l'Équipement), du FAS (Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles), de la DIV (délégation interministérielle à la ville). Dans ce programme « Lien social dans les périphéries urbaines » :
- « Il a été décidé d'élargir les thèmes de recherche que le ministère de la Culture consacrait aux questions patrimoniales prises dans leurs dimensions matérielles et immatérielles à des problématiques sociales et urbaines contemporaines et d'inciter ces experts du social que sont les socio-anthropologues à analyser les productions sociales et symboliques des habitants des périphéries urbaines qu'on se représentait, par trop sommairement, vivre entre violence et anomie. » (Métral, 1997)
- 14 Il s'agissait aussi de nourrir les réflexions de l'action publique, de :

« Vérifier au plus près des habitants la qualité des hypothèses qui inspiraient les politiques menées dans les quartiers par différentes administrations, collectivités locales et associations. » (Métral, 1997)

- 15 Du point de vue des objets, le programme entendait saisir :
- « Avec la finesse qu’apportent les méthodes de l’ethnologie et d’une sociologie qualitative, les interactions qui se jouent entre le vécu et la mémoire des habitants, les médiations culturelles et artistiques et les trajectoires des personnes, la vie commune... » (Métral, 2022)
- 16 Les trois vagues de consultation : 1991, 1996, 2000 ont donné lieu respectivement à quatorze, puis vingt-deux puis vingt-sept rapports de recherche. Cette soixantaine de recherches dressent un portrait de la France urbaine et de ses problématiques, notamment la question de la culture en ville, des cultures urbaines proprement dites, des esthétiques urbaines, mais aussi de la mémoire, ainsi que des constructions identitaires dans des territoires urbains aussi bien à Lyon, Strasbourg, Cergy, Marseille, souvent dans des quartiers périphériques. Il y est question aussi des manières d’appréhender ces territoires par les chercheurs, et de leurs évolutions : dès le début du programme, des recherches sont menées sur les modalités de l’être-ensemble, la construction des sociabilités, les mises en scène de mémoire locale et les usages sociaux du passé, les actions et les médiations culturelles, les formes de mobilisation associative, militante, politique... Dans la dernière vague de 2000, les rapports font état de recherches sur les dynamiques et expressions artistiques présentes dans les territoires urbains étudiés : les raves, les danses urbaines, les cultures dites alternatives, les friches industrielles et leur reconversion.
- 17 Jean Métral, responsable du comité de pilotage de ce programme, a animé le groupe de travail « Cultures/villes » et à ce titre a coordonné l’ouvrage *Les aléas du lien social. Constructions identitaires et culturelles dans la ville* – auquel j’emprunte le titre de ce texte. L’avant-propos de l’ouvrage, signé par Jean Métral, Claude Rouot et Élisabeth Caillet (alors cheffe du département de l’Éducation et du Développement artistique du ministère de la Culture) fait le bilan de sept années de financement de recherche en ethnologie urbaine. Si la notion de « périphérie » a disparu du titre – on est passé de *lien social* dans les périphéries urbaines à *aléas du lien social* –, la question des quartiers sensibles et/ou en difficultés et celle des marges urbaines restent implicitement présentes. Au sommaire de cet ouvrage se trouvent des articles qui analysent les distorsions observées entre objectifs et résultats de politiques culturelles et urbaines. L’expression désormais si ordinairement utilisée « dans les quartiers », par contraction sémantique de « quartiers en difficulté » commence à être alors opérante dans les discours pour désigner ces territoires urbains. Précisément dans cet ouvrage sont analysées les conséquences du traitement médiatique qu’a subi le quartier de Vaulx-en-Velin. D’autres études de ce collectif traitent des formes de regroupements, notamment associatives, des pratiques de rue et de la culture hip-hop, et des regroupements, comme les situations marchandes qui sont autant de centralités marchandes.
- 18 En tant qu’ethnologue urbaine en France, je suis issue de cette histoire disciplinaire et institutionnelle, et cet ouvrage de 1997 regroupant les recherches financées dans le cadre de ce programme m’a offert l’opportunité de ma première publication. Comme beaucoup d’autres collègues, j’avais en effet bénéficié de ce premier contrat de recherche avec le ministère de la Culture afin de finaliser mon travail d’enquête sur le quartier de Barbès qui constituait mon sujet de thèse soutenu en 1999 sous la direction de Jean Bazin et Michèle de la Pradelle à l’EHESS (Lallement, 1999). J’étudiais alors

Barbès comme espace emblématique de ce que j'appellerai plus tard « la ville marchande » (Lallement, 2010). Et alors même que Barbès représentait pour moi une centralité marchande caractéristique de Paris, de manière paradoxale je me trouvais dans ce programme consacré aux périphéries.

Centralités marchandes et négociations identitaires dans le théâtre urbain

- 19 Avec le quartier de Barbès comme objet, je n'étais donc ni dans une problématique de lien social dans les périphéries urbaines, ni dans celle des dynamiques culturelles qui étaient les cadres conceptuels du programme. Néanmoins, ce quartier pouvait apparaître comme suffisamment marginalisé, en marge, en frontière des espaces centraux, pour être éligible dans un programme plus directement conçu pour l'étude ethnologique des banlieues d'une part, de leur dynamique culturelle d'autre part.
- 20 Est-ce à dire que mon enquête devait faire apparaître comme ambition d'examiner ce quartier comme une enclave urbaine, comme une périphérie ? Devais-je montrer que Barbès condensait des problématiques urbaines (d'immigration, d'intégration, de ségrégation) dont on disait à l'époque qu'elles étaient typiques des banlieues ? Dans mon travail d'enquête comme dans mon travail de restitution auprès de la mission du Patrimoine ethnologique, je devais intégrer ces implicites. Les catégories d'espace, comme celle de « quartier », d'« enclave » voire de « ghetto », qui étaient bien présentes dans l'appel d'offres aussi bien que les catégories de groupes d'appartenance sociaux et/ou culturels du type « communautés immigrées », « groupe ethnique », constituaient des sortes « d'allant de soi » qu'il s'agissait alors de déconstruire.
- 21 La question culturelle devait aussi être déminée. Les discours qui m'entouraient au moment de l'enquête m'orientaient vers une analyse de type culturaliste, voire une approche essentialiste de la culture. Mes interlocuteurs sur le terrain, aussi bien que certains collègues sociologues, s'attendaient spontanément à ce que, **en ethnologue**, je fasse un véritable « portrait collectif » des individus « de » Barbès et que je dégage les cultures marchandes en présence, en fonction des origines ethniques et culturelles des individus auprès de qui j'enquêtais, vendeurs et clients de cette situation marchande. Il leur semblait qu'à l'ethnologue revenait le travail d'analyse des différentes cultures en présence, incarnées par les communautés immigrées. C'est d'ailleurs ce à quoi me renvoyaient les acteurs eux-mêmes, fréquentant ou habitant Barbès : leur discours supposait un véritable « terrain ethnologique » dans lequel ils s'évertuaient malicieusement à déceler chez eux et chez les autres les indices de comportements culturellement marqués. Dans cette perspective, Barbès aurait aisément joué le rôle d'un objet ethnologique relativement classique, non pas le petit isolat culturel clos et stable à l'image des sociétés étudiées par les ethnologues dits du lointain, mais son équivalent contemporain, le quartier ethnique ou multiculturel de la grande ville moderne. Une figure d'autant plus importante de l'urbanité qu'elle semblait à la fois correspondre à la vision partagée d'un espace urbain divisé en quartiers-villages et à l'appréhension commune et non moins tenace des populations immigrées comme groupes homogènes. Ainsi Barbès aurait été un quartier tout simplement multiculturel, lieu de rencontres relativement pacifique et autorégulé entre communautés. Un lieu par excellence propice à l'exercice ethnographique, en somme.

- 22 En tout état de cause, Barbès est devenu, en quelques années, un terrain très investi par la recherche en sciences sociales et plus particulièrement par l'anthropologie urbaine. Dans les années 1990, au moment où je commençais à m'intéresser à Barbès, seule l'enquête de Messamah Khalifa et Jean-Pierre Toubon parue en 1992⁶, surtout consacrée au quartier restreint de la Goutte d'Or, permettait de comprendre l'histoire, la dynamique et les enjeux d'un tel quartier dans Paris. Dès lors, toute une série de travaux se sont attachés à décrire Barbès pour en faire un lieu privilégié d'étude de l'urbanité contemporaine dans les années 2000. S'il attire, aujourd'hui comme hier, nombre de jeunes chercheurs lors de premières expériences de terrain, c'est qu'il semble réunir toutes les caractéristiques de l'enquête en milieu urbain : vie sociale dense de l'espace public, diversité de populations qui en fait un quartier qualifié d'« ethnique », relations de trafic, problématiques d'habitat urbain, marchandisation des espaces et transformation de l'offre commerciale... Son attractivité « scientifique » n'est pas sans rappeler celle des « laboratoires urbains » des années 1930 aux États-Unis. Un peu à la manière, quoique dans une bien moindre mesure, du Chicago des années 1930, le Barbès des années 1990-2000 est le terrain d'enquête urbain qui semble permettre de produire des analyses sur les espaces, sur les problématiques d'immigration, sur les relations interethniques, sur les questions résidentielles... si bien que tout chercheur qui s'aventure désormais à Barbès doit prendre en compte dans sa recherche l'un des usages possibles du lieu : celui de terrain d'enquête.
- 23 Dans mon travail, j'ai plutôt tenté de développer l'idée de « situation marchande » qui mettait en scène un multiculturel marchand propre à la grande ville. Et j'en suis venue à me dire que dans toutes les grandes villes du monde, on pouvait trouver des secteurs comparables à celui de Barbès : Belzunce à Marseille (Tarius, 2001), Porto Palazzo à Turin (Semi, 2005), dans une certaine mesure Kreuzberg à Berlin ou le quartier indo-pakistanaï de Manchester... Autour de commerces bon marché, quelquefois de plein air ou débordant sur la rue, des individus aux origines diverses se rassemblent dans une relative libre sociabilité qui rend possible à la fois l'anonymat et le jeu identitaire.
- 24 Ces centralités marchandes font immédiatement écho aux centralités minoritaires qu'Anne Raulin a définies et sur lesquelles elle a travaillées, notamment à Paris. Dans un article de 2009 paru dans la *Revue Européenne des Migrations Internationales*, elle revient sur la définition des centralités minoritaires :
- « Cette terminologie répondait aux préoccupations d'une anthropologie dans la ville, cherchant à qualifier une aire urbaine ethniquement spécialisée, à vocation principalement commerciale, et à celles d'une anthropologie de la ville, pouvant rendre compte de son évolution globale en tant qu'agglomération métropolitaine. [...] La centralité minoritaire apparaît ainsi comme un phénomène urbain moderne qui les définit comme ancrage consumériste et attraction touristique, locale et globale, et contribue à l'extension polycentrique de l'agglomération, en multipliant ses sites tant à l'intérieur des villes que dans leurs périphéries, banlieues ou villes nouvelles. » (Raulin, 2009)
- 25 Les centralités marchandes, minoritaires, donnent donc à penser différemment ce lien plus général et supposé de l'ethnologie et de ses banlieues. Et de ses relations aux espaces de la ville de manière plus générale. Et comme le dit Anne Raulin dans ce même article, elles permettent de mettre en œuvre la description ethnographique du « théâtre urbain ».

- 26 Mais ces situations, observées à une échelle ethnographique, me semblent bien ressortir de cette notion d'aléas développée dans ce désormais vieux livre de 1997 présenté plus haut et qui affirmait dans son avant-propos rédigé par Jean Métral :
- « Chaque situation observée met en scène quelques-uns des écarts, des surprises, entre le prévu, le voulu, le construit des politiques publiques et les processus de construction des sociabilités. La part d'aléatoire qui subsiste dans la constitution du lien social est le signe de la dynamique des sociétés urbaines contemporaines. »
- 27 Dans un théâtre urbain, dans des situations locales, tout n'est pas écrit d'avance et il est alors possible de négocier, peu ou prou, son rapport à l'ordre social global.

Des aléas à la réflexivité

- 28 Finalement, c'est cette hypothèse de la prise en compte de l'aléa ou ce qu'on pourrait nommer l'improbable en anthropologie urbaine que cet article voudrait proposer. Si la réflexivité est une caractéristique majeure de l'anthropologie urbaine en France, l'intégration de l'aléa pourrait – paradoxalement peut-être – y contribuer et serait une piste pour la distinguer des autres sciences sociales de la ville qui sont, elles, davantage portées sur les structures.
- 29 Sans être spécialiste du *Chicago-style fieldwork* (Cefaï, 2013), je constate qu'une des caractéristiques des travaux de l'École de Chicago est la prise en compte d'observations *in situ*, locales voire micro-locales. Ces situations sont aussi définies par leur imprévisibilité. La notion d'improbable, de rencontre fortuite, de regard porté aux interactions dans leur caractère souvent désordonné en apparence, sur un mode « ébouriffé » pour reprendre une expression de l'historienne Arlette Farge concernant l'histoire, est centrale. L'enquête ainsi que ses résultats dépendent en partie des circonstances, souvent hautement imprévisibles. Cela peut être une observation fortuite dans un café ou des situations d'interactions dans une rue, un supermarché ou un marché, ou encore une épicerie du *South Side* de Chicago, des interactions entre vendeurs de rue à New York, ou bien une expérience partagée dans une boîte de jazz ou de blues, voire à l'occasion d'une partie de bowling. Ces ethnographes mettent en œuvre une ethnologie des interactions quotidiennes en milieu urbain à partir desquelles ils analysent l'ordre social plus vaste. Ceci questionne l'anthropologie urbaine française, car la question de la montée en généralités se pose à partir de ces micro-situations, très aléatoires, bien que finement observées et analysées.
- 30 En observant le marché central de Philadelphie (marché couvert du *Reading Terminal*, et j'y étais !) et la série des rencontres improbables qu'il y fait, Elijah Anderson, un des représentants de la dernière génération de l'École de Chicago, montre que cette situation offre une possibilité de rencontre qui déjoue les frontières sociales et rend d'une certaine manière la mixité possible. Cette situation de marché au cœur d'un quartier de la ville produit des moments de « relâche » et de « coexistence pacifique ». Il développe ainsi le concept de *cosmopolitan canopee*, très proche de ce que j'avais pu observer et analyser pour Barbès à Paris dans les années 1990. Cette dimension infra politique des interactions entre personnes que tout d'ordinaire sépare mais qui, dans cette mise en scène marchande, trouve un espace de relative équivalence, permet non seulement de coexister dans la situation, mais de « se promener comme au cours d'un carnaval "carnival-like" » pour reprendre l'expression d'Elijah Anderson.

- 31 Dans un article de la *Revue française de science politique*, Yves Schemeil, politiste qui propose une approche en anthropologie politique, a publié en 2017 un article intitulé *Le moment noir. Pourquoi les études interethniques en Europe et en Amérique ne convergent pas*. Il y fait le point sur les travaux d'ethnographie urbaine conduits dans la grande tradition de l'École de Chicago, renouvelés aujourd'hui par Elijah Anderson et ses disciples, et montre que l'usage des sciences sociales est plus ethnologique et pragmatique aux États-Unis qu'en France. Yves Schemeil précise :
- « Outre-Atlantique, depuis R. E. Park puis W. F. Whyte, on se focalise moins sur la marginalité dont il faudrait trouver les bons "représentants" que sur les marges procurant au détour d'une rencontre une surprise inattendue. »
- 32 Il ajoute :
- « La *French Touch* compresse les petites différences, elle lisse les courbes de tout aléa, elle anticipe les écarts à la moyenne, tandis que l'École de Chicago enrichit l'analyse statistique par les phénomènes imprévisibles surgissant d'une rencontre improbable. »
- 33 L'observation, et la prise en compte, des « aléas du lien social » est sans doute l'une des caractéristiques de l'approche en anthropologie urbaine. Et c'est sans doute aussi ce qui en fait, paradoxalement, le caractère réflexif. Les anthropologues français qui ont pris pour objet le phénomène urbain et la ville dès la fin des années 1970 ont écrit un grand nombre de travaux de type réflexif, peut-être autant que d'études empiriques. Ainsi on travaille en France sans doute autant sur l'enquête urbaine que sur la ville – preuve en est la multitude de travaux portant les titres de « Les savoirs urbains de l'anthropologie », « La ville des anthropologues » (La Pradelle de, 2000), etc. La ville, certes, est donc devenue au fil des années un objet « ethnologisable », mais au prix d'une interrogation sur l'objet lui-même et sur la démarche ethnologique à lui associer. Ainsi plus que de ville elle-même, la recherche en ethnologie urbaine demeure une interrogation sur l'ethnologie elle-même, sur les savoirs qu'elle produit et sur les conditions de possibilité et de production de ses savoirs.
- 34 Michèle de la Pradelle posait la question dans « L'anthropologue en ville » (1996) ; pour Jacques Gutwirth (1987), « la notion même d'anthropologie urbaine apparaît comme une commodité à visée pragmatique » sans théorisation possible. Michel Agier, qui pose dans son article « Les savoirs urbains de l'anthropologie » les problèmes de l'enquête urbaine elle-même, se demande comment rendre la ville plus accessible à l'ethnologie, questionne l'évolution de l'objet même de ville en « ville anthropologique, relationnelle et déspatialisée », pour en arriver à appeler de ses vœux un savoir sur la ville qui prenne acte de la citadinité qui elle-même « aura fini d'envahir les modes de vie au-delà des limites physiques de la ville » (La Pradelle de, 1996) et déplacera ainsi la question de la périphérie au sens spatial du terme, pour lui préférer la question des frontières et mouvements de la ville.
- 35 À cela, on peut ajouter la mise en évidence des difficultés, aléatoires et souvent imprévisibles, auxquelles peuvent être confrontés les ethnologues en milieu urbain. On pense notamment à David Lepoutre, qui plusieurs années après la publication de *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages* (Lepoutre, 1997) a publié un article intitulé « La photo volée. Les pièges de l'ethnographie en cité de banlieue » (Lepoutre, 2001) qui prend en considération les effets de la publication de matériaux ethnographiques sur la perception extérieure et le traitement institutionnel des espaces et des populations concernées, souvent en périphéries urbaines.

- 36 Constante dans sa réflexivité à la fois sur l'objet ville et sur la démarche de recherche, et au-delà des seules questions de périphéries, la discipline est de ce point de vue là encore très ouverte et potentiellement dynamique. En 2001, la revue grand public Sciences Humaines annonçait :
- « Aujourd'hui, la spécialité s'est affirmée avec d'autant plus de sérénité qu'elle ne s'acharne plus à batailler la place aux sociologues et aux urbanistes. »
- 37 Mais le dialogue avec les autres disciplines de la question urbaine reste vivace, et l'anthropologie urbaine se voit en partie mener ce dialogue – ce combat ? – sans laboratoire dédié, mais avec une structure associative, AnthroVilles, jusqu'à cette date de 2022 sous la présidence d'Anne Raulin qui en a présenté le bilan de quatre années (dont deux de crise sanitaire) et en a évoqué les perspectives encore ouvertes et prometteuses.
- 38 Ainsi peut-on se demander, en guise de conclusion, dans quelle mesure l'anthropologie urbaine, souvent perçue comme périphérique ou marginale au sein des sciences humaines et sociales, pourrait-elle tenir finalement son pouvoir – et son avenir ? – dans sa manière singulière d'assumer et d'intégrer l'aléa de l'ordre social et de l'enquête et dans sa capacité à interpeller ainsi les savoirs urbains institués, voire à questionner les centres ?

BIBLIOGRAPHIE

AUGÉ Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 1994.

CEFAÏ Daniel, « Ethnographie urbaine : un manuel », *Métropolitiques*, 18 janvier 2013.

<URL : <http://www.metropolitiques.eu/Ethnographie-urbaine-un-manuel.html>>

Documentation ministère de la culture (2018) :

<URL <https://www.culture.gouv.fr/Espace-documentation/Documentation-scientifique-et-technique/Cultures-en-ville>>

GUTWIRTH Jacques et PÉTONNET Colette (dir). *Chemins de la Ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, CTHS, 1987.

KHALIFA Messamah et TOUBON Jean-Pierre, *Centralités immigrées. Le quartier de la Goutte d'Or*, L'Harmattan, Paris, 1992.

LA PRADELLE Michèle (de), « La ville des anthropologues » dans Body Gendrot Sophie, Lussault Michel. (dir.), *La ville, l'urbain, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2000.

LALLEMENT Emmanuelle, « Au marché des différences. Barbès ou la mise en scène d'une société multiculturelle. Ethnologie d'un espace marchand parisien », thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, EHESS, 1999.

- LALLEMENT Emmanuelle, *La ville marchande. Enquête à Barbès*, Téraèdre, Paris, 2010.
- LE WITA Béatrix, « Familles dans la ville », *Terrain*, n° 3, 1984, p. 32-37.
- LEPOUTRE David, *Cœur de banlieue*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997.
- LEPOUTRE David, « La photo volée ». *Ethnologie française*, 2001/1 (vol. 31), p. 89-101.
- MÉTRAL Jean (dir.), *Les aléas du lien social dans les périphéries urbaines. Constructions identitaires et culturelles dans la ville*, Paris, ministère de la Culture et de la Communication, La Documentation Française, 1997, p. 9.
- OSTROWESTSKY Sylvia, *Sociologues en ville*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- RAULIN Anne, « Minorités urbaines : des mutations conceptuelles en anthropologie », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 25, n° 3, 2009, p. 33-51.
- SEMI Giovanni, « Chez Saïd à Turin, un exotisme de proximité » dans *Ethnologie Française*, « Négoces dans la ville », tome XXXV, 2005-1, janvier-mars 2005.
- TARRIUS Alain (dir.), *Cabas et containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*, Paris, Maisonneuve et Larose, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, 2001.
- Terrain*, n° 3, 1984, dossier « Ethnologie urbaine ».

NOTES

1. Je ne développe pas davantage cette époque sur laquelle Anne Raulin et Sophie Gravereau reviennent également dans leurs articles.
2. J. Gutwirth et C. Pétonnet, *Chemins de la Ville, enquêtes ethnologiques*.
3. Documentation ministère de la Culture, en ligne à l'URL : <https://www.culture.gouv.fr/Espace-documentation/Documentation-scientifique-et-technique/Cultures-en-ville>.
4. *Ibidem*.
5. J. Métral (dir.), *Les aléas du lien social dans les périphéries urbaines. Constructions identitaires et culturelles dans la ville*, p. 9.
6. M. Khalifa, J.-P. Toubon, *Centralités immigrées. Le quartier de la Goutte d'Or ?*

RÉSUMÉS

Cet article vise à comprendre le lien entre l'anthropologie urbaine et la question de la périphérie. Il tente d'objectiver la manière dont les périphéries urbaines ont constitué ou non un objet de recherche privilégié de la recherche anthropologique française, comment elles ont pu « travailler » l'anthropologie dans son histoire disciplinaire institutionnelle et comment elles jouent encore un rôle essentiel dans son positionnement scientifique et académique. L'histoire de

la mise en place du programme « Lien social dans les périphéries urbaines » du ministère de la Culture dans les années 1990 est à cet égard centrale et exprime la plasticité de la notion de périphérie qui peut ainsi devenir centralité, notamment autour des travaux menés sur les centralités marchandes en ville. Cette analyse invite alors à une réflexion plus épistémologique sur les méthodes et savoirs de l'anthropologie urbaine et ouvre ainsi des perspectives pour l'association AnthroVilles.

AUTEUR

EMMANUELLE LALLEMENT

Anthropologue, université Paris VIII – Vincennes – Saint-Denis, Institut d'études européennes,
LAVUE UMR 7218/CNRS, présidente de l'Association AnthroVilles depuis juin 2022

De l'ombre à la lumière : la marginalité ambiguë des périphéries urbaines

Sophie Gravereau

- 1 À lire les premiers travaux de l'anthropologie urbaine française et à écouter les éclairantes présentations de Anne Raulin et Emmanuelle Lallement lors du 146^e congrès du CTHS tenu à Aubervilliers en mai 2022, on saisit bien que les périphéries ou les marges n'ont pas figuré parmi les préoccupations premières des ethnographes urbains. Ce qui les a préoccupés davantage fut la manière dont ils allaient saisir, en ethnologue, de l'intérieur et avec nuance¹, au moyen d'approches situées, l'intimité des groupes sociaux. Ils l'ont fait alors en travaillant sur le quotidien, dans les périphéries urbaines, pour certains, mais également dans des espaces plus centraux², pour d'autres, confrontés aux évolutions et aux bouleversements de l'essor de la ville contemporaine.
- 2 Dans cette perspective privilégiant le proche par rapport au lointain exotique, substituant les (centralités des) villes européennes aux terrains périphériques, l'ethnologie urbaine se définit bien plus par une manière d'observer et de comprendre les processus urbains, conséquence de l'urbanisation croissante des villes et des métropoles, que par des objets prédéfinis et préconstruits tels que les centres-villes, les quartiers sensibles, les périphéries, les faubourgs, les banlieues, etc. Dès lors, ethnographier les périphéries urbaines renvoie à des choix méthodologiques, pour certains, d'une ethnographie de la ville ou dans la ville, pour d'autres, en considérant les acteurs urbains dans la pluralité de leurs situations et de leur existence.
- 3 J'envisage de questionner les périphéries des ethnologues urbains de trois manières :
 - du point de vue terminologique, en tentant de mettre en évidence toute l'ambiguïté, dans le temps et dans l'espace, que recouvre l'usage de notions comme celles de marge, de centre et périphérie ;
 - du point de vue méthodologique, en évoquant, à travers un tour de France entrepris par les membres de l'association AnthroVilles, la diversité des travaux *in situ* des ethnologues urbains, dans leur territoire d'implantation académique ;

- du point de vue empirique, par le récit de mon dernier terrain ethnographique, dans le Nord-Pas-de-Calais, à Lille et Dunkerque où la marge est un enjeu de positionnement social, culturel, historique et spatial pour les milieux artistiques alternatifs locaux.

Jouer des marges : des périphéries aux centres/des centres aux périphéries

- 4 La distinction centre/périphérie/marge a été introduite tardivement dans les sciences humaines et sociales. La notion de marge paraît plus fluide que celle de périphérie, qui se réduit trop souvent au faire-valoir d'un centre. Le terme périphérie faussement neutre fixe une séparation entre un intérieur et un extérieur. Mais cette distinction topologique disqualifie en fait ce qui n'est pas au bon endroit, en dehors des lieux convoités et de la centralité sociale. Opposer le centre et la périphérie tend à nier la diversité des nouvelles partitions sociales territorialisées et à isoler des populations participant de la même société. Une forme de décentrement opérée par certains ethnologues revient à ne plus penser la France depuis ses cœurs métropolitains ou économiques, mais à la penser depuis ses marges. La marge (spatiale) peut être envisagée comme un révélateur de marginalité (sociale), c'est-à-dire comme une inscription des processus de domination dans l'espace.
- 5 La marge, concept fortement imprégné de spatialité, ne doit pas nous faire oublier que c'est également un concept d'ordre culturel, social, politique, économique et qu'il s'inscrit dans un monde global. La marge désigne des populations et des individus autant que des territoires, selon une opposition artificiellement clivée entre ordre et désordre, centre et périphérie, dedans et dehors. Des campements de fortune sous les bords d'une autoroute urbaine, d'anciens entrepôts désaffectés à la sortie d'une ville, une barre d'habitat social mal entretenue d'une périphérie urbaine..., en somme des lieux où semblent ne plus s'appliquer les règles de la société, les règles de « la centralité », pour reprendre les mots d'Henri Lefebvre³. Certes, la marge n'est pas seulement une bordure, elle peut être une poche à l'intérieur du centre, mais il n'en demeure pas moins que cette poche ou cette enclave, sera reléguée par les acteurs dominants aux franges périphériques de la société. Une marge n'est pas qu'un concept spatial, mais aussi, voire davantage un construit social ; et c'est bien souvent une représentation de rupture avec la centralité, la norme, les règles établies d'un lieu, d'une communauté, d'une société.
- 6 L'enquête que j'ai menée dans le quartier de Belleville, sur les artistes et leurs ateliers, invite à repenser la question des centralités et des marges. Pour de nombreux artistes, dépourvus d'ateliers et d'espaces de diffusion, les anciennes usines et autres ateliers d'artisans vacants constituent des lieux de création à pourvoir. Plusieurs acteurs locaux des mondes de l'art, cherchant à pallier le manque de reconnaissance professionnelle et la pénurie d'espaces d'expression, trouvent dans ces nouveaux locaux disponibles l'occasion de rassembler une communauté hétéroclite et dispersée d'artistes, et d'offrir une alternative aux formes artistiques produites dans les institutions culturelles locales. À la marge des centres urbains et des mondes de l'art institutionnels, ils constituent, en des lieux singuliers, un monde culturel alternatif, dynamique et créatif. Par la distance qu'elles entretiennent vis-à-vis du centre, par leurs différences sociales et leurs richesses propres, les marges urbaines constituent des révélateurs de la ville, de la société, et nous renseignent sur les inégalités socio-territoriales. *Être, habiter, créer*

dans une « marge urbaine » implique un positionnement à l'échelle du quartier, de la ville, de l'aire métropolitaine mais également des mondes sociaux, ici les mondes de l'art locaux, nationaux, transnationaux.

- 7 Les enquêtes ethnographiques récentes de chercheurs urbains⁴, toutes disciplines confondues, ont aussi montré la marge comme lieu de liberté, d'innovation, de coopération et d'entraide, à l'instar des Zones à défendre (ZAD)⁵, des squats d'artistes⁶ ou de certains « contre-espaces », comme espace où les identités individuelles et collectives peuvent s'exprimer librement – plus « naturellement » –, tels les micro-territoires urbains identitaires homosexuels à New York ou à Paris⁷, féminins à Téhéran⁸, les tiers lieux artistiques et culturels à Bruxelles ou Lisbonne, ou encore comme territoire riche de sens lorsque l'on choisit de vivre à la marge, de vivre entre-soi, ou dans des « enclaves résidentielles sécurisées ». La marge n'est donc pas invariablement synonyme de mise à l'écart, de relégation. Elle peut être associée à des qualités positives et être « choisie, imaginée (rêvée) et convoitée » par les acteurs urbains. En effet, qui de l'enclave gentrifiée ou du reste de la ville constitue la marge, qui du lotissement constitué de résidences surveillées ou du reste du territoire urbain constitue la norme ? La société produit ses propres règles et normes qui créent la marginalité, qui créent de la marge et de la centralité, dans un rapport de corrélation.
- 8 L'analyse et la prise en compte des contextes locaux dans la production des marges et des périphéries sont essentielles pour saisir, en creux, les processus de marginalisation des espaces et de leurs occupants. Les enquêtes de terrains sur les quartiers en gentrification ont largement montré que les marges sont relativement mouvantes et sont le résultat d'évolutions architecturales, artistiques, économiques, politiques, sociales, symboliques, etc. Les quartiers jadis marginalisés deviennent, par un jeu d'échelles des valeurs spatiales, de nouvelles centralités urbaines⁹, pour les habitants « gentrificateurs » ou les édiles politiques. Il s'agit là d'un processus de longue durée qui s'inscrit pleinement dans l'histoire de la ville et du fait urbain¹⁰. Marges, périphéries et centres varient d'un territoire à un autre, d'une époque à une autre. Les ethnologues qui s'y intéressent rendent compte de la diversité des situations urbaines que recouvre la question des périphéries, observées dans le temps et dans l'espace, dans les trajectoires des individus et dans le quotidien des pratiques spatiales.

Marges sociales et périphéries spatiales : anthropologies urbaines *in situ*

- 9 Un des objectifs de l'association d'anthropologie urbaine AnthroVilles – comme l'ont expliqué Anne Raulin et Emmanuelle Lallement – était de prendre ses distances par rapport à la centralisation académique parisienne et de mettre en lumière la fécondité (l'existence et le dynamisme) d'une ethnologie urbaine produite dans les cercles universitaires en région, en dehors des laboratoires parisiens fondés autour des années 1980¹¹.
- 10 Les enquêtes réalisées dans les métropoles régionales se singularisent et se distinguent par le choix de leur terrain, l'histoire locale de leur ville d'implantation, leurs références épistémologiques et théoriques, leurs méthodes empiriques, les réseaux intellectuels dans lesquels elles s'inscrivent, leurs affinités ou les oppositions avec d'autres disciplines, etc. En écho aux sociologies de Paris, de Lyon, de Marseille, de Lille,

etc.¹², et afin de saisir le bouillonnement de l'anthropologie urbaine, en France, aujourd'hui, l'association AnthroVilles a entrepris, dans une dynamique décentrée de la recherche, d'organiser des séminaires itinérants, questionnant *in situ* les enjeux de la discipline et les débats qui l'animent.

- 11 Les séminaires itinérants ont débuté à l'université de Lyon, en novembre 2017, où l'histoire de l'anthropologie urbaine y est singulière, dès ses origines, puisque construite dans la pluridisciplinarité, autour de deux réseaux de chercheurs, celui de l'anthropologue Jean Métral et celui du sociologue Isaac Joseph. Autour de la question des « cultures urbaines » en France, Jean Métral a réussi à insuffler, à partir des années 1990, une dynamique collective, à travers des programmes de recherche ministériels (notamment celui sur « Lien social dans les périphéries urbaines¹³ » décrit avec précision par Emmanuelle Lallement) et des enquêtes menées au Moyen-Orient. Cette socio-anthropologie lyonnaise a été aussi marquée par la figure d'Isaac Joseph, qui traduisit, publia et fit connaître avec l'aide du sociologue Yves Grafmeyer les textes fondateurs des sociologues de la première École de Chicago (1979) ainsi que l'ouvrage de l'anthropologue suédois Ulf Hannerz, *Explorer la ville*, qui constitue un texte fondateur pour l'anthropologie urbaine, servant d'appuis méthodologique et théorique à de nombreux ethnologues en ville.
- 12 Autour de la question des « écologies urbaines », ce premier séminaire à l'initiative de Bianca Botea et Nathalie Ortar, a permis de revenir sur l'histoire de cette tradition de recherche lyonnaise et de rassembler des chercheurs, travaillant, aujourd'hui, dans le champ de la socio-anthropologie urbaine. Les territoires périphériques demeurent toujours le terrain privilégié de plusieurs chercheurs. La communication de Julie Leblanc-Serradj, élaborée à partir de sa recherche doctorale, porte notamment sur les femmes d'origine maghrébine et plus particulièrement algérienne dans l'agglomération lyonnaise, aux Minguettes à Vénissieux. L'étude des itinéraires de mobilité et sociabilité urbaines lui permet de rendre compte de la diversité des parcours comme des processus sociaux à l'œuvre dans l'espace urbain.
- 13 Dans la même perspective de mise en évidence des différentes écoles de pensée qui, en région, ont fait et font l'anthropologie urbaine française, le deuxième séminaire itinérant s'est déroulé à Saint-Étienne, en juin 2019, à l'initiative de l'anthropologue Marianita Palumbo. L'objectif fut également d'entreprendre une histoire des idées, mais aussi de questionner le rapport entre lieux de production des idées et émergence des savoirs anthropologiques : dans quelle mesure des formes de ville ont-elles influencé des formes de recherche¹⁴ ? L'intérêt de cette journée de réflexion a été d'ouvrir un espace de discussion sur les relations entre recherche urbaine et engagement à partir des héritages de l'ARIESE (Association de Recherches, d'interventions et d'études sociologiques et ethnologiques) ; du CERFI (Centre d'études, de recherches et de formation institutionnelles)¹⁵ et les travaux du CRESAL (Centre de recherches et d'études sociologiques appliquées de la Loire)¹⁶. Dans cette dynamique collective de recherches, de nombreuses enquêtes, par le truchement des étudiants issus des banlieues lyonnaises sur le campus de Bron et des chercheurs de l'université de Saint-Étienne, « ville faubourg¹⁷ », ont été menées dans les périphéries lyonnaises et stéphanoises, territoires dès lors en pleine mutation économique et industrielle. Les recherches de Pascale Pichon et Olivier Ocquidant, présentés au cours de ce séminaire, sur les espaces publics stéphanois, interrogent également *in situ* les processus de

marginalisation, constitutifs de l'urbanisation des villes périphériques (Saint-Étienne vis-à-vis de Lyon), à l'échelle de la région Auvergne-Rhône-Alpes.

- 14 D'autres séminaires itinérants sont envisagés à Marseille, puis à Strasbourg, etc., où un retour réflexif sur l'anthropologie urbaine pratiquée localement permettra de raviver les débats sur l'histoire de la discipline et de montrer toute la vitalité des recherches actuelles sur les villes, par une relecture des corrélations entre centralités et marginalités urbaines¹⁸.

La marginalité ambiguë des friches dans le nord de la France

- 15 Dans le Nord-Pas-de-Calais, la question des marges sociales et spatiales est prégnante, dès les premiers travaux sur les agglomérations locales¹⁹ et dans les enquêtes les plus récentes sur l'évolution de la métropole lilloise²⁰, où s'opère, par un jeu de réciprocité, une modification des positions, dans l'échelle de la ville, des quartiers centraux et périphériques.
- 16 Depuis les années 1980, en France, la fermeture des mines, des usines de métallurgie et autres bâtiments de l'industrie, conséquence de la désindustrialisation massive, a non seulement rendu vacant de nombreux ateliers, filatures, manufactures, raffineries, etc., mais a également entraîné l'effondrement des économies locales et laissé sans emploi une part importante des populations, majoritairement ouvrières²¹. Les divers enjeux que recouvrent la transformation et la réhabilitation des friches industrielles en lieux culturels et créatifs ont été bien identifiés, depuis une vingtaine d'années, par des géographes, sociologues, urbanistes, etc.²²: enjeux patrimoniaux, d'abord, à travers la sauvegarde des sites industriels et leur mise en valeur; enjeux économiques et sociologiques, ensuite, via la dynamisation locale et les retombées financières des industries créatives et de loisirs et la reconfiguration du tissu social; enjeux politiques, enfin, pour les villes, actrices principales de la requalification des sites industriels et de leur valorisation culturelle. Par la question des friches et nouveaux lieux culturels, c'est la question de la ville dans son ensemble qui est posée, comme enjeu territorial de la gestion des marges, et à travers celle-ci, des constructions urbaines et des représentations sociales.
- 17 L'intérêt de l'ethnologue urbain est ici de saisir, au cœur de dynamiques globales d'urbanisation, en quoi les lieux artistiques et culturels, passant des squats ou friches à des espaces artistiques conventionnés, des marges à de nouvelles centralités, constituent des enjeux pour ceux qui y vivent, qui y travaillent, qui y passent du temps ou qui en assurent la gestion. Au plus près de l'histoire des lieux et des individus, qu'ils soient artistes, habitants, bénévoles associatifs, usagers, politiques, l'enquête vise à observer et à analyser les changements sociaux et spatiaux qui accompagnent la requalification des friches industrielles transformées en lieux artistiques et culturels.
- 18 La réflexion menée ici s'appuie sur un travail ethnographique, réalisé depuis 2011, dans le département du Nord, particulièrement dans la métropole européenne de Lille et à Dunkerque, s'attachant à comprendre comment se créent, disparaissent et se transforment les lieux et les marquages territoriaux dans les villes actuelles.
- 19 Le 49ter, la Ferblanterie, les Métalu à Chahuter, mais aussi la Maison Folie de Wazemmes, la Gare Saint-Sauveur, la Condition publique dans l'agglomération lilloise,

ou encore Fructôse à Dunkerque sont autant d'anciennes friches industrielles, aujourd'hui investies légalement ou illégalement par les artistes, qui évoquent l'histoire d'une ville, son patrimoine, ainsi que sa requalification urbaine récente. Passant de l'ombre à la lumière, ces friches occupées par des artistes, des collectifs associatifs puis par les services culturels des villes, montrent toute l'ambiguïté que recouvre le concept de « marges urbaines » aujourd'hui. Ces dernières, bien qu'ancrées dans l'histoire patrimoniale et urbaine locale, sont mouvantes et sont le résultat d'évolutions architecturales, artistiques, économiques, politiques, sociales, symboliques, etc. Pour les responsables politiques locaux, au-delà des préoccupations écologiques inhérentes à la récupération des friches, s'offrent de nouvelles opportunités foncières et la possibilité de renouveler, par la requalification des anciennes usines, le tissu social et le paysage urbain, situés à la marge des centres-villes, à l'échelle de la région.

- 20 Lorsqu'ils se sont installés, comme squatteurs, locataires ou propriétaires, dans les anciens ateliers artisanaux et les usines désaffectées, aucun collectif d'artistes de Lille, Dunkerque ou du bassin minier, ne pouvait se douter qu'il participerait à la révélation du potentiel esthétique, patrimonial et symbolique des lieux et de leur territoire : des ateliers, des usines, des malteries deviendraient des fabriques culturelles, des Maisons Folies, des musées, enjeux de la politique culturelle et urbaine locale. Par quels processus les friches artistiques, dans les premiers temps marginalisées par les politiques culturelles et urbaines locales, créent-elles de nouvelles centralités à l'échelle des villes et de la région ? Comment saisir les enjeux qui sous-tendent la transformation de ces anciens espaces artisanaux et industriels en nouveaux lieux de création témoins d'une identité territoriale renouvelée ? Quelles dynamiques spatiales sont à l'œuvre dans la construction de ces marges urbaines et de leur requalification ?
- 21 La friche culturelle, projet avant-gardiste au départ, situé aux marges de la culture « établie », acquiert renommée et reconnaissance et devient progressivement un lieu vitrine des institutions dirigeantes : la gestion, la programmation, les publics désormais ciblés peuvent se situer en rupture avec le caractère de friche. Une instrumentalisation certaine du lieu marginal est effectuée par les opérateurs culturels²³ (Gravari-Barbas, 2004). De lieu d'avant-garde, d'expérimentation culturelle, de contestation, l'ex-friche culturelle évolue vers un lieu obéissant aux lois du marché. Des glissements peuvent être opérés vers le divertissement, le spectacle, la vie nocturne, voire la mise en scène de son propre passé contestataire et alternatif.
- 22 L'intérêt est ici d'interroger l'évolution du rôle et de la place des « artistes en friche » dans les relations citadines et les projets de renouvellement urbain. C'est la question que se posent les collectivités territoriales, avec l'aide des acteurs locaux, sur l'intégration des artistes dans la ville afin de promouvoir cette forme urbaine, et par extension cette citoyenneté dynamique et porteuse d'innovation et de vivre ensemble pour le développement durable en région. Redonnant à la ville une nouvelle lisibilité des marges vers de nouvelles centralités, créateurs et milieux de la création développeraient le potentiel artistique et esthétique des lieux et des espaces urbains²⁴.
- 23 L'étude des friches artistiques, et à travers celles-ci l'analyse des territoires, s'inscrit dans le cadre d'une réflexion, dans le temps long, sur les dynamiques spatiales à

l'œuvre dans les processus de développement urbain. Dans une logique de concurrence entre les territoires, et par extension entre les villes, comment se créent, disparaissent et se transforment les marges urbaines ? Passant de l'ombre à la lumière, les friches industrielles puis artistiques éclairent les enjeux locaux de requalification urbaine et les jeux des frontières, en construction permanente²⁵.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRES Lauren et GRÉSILLON Boris, « Les figures de la friche dans les villes culturelles et créatives. Regards croisés européens », *L'Espace géographique*, t. 40, n° 1, 2011, p. 15-30.
- AUTHIER Jean-Yves *et al.*, *Sociologie de Lyon*, La Découverte, 2010.
- BARBE Frédéric, « La “zone à défendre” de Notre-Dame-des-Landes ou l’habiter comme politique », *Noroi*, 2016 | 1-2, n° 238-239, p. 109-130.
- BOUILLON Florence, *Les mondes du squat*, Paris, PUF, 2009.
- CHABROL Marie, COLLET Anaïs, GIROUD Matthieu, LAUNAY Lydie, ROUSSEAU Max, TER MINASSIAN Hovig (dir.), *Gentrifications*, éd. Amsterdam, 2016.
- CORBILLÉ Sophie, « Ethnologie en ville et gentrification. Du terrain à l’objet », *Ethnologie française*, vol. 37, n° 2, 2007, p. 353-360.
- DEGEYTER, Collectif *et al.*, *Sociologie de Lille*, La Découverte, 2017.
- GIRAUD Colin, *Quartiers gays*, Presses universitaires de France, Paris, 2014.
- GILLET Marcel, *La qualité de la vie dans la région Nord-Pas-de-Calais au XX^e siècle*, Lille, Éditions universitaires, 1975.
- GRAVARI-BARBAS Maria, « Les friches culturelles : jeu d’acteurs et inscription spatiale d’un “anti-équipement” culturel », dans Siino Corinne, Laumière Florence, Leriche Frédéric, *Métropolisation et grands équipements structurants*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2004, p. 217-234.
- GRAVEREAU Sophie, *Les artistes de Belleville : entre mondes de l’art et territoires urbains*, Paris, EHESS, thèse de doctorat, 2008.
- GUTWIRTH Jacques et PÉTONNET Colette, *Chemins de la ville : Enquêtes ethnologiques*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 1987.
- HOOCK Jochen et LEPETIT Bernard, *La ville et l’innovation : relais et réseaux de diffusion en Europe, 14^e-19^e siècles*, Paris, Éditions de l’EHESS, 1987.
- HOURCADE Bernard, « La recomposition des identités et des territoires en Iran islamique », *Annales de géographie*, vol. 113, n° 638-639, 2004.
- LEFEBVRE Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Éditions Anthropos, 1968.
- LEXTRAIT Fabrice et KAHN Fred, *Les nouveaux territoires de l’art*, Paris, ministère de la Culture, 2002.

- MARTIN Elsa, MARCHAL Hervé et STÉBÉ Jean-Marc (dir.), « Sociologie des nouvelles marges urbaines », *Revue de l'institut de sociologie*, vol. 90, 2020.
- MARX Perrine, « Recréer des frontières dans la ville. L'exemple des rites d'ouverture d'une friche artistique », *Revue des Sciences sociales*, 48, 2012, p. 94-102.
- MASSON Philippe *et al.*, *Sociologie de Nantes*, La Découverte, 2013.
- MÉTRAL Jean (dir.), *Les aléas du lien social. Constructions identitaires et culturelles dans la ville*, Paris, ministère de la Culture et de la Communication, 1997.
- MONS Dominique, *Les formes de renouvellement urbain dans la ville de tradition industrielle*, Rapport final POPSU Plateforme d'observation des projets et stratégies urbaines, Paris, PUCA, 2008.
- PARIS Didier, *La mutation inachevée. Mutations économiques et changement spatial dans le Nord-Pas-de-Calais*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- PERALDI Michel, DUPORT Claire et SAMSON Michel, *Sociologie de Marseille*, La Découverte, 2015.
- PÉTONNET Colette, « Méthodologie ethnologique en milieu urbain ; un groupe espagnol », *L'homme, hier et aujourd'hui, recueil d'études en hommage à André Leroi-Gourhan*, Paris, Cujas, 1973.
- PINÇON Michel et PINÇON-CHARLOT Monique, *Sociologie de Paris*, La Découverte, 2008.
- RAFFIN Fabrice, *Friches industrielles. Un monde culturel européen en mutation*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- ROULLEAU-BERGER Laurence, « Cultures de friches à Marseille », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 70, 1996, p. 16-25.
- ROUSSEAU Max, « Villes post-industrielles : pour une nouvelle approche », *Métropolitiques*, éd. numérique, 18 septembre 2013.
<URL :<https://metropolitiques.eu/Villes-post-industrielles-pour-une-nouvelle-approche.html>>
- SAIDI SHAHROUZ Mina, « Les femmes et les espaces publics à Téhéran », *Égypte/Monde arabe*, 9 | 2012, p. 57-69.
- SUEUR Georges, *Lille, Roubaix-Tourcoing, métropole en miette*, Paris, Stock, 1971.
- VIVANT Elsa et CHARMES Éric, « La Gentrification et ses pionniers : le rôle des artistes *off* en question », *Métropoles*, ENTPE, n° 3, 2008, p. 31-66.

NOTES

1. C. Pétonnet, 1973.
2. J. Gutwirth et C. Pétonnet, 1987.
3. Henri Lefebvre, dans *Le droit à la ville* (1968) fait de la centralité, de tout type de centralité l'essence de la ville. Il la définit comme espace de simultanéité, rassemblement, rencontre, à la fois réel et virtuel, de tout ce qui se trouve dans la ville. Le centre condense en un espace restreint les mémoires et les temps présents et tournés vers l'avenir de la ville. Raymond Ledrut dans *L'espace en question* (1976) propose le couple centre/noncentre, intériorité/extériorité comme constitutif de l'espace social.
4. E. Martin, H. Marchal et J.-M. Stébé (dir.), 2020.

5. F. Barbe, 2016.
6. F. Bouillon, 2009.
7. C. Giraud, 2014.
8. M. Saidi Shahrouz, 2012 et B. Hourcade, 2004.
9. S. Corbillé, 2007, p. 353-360 et M. Chabrol, A. Collet, M. Giroud, L. Launay, M. Rousseau, H. Ter Minassian (dir.), 2016.
10. J. Hoock et B. Lepetit, 1987.
11. L'équipe de recherches en anthropologie urbaine et industrielle de l'EHESS (EURAU), dirigée par Gérard Althabe, est fondée en 1979 et le Laboratoire d'anthropologie urbaine du CNRS (LAU) est créé par Colette Pétonnet et Jacques Gutwirth en 1980.
12. M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, 2008 ; J.-Y. Authier, 2010 ; P. Masson, 2013 ; M. Peraldi, C. Duport et M. Samson, 2017.
13. J. Métral (dir.), 1997.
14. Texte de présentation de la journée d'études qui se déroula les 14 et 15 juin 2019.
15. L'ARIESE a été fondée en 1982 à Lyon par Isaac Joseph. Créé par Felix Guattari, le CERFI, dans lequel Michel Foucault et Gilles Deleuze ont joué un rôle important, a fonctionné de 1967 à 1987 comme un centre de recherche autogéré. Ces deux associations étaient reliées par leurs projets, leurs réflexions et la circulation de plusieurs chercheurs.
16. Ce centre a été fondé en 1958 par un collectif inspiré par le mouvement lyonnais « Économie et humanisme » qui envisageait les sciences sociales comme un moyen de changement social.
17. Le sujet de thèse d'Olivier Ocquidant concerne « L'urbanité d'une ville-faubourg. Étude ethnographique de l'expérience urbaine. L'exemple de Saint-Etienne ».
18. Pour une relecture des marges urbaines, voir notamment : E. Martin, H. Marchal et J.-M. Stébé (dir.), 2020.
19. Voir notamment G. Sueur, 1971 ; M. Gillet, 1975 ; D. Paris, 1993.
20. Degeyter, 2017.
21. D. Mons, 2008.
22. Voir notamment : M. Gravari-Barbas, 2004 ; S. Gravereau, 2008 ; L. Andres et B. Grésillon, 2011 ; F. Raffin, 2007 ; L. Roulleau-Berger, 1996 ; E. Vivant et E. Charmes, 2008.
23. M. Gravari-Barbas, 2004.
24. M. Rousseau, 2013.
25. P. Marx, 2012, p. 94-102.

RÉSUMÉS

L'objectif de cet article est de réfléchir aux périphéries des ethnologues urbains à travers l'analyse et la prise en compte des contextes urbains locaux dans la production des savoirs. J'envisage de questionner les périphéries des ethnologues urbains ; tout d'abord du point de vue terminologique, en tentant de mettre en évidence toute l'ambiguïté, dans le temps et dans l'espace, que recouvre l'usage des notions comme celles de marge, de centre et périphérie ; dans un second temps, à partir des questionnements méthodologiques, en évoquant, à travers un tour de France entrepris par les membres de l'association AnthroVilles, la diversité des travaux *in situ* des ethnologues urbains ; enfin, par une réflexion empirique, fondée sur mon dernier terrain ethnographique, dans le Nord-Pas-de-Calais.

AUTEUR

SOPHIE GRAVEREAU

Maîtresse de conférences en aménagement du territoire, urbanisme et sociologie, université du Littoral-Côte d'Opale (ULCO), trésorière d'AnthroVilles depuis 2018

Pratiques vestimentaires : de la marge à la mode

Hakima Metahri

- 1 Cet article s'inscrit dans la continuité de mon travail de thèse dans lequel je questionne le rôle du vêtement afin de voir en quoi cela peut être un outil permettant de trouver sa place dans la société française pour une population issue de l'immigration et de quartiers populaires. Même si je prends appui sur l'anthropologie pour mener ma recherche, il s'agit avant tout d'une thèse en design de mode. Le point de vue que je propose dans ma thèse ainsi que dans ce texte est un point de vue de l'intérieur puisque je suis issue d'une famille algérienne et que j'ai passé vingt ans dans une cité HLM appelée la cité de Presles, située à la jonction de deux petites villes, Vichy et Cusset en Auvergne. Mes parents vivent toujours dans cette cité. En m'appuyant sur mon propre vécu et celui de mon entourage, je souhaite rendre compte de l'importance des vêtements dans la vie des immigrés post-coloniaux et dans celle de leur descendance.
- 2 Dans le cadre de ma thèse, j'ai recueilli le témoignage de mes proches et alimente mon propos avec des anecdotes personnelles pour témoigner de notre rapport aux vêtements. J'ai vécu l'arrivée du mouvement hip-hop de l'intérieur, lequel a fortement contribué à développer une mode issue des quartiers populaires. Je me suis essayée à certaines danses issues du mouvement, sans professeur et sans MJC, juste avec quelques voisines. Nos mouvements étaient moins coordonnés que nos tenues. Je pourrais prendre appui sur l'enquête menée auprès de collégiens d'une banlieue parisienne et dont l'article s'intitule : « "Blédard" et "Fashion victim" du bon usage de la mode chez des adolescents d'un quartier populaire¹ », mais j'ai été cette collégienne qui se faisait charrier par d'autres, car elle portait des vêtements achetés au marché, comme les deux sociologues le rapportent dans leur article. Je puise ma légitimité à écrire cet article dans mon vécu et ma connaissance du terrain. J'ai observé nos pratiques vestimentaires durant plusieurs années, je me suis intéressée aux tenues traditionnelles que nous portions en privé, aux tenues de sport que nous convoitions, aux créations de looks avec les moyens du bord, aux tentatives des grandes sœurs de s'habiller comme la bourgeoisie vichyssoise. Ce sont ces observations et cette importance du style au quotidien qui m'ont permis de poursuivre des études en design

de mode. J'ai fait partie de ces jeunes dont je parle dans l'article ; j'ai été influencée par la culture hip-hop, j'ai eu le sentiment que ma culture n'était pas la culture d'origine de mes parents, mais bien la culture de cité. Je me suis identifiée aux textes de groupe de rap comme le 113 originaire de la banlieue parisienne, alors même que je grandissais au cœur de l'Auvergne.

- 3 Mon propos est généralisant, car en tant qu'habitants des cités, issus de l'immigration, descendants d'anciens colonisés, nous avons un vécu commun et des références communes. Lorsque je parle des ouvriers algériens dans ce texte, je ne me base pas uniquement sur les dires de mes parents. J'ai vécu dans une cité à l'époque où l'on plaçait les habitants par origines. J'ai grandi dans le bâtiment des Algériens. Nous avions tous des proches, amis, familles venant d'autres villes pour nous rendre visite, un oncle de Marseille, un voisin du village ayant émigré à Lille ou à Clermont-Ferrand. Nos vies s'étendaient dans d'autres cités HLM de France. Ils débarquaient dans leurs plus beaux costumes. S'ils revenaient du *bled*, ils avaient été missionnés par quelqu'un de là-bas pour nous remettre notre part d'huile d'olive, s'ils étaient en partance pour le *bled*, nos parents leur remettaient un sac de vêtements à donner à quelqu'un de là-bas. J'ai vu les hommes de la diaspora algérienne en costume cravate les jours de repos ou lors de célébrations communautaires dans le bâtiment préfabriqué prêté par la mairie.
- 4 Face aux injonctions à l'intégration, à une marginalisation en raison du milieu de vie et un statut d'éternel immigré, même lorsque les générations se succèdent, il semblerait que le vêtement puisse être un outil pour se fondre dans la société française ou au contraire un moyen de mettre en lumière une culture émanant de cette marginalité. L'objectif est de donner à voir de quelles manières le vêtement permet à une population de questionner la place qui lui est faite au sein de la société d'accueil et de tenter d'échapper au récit négatif qui lui est associé. De plus, s'agissant d'une recherche menée par le design et aussi appelé recherche – projet, ma démarche est celle d'un designer plutôt que d'un anthropologue. Je me sers de l'environnement dans lequel j'ai grandi comme terrain d'inspiration et de création. La réflexion menée autour des vêtements porteurs de messages, outils pour se positionner, se déplacer dans la société me permet de créer à mon tour des vêtements et objets textiles qui racontent nos vécus et témoignent des diverses influences qui composent la culture de cité. Pour rester fidèle à mon parti pris qui consiste à livrer une vision de l'intérieur, je prends également appui sur des morceaux de rap et des interviews de groupe de rap français dont les textes sont le reflet du foisonnement culturel présent dans les cités. Témoins et rapporteurs d'une vie dans laquelle s'entremêlent les cultures et traditions des parents immigrés, mouvement hip-hop, monde ouvrier, les rappeurs ont cette capacité à mettre sur le même plan ces diverses influences et à raconter l'importance qu'ont eu les vêtements dans le développement d'une culture propre aux cités françaises :

« Je vais me doucher, déjeuner et mettre mon nouveau Lacoste pour flamber Qu'est-ce que je vais encore foutre de ma journée ? »
- 5 Du costume cravate de l'ouvrier algérien aux survêtements des jeunes garçons d'origine maghrébine et originaires d'Afrique subsaharienne des cités ; des robes traditionnelles issues de la culture d'origine aux attitudes soignées et cheveux lissés des jeunes femmes également d'origine maghrébine, toutes ces stratégies relèvent les volontés de rejoindre les centres, mais aussi de rendre visible le foisonnement culturel se développant dans les cités que nous pouvons identifier comme périphéries symboliques.

- 6 L'objectif de ce travail est d'observer comment un vêtement ou une panoplie change de sens selon le milieu urbain dans lequel il est porté, par qui et comment. Nous traiterons ici essentiellement du vêtement de sport, qui est le plus emblématique de ces déplacements s'opérant entre milieux sociaux distincts en milieu urbain. Au travers de plusieurs études de cas, il s'agira d'analyser l'impact qu'ont pu avoir certaines marques de sport et grandes maisons de mode dans la construction d'un style vestimentaire propre à une population issue de quartiers populaires et inversement. Les termes *sportswear* et *streetwear* seront indifféremment utilisés car, à force de déplacements, le vêtement de sport est devenu un vêtement de rue, et tous deux peuvent aujourd'hui évoquer la même panoplie vestimentaire. Le pantalon de survêtement est ainsi devenu un vêtement de tous les jours, servant davantage à parader qu'à l'entraînement sportif.

L'origine du *sportswear*

- 7 Pourquoi et comment le vêtement de sport est-il devenu un vêtement iconique pour les jeunes des quartiers populaires et a été associé aux périphéries urbaines ? Avant d'accéder à ce statut d'icône, il était porté par les classes aisées profitant de moments sportifs pour entretenir leurs réseaux professionnels et leur capital social. Dans l'article « La noblesse et les sports nobles », Monique de Saint-Martin écrit à propos des pratiques sportives telles que le polo, l'escrime, le tennis :

[qu'] « elles constituent, en effet des activités gratuites et désintéressées, où la manière d'être, de paraître et de faire, style, fair-play, etc., compte souvent plus que la performance elle-même et où l'on peut, en tout cas, donner la priorité aux exigences du savoir-vivre par rapport aux nécessités du savoir-faire³. »

- 8 À la fin du XIX^e siècle, le sport continue d'entretenir une manière d'être au monde, au service d'une certaine vision de l'élégance et du style. Les tenues de tennis sont coordonnées dans les tons blanc et beige, composées d'un polo en piqué de coton, d'un pantalon large à pinces et d'un pull à col en V. L'ensemble qui paraît assez confortable pour jouer invite tout de même à une certaine retenue, à une maîtrise du geste, à la délicatesse même, afin de conserver la clarté de la tenue et de toujours refléter l'élégance :

« Jouer au tennis, dresser un court temporaire ou disposer d'un court, surtout en zone balnéaire, c'est affirmer l'appartenance à une catégorie sociale, à un mode de vie et de paraître⁴. »

- 9 Le vêtement pour jouer au tennis est essentiellement porté dans les tons clairs, car il évoque les loisirs d'été pratiqués par une classe aisée. Le blanc dissimule plus facilement les taches de transpiration, contrairement aux vêtements colorés, et permet aux joueurs d'avoir l'air soignés en toutes circonstances. Cette recherche de style est toujours présente un siècle plus tard, mais le vêtement de loisir est porté par des personnes qui n'ont précisément pas ce type de loisirs.

Imiter pour être assimilé

« La première tentative du colonisé est de changer de condition en changeant de peau. Un modèle tentateur et tout proche s'offre et s'impose à lui : précisément celui du colonisateur. Celui-ci ne souffre d'aucune de ses carences, il a tous les droits, jouit de tous les biens et bénéficie de tous les prestiges ; il dispose des richesses et des honneurs, de la technique et de l'autorité. Il est enfin l'autre terme

de la comparaison, qui écrase le colonisé et le maintient dans la servitude. L'ambition première du colonisé sera d'égaliser ce modèle prestigieux, de lui ressembler jusqu'à disparaître en lui⁵. »

- 10 Dans le cas du vêtement de sport et plus précisément du vêtement de marque, son adoption par des jeunes de quartiers est influencée par la naissance de la culture hip-hop à la fin des années 1970, mais aussi par cette volonté de s'identifier aux plus riches. La démarche est donc liée à ce qu'évoque le vêtement de sport et à ses origines nobles. Ces jeunes piochent dans la garde-robe de ceux qui pratiquent des activités sportives et qui jouissent de moments de détente hors des centres urbains. Ce choix vestimentaire leur permet donc de s'interroger sur leur place au sein de la société et sur celle qu'ils veulent acquérir, ou plutôt sur celle qu'ils voudraient qu'on leur donne. En effet, si nous prenons l'exemple d'un polo d'équitation ou d'une paire de baskets pour jouer au tennis, il est clair que ces vêtements semblent hors contexte lorsqu'ils sont portés en ville. Le vêtement perd son usage originel, appliqué à un sport spécifique. Il devient signe et évoque le milieu auquel il a été emprunté.
- 11 Dans un premier temps, cette démarche semble mue par le désir d'imiter un modèle dominant, de renvoyer au reste du monde son envie même fictive de réussite, et de dissimuler sa pauvreté. Si ces jeunes Africains-Américains aux États-Unis, ou issus de l'immigration nord-africaine et africaine en France, ont surpris, voire choqué la population par leurs tenues *sportswear* portées en ville, la démarche n'est pas inédite si nous l'analysons comme une volonté d'intégration. Leurs aînés avaient également adopté ces formes ambiguës d'assimilation, se transformant même parfois en signe d'insoumission, afin de s'insérer dans un milieu dans lequel ils étaient tout juste tolérés et marginalisés économiquement et socialement. Dans le contexte colonial, les colonisés africains et nord-africains ont dû se positionner face à la culture dominante, le vêtement étant un signe extérieur de première visibilité. L'un des exemples permettant de faire le lien historique avec la génération afro-descendante s'emparant en France du vêtement de sport est celui des sapeurs congolais qui, alors en pleine époque coloniale, se sont mis à jouer avec les codes vestimentaires européens. En portant des tenues occidentales, les sapeurs sortaient de leur condition d'ouvrier : tirés à quatre épingles, ils ne pouvaient pas effectuer les tâches qui leur étaient imposées. Il y a dans cette démarche une sorte de défiance, une volonté de tourner la situation en dérision, de déconstruire ces rapports hiérarchiques instaurés entre colons et indigènes. Dans l'article « les aventuriers de la mode », Manuel Charpy détaille la manière dont les sapeurs retournent « les symboles de l'ordre colonial⁶ ». Le vocabulaire déployé par les sapeurs pour décrire leurs tenues emprunte à celui du travail et de la condition d'ouvrier, nommant les tenues par des termes tels qu'« aller à la chaîne », « à la mine » ou les « pas perdus⁷ » par opposition au travail à la chaîne dans lequel chaque geste est optimisé. Au fil du temps, les sapeurs détournent les codes vestimentaires occidentaux et se les approprient afin de redoubler d'élégance. Ils ne jouent pas le jeu du bon immigré discret envoyant une partie de ses revenus à la famille et condamné à être ce travailleur de l'ombre, comme le décrit Abdelmalek Sayad :
- « L'immigré, c'est avant tout son corps, sa force corporelle et sa présence par son corps biologique différent des autres corps. Hormis le travail et les autres circonstances qui ne concernent et ne sollicitent de l'immigré que son corps, l'immigré reste un mineur⁸. »
- 12 Chez les immigrés nord-africains et plus particulièrement algériens arrivés en France pendant la guerre d'Algérie et après l'indépendance, le vêtement a joué à peu près le

même rôle, mais la question de l'assimilation semble plus prégnante que celle de l'insoumission. En adoptant le costume cravate en dehors des heures de travail, les immigrés algériens ont remis en question la place qui leur était assignée en France. Son port traduit cette dualité de volonté, entre passer inaperçu, voire « passer pour Français », en tous les cas ressembler au modèle dominant, et dans le même temps défier leur condition d'ouvrier pour exister aux yeux des autres autrement que comme corps laborieux. La recherche d'égalité et de dignité transparaissait dans ces choix vestimentaires :

« Les gens d'ici, ils étaient à 70 % cravatés, veste propre, pantalon propre, chemise propre. Et sans cravate, on pense que t'es un voyou. Pour avoir un pantalon bien... bon à l'époque il n'y avait pas de fer à repasser, je mettais le pantalon sous le matelas pour qu'il ait pas de pli. On s'habillait bien pour sortir au café, au cinéma, après le travail. Je mettais pas toujours un costume complet mais au moins une chemise et une cravate. Le samedi, je travaillais donc je portais des vêtements simples mais le dimanche toujours le costume même si c'était dépareillé, je mettais la veste et le pantalon⁹. »

Décontextualiser l'apparence

- 13 Le vêtement de sport plutôt que le bleu de travail, la parade dans la ville, plutôt qu'une routine « métro, boulot, dodo », les descendants d'immigrés refusent également le destin d'ouvrier qui s'impose à eux. Ces choix vestimentaires semblent faire écho à ceux de leurs aînés plus tôt dans l'histoire. Il s'agit pour eux de se rendre visibles via le port de vêtements griffés et ainsi de déjouer la honte sociale, en affichant leur richesse. Historiquement, ces emprunts vestimentaires apparaissent au même moment que certaines revendications sociales et culturelles. L'arrivée de la culture hip-hop en France dans les années 1980 ainsi que la marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983 poussent ces jeunes issus de l'immigration à questionner publiquement leur statut et à revendiquer le droit d'être considérés comme des Français à part entière.
- 14 Pourtant, par un effet miroir, ces vêtements de sport changent de statut et commencent à véhiculer d'autres valeurs, une fois adoptés par un milieu en marge. En étant déplacé, le vêtement de sport devient porteur d'un nouveau message. Le vêtement entre en interaction avec des corps, des attitudes, des postures, des démarches et des contextes qui en modifient sa perception. Il semble alors difficile de faire totalement illusion alors même que ce déplacement avait pour objectif d'imiter le milieu d'origine. La culture hip-hop a également permis de changer le regard sur ces tenues de sport. La transformation qui s'opère au départ n'est donc pas forcément préméditée ni conscientisée. Dans son déplacement, le vêtement échappe à un moment donné au contrôle de son milieu d'origine. Il bascule dans l'*underground*, dans une *subculture* lorsqu'il est porté par des personnes « en partie non blanches », et issues des périphéries pauvres. Le *sportswear* devenant petit à petit *streetwear*, vêtement urbain de tous les jours, il sert davantage à avoir du style qu'à faire du sport. Ce choix vestimentaire questionne cette tension entre volonté de ressemblance et désir d'affranchissement. L'incorporation de ces vêtements dans un nouvel environnement génère des mécanismes d'appropriation. Les jeunes qui les ont introduits ont fait naître un style qui leur est propre. La culture hip-hop, et particulièrement la danse, a influencé la manière de porter ces vêtements de sport. La recherche d'amplitude, de confort et d'aisance a façonné le style « hip-hop » en favorisant les coupes amples. Le

polo Ralph Lauren se porte en taille XXL, le bob, la casquette, le bonnet facilitent le mouvement du *head spin* (rotation sur la tête), le coupe-vent de la marque K-way permet de glisser plus facilement sur le sol et se porte très large pour s'adapter aux mouvements. L'attitude que l'on met dans les pas de danse, dans la posture au quotidien modifie le vêtement et témoigne d'une véritable appropriation, à la manière des sapeurs congolais travaillant leur démarche en costume cravate.

- 15 L'un des exemples emblématiques de cette appropriation est celui du *Lo-Life crew*, un groupe de jeunes encore mineurs qui à la fin des années 1990 mettait un point d'honneur à ne porter que des vêtements de la marque Ralph Lauren. Ces produits étant excessivement chers, ils se mettent à voler dans les grands magasins pour se procurer les pièces les plus en vogue de la marque. Lorsque les marques s'aperçoivent de cet engouement de la part de jeunes des quartiers pauvres, certaines vont plus ou moins tolérer ce vol à l'étalage qui donne de la visibilité. Les *Lo-Life* acquièrent ainsi un double statut : vus comme de véritables délinquants et décrits dans la presse comme de dangereux individus, ils sont admirés et respectés dans leur quartier. En parallèle, la campagne publicitaire Ralph Lauren de 1987 réalisée par le photographe Bruce Weber fait clairement le lien avec la classe aisée du début du xx^e siècle évoquée plus haut. Les mannequins portent tous deux un blazer superposé sur un polo rayé sur fond de champ équestre. La photo est en noir et blanc, ce qui donne à la marque un côté intemporel, en phase avec l'idée d'une maison prestigieuse établie sur plusieurs générations. Le déplacement opéré par les *Lo-Life*, voire le déclassement, donne à la marque un nouveau souffle, une nouvelle identité plus fraîche et plus dynamique. La démarche des *Lo-Life* nous intéresse, car dans un premier temps ce sont eux qui se déplacent jusqu'à Manhattan dans les quartiers riches pour aller dérober des produits dont ils ne sont pas la cible commerciale. Il y a un premier déplacement qui témoigne de cette fascination qu'ont les jeunes pour cette population aisée qui vit dans le centre. Le deuxième déplacement, le retour au quartier et à la marge, avec des biens extraits de la culture dominante, leur confère un statut particulier au sein de leur milieu.
- 16 Dans le même esprit, les rappeurs du groupe Run DMC ne jurent que par Adidas. Ils dédient même une chanson intitulée *My Adidas* à leur modèle de chaussure fétiche devenu aujourd'hui une icône de la marque : la superstar. L'idée d'un partenariat avec la marque est alors envisagée, mais les patrons de Adidas refusent dans un premier temps, la marque allemande ne comprenant pas vraiment l'intérêt d'une association avec un groupe de rap américain. Pourtant, ils finiront par accepter, comme le relate Naomi Klein dans son ouvrage *No logo : la tyrannie des marques* :
- « À un moment crucial, lorsque le groupe rap entonna la chanson [*My Adidas*], l'un des chanteurs hurla : « OK, tout le monde, secouez vos Adidas » – et 3 000 paires de tennis bondirent. Les cadres d'Adidas brûlèrent de sortir leurs carnets de chèques¹⁰. »
- 17 En France, les jeunes de quartiers populaires et issus de l'immigration se sont approprié la marque Lacoste dans les années 1990. Pourtant, très vite les logos en forme de crocodile se répandent dans toutes les cités HLM de France. Le *total look* Lacoste est à l'honneur : casquette Lacoste, veste de survêtement Lacoste, bas de survêtement Lacoste, chaussettes remontées sur le jogging, baskets Nike Air-Max et sacoche bandoulière Lacoste, Louis Vuitton ou Gucci. La culture hip-hop contribue à diffuser cette tenue, car le groupe de rap Arsenik ne s'habille alors qu'en Lacoste. Cette appropriation par les jeunes pousse une partie de la clientèle de la première heure à ne plus acheter de vêtement de la marque, celle-ci étant devenue trop imprégnée d'une

culture à laquelle elle n'adhère pas. Lino, l'un des membres du groupe Arsenik livrait son analyse sur sa période Lacoste et le refus de la marque de collaborer avec eux :

« Le rap est basané qu'on le veuille ou non. Quand on parle du rap, il a toutes les caractéristiques du banlieusard : bronzé, baskets... On était des gros vendeurs mais c'était pas leur problème, parce que Lacoste, c'était une marque "de luxe". Ils s'en sortaient très bien sans nous. C'est une mentalité stupide¹¹. »

- 18 Dans les cas présentés, le changement de milieu de ces vêtements ne donne pas uniquement l'air d'être plus riche aux membres des *Lo-Life* ou d'*Arsenik*. Ceux-ci viennent habiter ces vêtements avec leur histoire et leur vécu, créent leur propre style en les portant de manière très ample ou en associant la veste de survêtement à trois bandes à une paire de jeans. Ce sont ces compositions qui marquent le passage du *sportswear* au *streetwear*. Le vêtement de sport sorti de son contexte habituel se marginalise, d'où la réticence des grandes marques à s'associer à ces groupes. Pour être popularisé, le vêtement de sport est donc passé par la case *subculture*, où il s'imprègne de l'aura du ghetto. Débarrassé de son image BCBG, le polo n'est plus porté pour aller au country club jouer au golf, mais pour marcher dans les rues bétonnées. Ce décalage crée à l'époque un véritable style vestimentaire, et certaines marques comme Ralph Lauren troque l'image de l'étudiant d'une université américaine prestigieuse pour celle du *b-boy* de Harlem à la mauvaise réputation. Pour jouer pleinement avec ces deux mondes opposés, un créateur est allé au-delà du simple déplacement de vêtements d'un milieu à un autre. Dans les années 1980, le créateur Dapper Dan s'est approprié les signes et les matières utilisés par des grandes maisons de mode telles que la maison Louis Vuitton, ou encore la marque Gucci. Le créateur a repris les monogrammes de ces marques et les a sérigraphiés sur des vêtements confectionnés d'abord pour les *gangsters* puis pour des chanteurs de Harlem voulant porter fièrement des vêtements *made in Harlem*.
- 19 À l'époque, des marques classiques comme Vuitton produisent des fourrures, de la maroquinerie, des costumes ; Dapper Dan modifie cette image en proposant des hauts et bas de survêtement avec le monogramme Louis Vuitton en *all over*. Les motifs qui jusque-là étaient essentiellement imprimés sur la maroquinerie se retrouvent appliqués sur les vêtements créés par le styliste de Harlem. Le créateur s'est réapproprié les signes incarnant le luxe comme les monogrammes, les tons utilisés par ces marques mais aussi les matières comme le cuir et la fourrure. Les vêtements qu'il crée sont une parfaite combinaison entre volonté de puiser dans des vêtements coûteux et celle de développer un style, une identité propre à son milieu. Les personnes qu'il a habillées portaient du « Louis Vuitton local » imprégné de la culture de Harlem.

S'habiller comme un « pauvre »

« La banlieue influence paname,
paname influence le monde le 9-3 influence paname,
paname influence le monde le Maghreb influence paname,
paname influence le monde oui l'Afrique influence paname,
paname influence le monde¹². »

- 20 La fascination des jeunes de banlieues pour les marques de sport et de luxe entre en écho avec la mode, elle aussi fascinée par l'habit du « pauvre ». Les paroles de la chanson du rappeur Médine ci-dessus mettent en exergue les circulations et les mécanismes d'imitation qui s'effectuent entre différents milieux. En effet, dans les

années 2010, le *streetwear* commence à séduire de plus en plus de marques de vêtements. Après avoir été raillés durant plusieurs décennies, les *looks* dits de banlieue sont désormais repris, revisités dans leurs versions de luxe. Les grandes marques sont à la recherche du vêtement de la rue, celui qui leur permettra de sortir du lot et de pouvoir revendiquer le label *underground*. Le vêtement de sport, à la suite de son détour par les quartiers pauvres, retourne vers son milieu d'origine, tout imprégné d'un nouveau passif (hip-hop, délinquance, vie dure...). En 2018, la marque Lacoste lance une collection en partenariat avec Supreme NY et propose des pièces à l'esthétique des années 1990 : des ensembles hauts et bas coordonnés, des sacoches et des casquettes semblables à celles portées par les jeunes de cité dans les années 1990. Le mannequin choisi pour la campagne incarne tout ce que Lacoste avait rejeté vingt ans plus tôt. À l'heure où plus personne ne porte l'ensemble Lacoste dans les quartiers, la marque fait poser un jeune homme d'origine maghrébine dans un ensemble *sweat-shirt/jogging/casquette* et réhabilite ce look pour se construire une image en marge, mais à l'intention d'une autre cible plus aisée. En choisissant un jeune d'origine maghrébine, la collection proposée donne l'impression d'avoir été créée au cœur d'une cité HLM. Il s'agit de faire « quartier » et de donner à voir des images stéréotypées à une cible qui fantasme cet univers. Ces images caricaturales synthétisent ce que l'on croit savoir de la culture hip-hop, de la vie en banlieue et appauvrissent la démarche initiale de ces jeunes. Porter un vêtement de marque était un moyen d'émancipation pour les jeunes des quartiers, un moyen d'afficher sa richesse mais aussi d'affirmer un style, une culture et sur ces images, il devient un quasi-mode d'emploi pour qu'une population riche se fabrique une image moins lisse.

- 21 Ces visuels proposent une vision stéréotypée de l'environnement du « jeune de banlieue ». Un jeune pose devant une épicerie – la cité ne pouvant exister sans son « arabe du coin ». Sur une autre photo, deux jeunes hommes sont assis sur leur lit dont la couverture présente des motifs typiques de celles rapportées par les immigrés nord-africains ou achetées au marché, devant un tapis tressé en raphia (matériaux que l'on trouve dans des pays comme le Cameroun, le Nigeria, le Bénin ou la RDC). Ces éléments renvoient aux possibles origines des deux jeunes, mais de manière approximative, car il s'agit avant tout de faire référence à un ailleurs africain et de construire une ambiance évoquant la cité HLM. Sur l'une des photos de la série, nous apercevons des vêtements suspendus au-dessus du lit rappelant les studios exigus dans les foyers pour travailleurs immigrés de la première heure. Pourtant, ces jeunes qui doivent être âgés d'une vingtaine d'années à peine sont certainement descendants d'immigrés de troisième ou quatrième génération et donc bien français.
- 22 Ces images de jeunes de banlieue à l'intérieur du quartier donnent une vision fantasmée de la banlieue. Le milieu de la mode s'empare d'un phénomène vestimentaire issu des quartiers pauvres et en fait un exotisme, alors qu'il se produit dans des villes françaises. Plus besoin de traverser la Méditerranée, il suffit de sortir des centres-villes pour aller à la rencontre de cet ailleurs empli de clichés. Plusieurs autres exemples viennent vérifier cette analyse comme une série de mode parue dans le magazine Modzik, intitulée *Barbes Boys*, en juillet 2016. Des mannequins noirs et d'origine maghrébine posent aux alentours du métro Barbès-Rochechouart à Paris, dans des rôles des vendeurs à la sauvette de produits de luxe (cosmétiques, sacs à main, lunettes de soleil, parfums). Ces visuels mettent sur le même plan les jeunes issus de l'immigration, les travailleurs immigrés et les sans-papiers, l'observateur ne percevant

aucune différence entre eux. Les séries de mode qui mettent en scène des pièces haute couture sont souvent photographiées dans un Paris idéalisé et autres lieux prestigieux. Par contre, les visuels de cette série de mode exhibent les jeunes de banlieue dans un quotidien triste et difficile, dans une misère sociale esthétisée qui entretient un rapport de domination. Pour parfaire cette vision « exotisante », le styliste mélange des vêtements de marque Lacoste avec des pièces de luxe Dior, Vuitton, Givenchy, Gucci, Dries Van Noten et laisse planer le doute sur le fait qu'il pourrait s'agir de contrefaçon. Les *looks* proposés jouent sur la superposition et l'accumulation, de façon parfois volontairement ringarde. L'un des mannequins porte trois couches de vêtement, un col roulé Nike, une chemise et un pull col V sans manche orné de motifs camouflages. Ces vêtements associés de manière surprenante laissent penser que le « pauvre immigré de banlieue » s'habille sans trop réfléchir, avec ce qui lui tombe sous la main. Le style de banlieue est présenté comme un style non maîtrisé, dans la surenchère et reflétant une méconnaissance des codes vestimentaires établis. Avec ce traitement exotisant de l'image, le jeune de banlieue fait écho aux propos d'Edward Saïd :

« Les bandes d'actualités et les photographes de presse montrent toujours les Arabes en grand nombre : rien d'individuel, pas de caractéristique personnelle, la plupart des images représentent la rage et la misère de la masse ou des gestes irrationnels (donc désespérément excentrique)¹³. »

- 23 Même si la mode a certainement besoin de cette inspiration de la rue pour se renouveler, elle recompose les panoplies de vêtements en se gardant bien de questionner les clichés associés à la population qui a initié ce style *streetwear*. Lorsque la marque Nike célèbre les 20 ans de la basket Air Max TN en 2018, à Paris, elle conçoit un *pop-up store* évoquant l'intérieur d'un Kebab. Les baskets sont disposées dans des contenants en inox accueillant habituellement de la viande ou des garnitures. Plus connue sous le nom de « requin », cette paire de chaussures a contribué à forger le style de banlieue français. Lorsqu'elle sort en 1998, elle est adoptée presque instantanément par les adolescents des quartiers populaires, d'autant que son prix très élevé renforce l'idée qu'il s'agit d'une paire à posséder absolument. Mais tout comme le jogging Lacoste, les « requins » sont moqués par les adolescents des classes plus aisées. Ces récupérations posent la question de la légitimité. Aujourd'hui, les personnes qui cherchent à être à la mode n'ont aucun problème à sortir en jogging et en « requins ». Ce look devient acceptable, une fois qu'il a été validé par le monde de la mode et qu'il se retrouve mis en scène dans des magazines de mode ou sur les podiums.

- 24 Les vêtements de marques oscillent entre le centre et la périphérie, le message qu'ils portent est alors constamment renégocié en fonction du milieu. Ceux qui recherchent la norme en les portant les transforment en objets imprégnés de culture de la rue. Ceux qui recherchent la marge redonnent à ces vêtements leurs titres de noblesse. Le milieu de la mode l'a bien compris, c'est ainsi que beaucoup de marques de luxe réussissent à séduire à la fois une population issue de quartiers pauvres et une population des centres urbains, proposant à partir des mêmes pièces, des extraits de luxe à l'un et des aperçus de culture urbaine à l'autre.

BIBLIOGRAPHIE

CHARPY Manuel, 2015, « Les aventuriers de la mode. Les sapeurs congolais à Paris et l'usage de la mode en migration (1890-2014) », *Hommes & migrations*, éd. numérique, n° 1310, p. 25-33.

DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3146>

KLEIN Naomi, *No Logo. La tyrannie des marques*, Actes Sud, 2015.

MARDON Aurélia, ZEROULOU Zaihia, 2015, « “Blédard” et “fashion victim”. Du bon usage de la mode chez des adolescents d'un quartier populaire », *Hommes & migrations*, éd. numérique, n° 1310, p. 101-108.

DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3162>

Médine, 2017, « Grand Paris », dans *Prose Elite*, CD, Dine Records.

MEMMI Albert, 1985, *Portrait du colonisé ; (précédé de) Portrait du colonisateur ; préf. de Jean-Paul Sartre*, Éditions Gallimard.

Minister A.M.E.R, 1994, « Un été à la cité », dans *95200*, CD, Musidisc.

SAÏD Edward W., 2003, *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Éditions du Seuil.

SAINT-MARTIN Monique de, « La noblesse et les “sports nobles” », dans *actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 80, novembre 1989, L'espace des sports-2, p. 22-23.

DOI : <https://doi.org/10.3406/arss.1989.2913>

PETER Jean-Michel, « Tennis, “Leisure class” et nouvelles représentations du corps à la Belle Époque », *Staps*, vol. 87, n° 1, 2010.

SAYAD Abdelmalek, *La double absence, des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

SAR Yérim, « Lino n'a pas fini de parler : il nous raconte sa passion pour Lacoste », *Vice.com*.

<URL : <https://www.vice.com/fr/article/r7vgqb/lino-lacoste-arsenik-secteur-a-mode-et-rap>>

NOTES

1. A. Mardon, Z. Zeroulou, « “Blédard” et “Fashion victim” du bon usage de la mode chez des adolescents d'un quartier populaire », p. 103.

2. Minister A.M.E.R. (1995), *Un été à la cité* (enregistrement sonore), Paris : Musidisc, CD, 60 mn, tous droits réservés.

3. M. de Saint-Martin, « La noblesse et les “sports” nobles », p. 22.

4. J-M. Peter, « Tennis, “Leisure class” et nouvelles représentations du corps à la Belle Époque », *Staps*, vol. 87, n° 1, 2010, p. 45-56.

5. A. Memmi, *Portrait du colonisé ; (précédé de) Portrait du colonisateur*, p. 136.

6. M. Charpy, « Les aventuriers de la mode, Les sapeurs congolais à Paris et l'usage de la mode en migration (1890-2014) », p. 28.

7. *Ibid.*

8. A. Sayad, *La double absence, des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, p. 373-374.
 9. Entretien réalisé avec Mohand, 83 ans. Arrivé en France en 1959, habitant de la cité de Presles, il porte toujours un costume lorsqu'il prend l'avion pour aller en Algérie.
 10. N. Klein, *No Logo, la tyrannie des marques*, p. 130-131.
 11. Yérim Sar, « Lino n'a pas fini de parler : il nous raconte sa passion pour Lacoste », Vice.com.
 12. Médine, *L'artiste, Lino, Sofiane, Alivor, Seth Gueco, Ninho, Youssoupha*, (2017), Grand Paris (enregistrement sonore), Bomaye Studio, France, 7,23 mn, tous droits réservés.
 13. E. Saïd, *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, p. 478.
-

RÉSUMÉS

Les vêtements de sport griffés sont aujourd'hui souvent associés aux jeunes issus des quartiers populaires. Destinés initialement à une classe pratiquant des activités sportives coûteuses, ils ont été empruntés par une jeunesse issue de l'immigration qui s'est servie de ces tenues de sport pour développer sa propre « culture ». Ces vêtements ne cessent de circuler entre quartiers pauvres et quartiers riches. À chaque déplacement, ils sont imprégnés de signes nouveaux, d'une histoire propre au milieu et aux personnes qui les portent. On repère ainsi une circulation entre mode des classes supérieures et celle des marges populaires.

AUTEUR

HAKIMA METAHRI

Doctorante en Design et en Anthropologie, professeure certifiée en Design et Arts appliqués

Mes mots d'hommage pour Patrick Williams

Anne Raulin

- 1 Patrick ne faisait pas de l'observation participante, mais de l'immersion observante, tout en gardant deux visages. On pouvait se poser la question : *Did he go native* ? En vérité, il s'était fait *native* avant même de devenir ethnologue :

« Me voilà : "spécialiste des Tsiganes" ! Spécialiste de quoi ? De mes souvenirs d'enfance et d'adolescence ? De mes amitiés ? De ma famille ?... »
- 2 Deux dizaines de pages plus loin, dans son livre posthume *Tsiganes*, surgit une réponse à ses questions :

« L'ethnologie m'offrait le retrait dont j'avais besoin pour échapper à la crainte d'être avalé par la vie *rom*... »
- 3 Et pour ses collègues, il était le collègue, le directeur du LAU (Laboratoire d'anthropologie urbaine) – cumulant deux mandats successifs –, bon vivant, facétieux, sérieux et incisif et nous laissant à notre plus totale liberté.
- 4 Il pratiquait une anthropologie des Tsiganes avec un style inimitable, érudit et littéraire, et il multipliait les chicanes d'entrée à leur connaissance, ne pas confondre les Manouches avec les Roms, les Sinti, ni avec les gens du voyage, ne pas parler de « problème tsigane », le problème n'étant pas de leur côté. Il était clair que nous étions des *gadjé*, *alter* en la matière, on n'osait pas approcher de trop près. Et puis, sans crier gare, il nous offrait le voyage en pleine intimité, en fraternité, au cœur de leur vie, de leurs morts. Son *Nous on n'en parle pas* (1993) nous a laissés sans voix tant il nous a touchés par son entente tacite, son compagnonnage au long cours avec tant d'entre eux, sans parler de la vivacité de son questionnement anthropologique.
- 5 Il évoquait volontiers la Creuse, Gouzon, le café de sa grand-mère tapi derrière l'église sur la grand-place (que j'ai repéré en passant par là, le cafetier d'à côté connaissant celui qui fréquentait les gitans) et qu'il décrit si vivement dans les premières pages de *Tsiganes*. Un jour, Patrick parla de son père, un Américain venu en France lors de la Seconde Guerre mondiale, qui s'était marié avec une Creusoise et qui lui avait dit que seuls les vanniers du pays l'avaient distrait de l'ennui provincial. Était-ce cette affinité-

là qu'il avait reçue en héritage paternel, même involontaire, et pas l'Amérique, les États-Unis, sauf à penser que sa passion pour le jazz l'y rattachait, et que le jazz classique de Django Reinhardt puis le jazz manouche avaient le goût de l'harmonie entre ses deux cordes ?

- 6 Si distants que fussent nos centres d'intérêt, il y eut notre complicité autour de Manhattan. À l'époque où il écrivait *Les quatre vies posthumes de Django Reinhardt* (2010), j'allais tous les étés et automnes à Manhattan travailler sur les formes de résilience (*healing*) au lendemain du 11 septembre 2001. Patrick me confia la première lecture de son chapitre 2, que je me mis à lire dès ma montée à bord de l'avion, me disant d'aller du côté de la 49^e rue et de Broadway pour voir le quartier où vivait son Django de fiction. Personnage ayant survécu à un coma (et non mort en 1953), il serait devenu un compositeur renommé de musique électroacoustique dite concrète à l'époque. Patrick le fait vivre vingt-trois ans, de 1961 à 1984 (date de ma soutenance de thèse sur Manhattan) au 43^e étage d'un immeuble « au cœur du quartier de la musique » où, « perdu dans les nuages », il finit par mourir. Sa création musicale se love dans les « palais de la mémoire », dans « les galeries des visions qui peuplaient son coma », dans ces « palais de la lumière » qu'éclairaient sur les côtés saint Augustin, Paul Ricœur et Paul Auster. Django était venu :

« Cueillir les sons à Manhattan », « il écoutait les rumeurs célestes, les gémissements et les cris d'orgueil des gratte-ciel, tout l'ahanement de la ville au travail. »

- 7 Son évocation de New York, vue de cette vigie en plein ciel, ravit alors celle qui y avait vécu plusieurs années à l'époque de ses études à la New School for Social Research. Regardant vers l'ouest et les rives de l'Hudson alors en pleine déshérence portuaire, Django-Patrick s'écrit :

« Comment ces landes de béton entre ciel et fleuve, vidées de ce qui avait été leur vie, ne l'auraient-ils pas ramené à ses paysages intérieurs, au coma ? »

- 8 Et pleinement affirmatif, son hétéronyme pour l'occasion James D. Czernynk, critique littéraire, concluait ainsi cette plongée dans la mémoire et cette envolée par-dessus les hauteurs de Manhattan :

« L'écho de la vie intérieure, et celui de la vie urbaine, est ce qui rend possible la création. »

- 9 S'il m'avait demandé d'aller y voir, c'est qu'il n'avait jamais mis les pieds à New York ni même aux États-Unis – il écrivit son article sur les Roms de New York à partir de travaux publiés – et n'avait pas l'intention de le faire. S'ensuivirent plusieurs courriers et conversations sur la véracité de son récit, et je ne pouvais que lui exprimer ma joie à le lire, si inventif et si crédible. Au fond, il était quelque part un Williams, non dans une vie posthume, mais dans une vie antérieure. Lucide, il s'interrogeait :

« En retrouvant Manhattan, Django avait-il le sentiment d'un retour au foyer ? »

- 10 Il tint « à remercier Anne Raulin qui a généreusement partagé avec lui sa profonde connaissance de Manhattan » et me joignit un mot manuscrit à son envoi de livre :

« En tout cas, nous nous sommes bien amusés lors de la préparation du chapitre 2 et je garderai un excellent souvenir de ce moment. »

- 11 Moi aussi.

BIBLIOGRAPHIE

RAULIN Anne, *Manhattan ou la mémoire insulaire*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1997.

RAULIN Anne, « Manhattan comme une île », *Ethnologie Française*, Îles réelles, îles rêvées, 2006, p. 467-474.

RAULIN Anne, « Healing au pied des Twin Towers, au-delà du traumatisme du 11 septembre 2001 », dans Raulin Anne et Rogers Susan C. (dir.), *Parallaxes transatlantiques. Vers une anthropologie réciproque*, Paris, CNRS Éditions, 2012.

WILLIAMS Patrick, « Paris-New York. L'organisation de deux communautés tsiganes », *L'Homme*, XXV, n° 95, 1985, p. 121-140.

WILLIAMS Patrick, *Nous on n'en parle pas. Les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Éd. Maison des Sciences de l'homme, 1993.

WILLIAMS Patrick, *Les quatre vies posthumes de Django Reinhardt*, Marseille, Parenthèses, 2010.

WILLIAMS Patrick, *Tsiganes ou ces inconnus qu'on appelle aussi Gitans, Bohémiens, Roms, Gypsies, Manouches, Rabouins, Gens du voyage...*, Paris, PUF, 2022.

AUTEUR

ANNE RAULIN

Professeure en anthropologie émérite, université Paris Nanterre, membre du Sophiapol, présidente d'AnthropoVilles (2018-2022)

Prendre la marge : avancer au gré de l'ethnologie de la France

Pour une ethnologie décentrée de la France

Nicolas Adell et Sophie Chevalier

- 1 L'anthropologie sociale et culturelle – et l'ethnologie de la France n'échappe à la règle – s'est construite historiquement dans une très asymétrique relation « centre-périphérie » : à la fois en termes de choix des terrains d'enquêtes (à la grande périphérie des lieux de production du discours savant), du statut de ses acteurs (à la marge des institutions), asymétries reconduites dans les récits sur les « autres » et dans les élaborations théoriques. Cette présentation propose, d'une part, de relire l'histoire de la discipline au prisme de cette tension entre centre et périphérie ; et d'autre part, d'interroger le développement actuel de l'anthropologie qui remet profondément en cause ce partage. Elle invite aussi à penser les transformations de celui-ci dans le monde contemporain où émergent de plus en plus de centres, y compris sans périphérie, et des revendications périphériques qui n'identifient pas toujours clairement le ou les centres auxquels les adresser.

Construction disciplinaire et ethnologie décentrée

- 2 Pour émerger, et prendre pleinement sa place¹, l'ethnologie de la France va se retrouver face à un double challenge – qui perdure encore aujourd'hui jusqu'à un certain point : elle va devoir affirmer sa légitimité non seulement face à l'anthropologie exotique, mais aussi face à la sociologie.
- 3 Pourtant, historiquement, l'unité entre la sociologie et l'anthropologie, ou autrement dit travailler sur sa propre société ou au loin, était un article de foi pour leurs fondateurs comme Durkheim ou Radcliffe-Brown, qui utilisaient le terme de « sociologie comparative ». Cependant, dès les débuts de l'institutionnalisation de la discipline, la différence entre la pratique de l'anthropologie « ailleurs » et « chez soi » va s'accroître : ainsi l'Institut d'ethnologie fondé par Marcel Mauss ne va pas encourager l'étude de la société française, mais former des anthropologues de l'exotique. La séparation est donc actée, accentuée encore pendant les « années Lévi-

Strauss » qui va tenir à la marge l'ethnologie de la France, au nom de l'absence de « regard éloigné », concept hérité du Grand Partage et de la période coloniale².

- 4 Mais, paradoxalement au vu de sa marginalisation, l'ethnologie chez soi a eu en France, et en Europe continentale de manière générale, partie liée avec deux domaines d'usage d'importance politique : l'affirmation nationale et la définition de la nation comme une forme sociale³. Elle s'est retrouvée d'emblée incluse dans la démonstration d'une unité culturelle, même si elle n'a pas réfléchi, pendant longtemps, à la question nationale. Seuls deux auteurs, majeurs pour la construction de la discipline, et qui s'ignorent mutuellement, des « frères ennemis⁴ », vont le faire : Marcel Mauss dans *La nation et l'internationalisme* (1920)⁵, et Arnold Van Gennep dans son *Traité comparatif des nationalités* (1922-1995)⁶. Ce dernier reprend la position de Renan sur la nature « volontariste » de l'appartenance nationale, qui s'accorde avec son intérêt pour le sort, au tournant du xx^e siècle, de l'Alsace-Lorraine.
- 5 C'est à cette figure, toute sa vie en marge des principaux cercles et notamment celui des durkheimiens, que nous devons l'émergence de l'ethnologie de la France. Sa marginalité au sein de la discipline naissante trouve son origine dans des luttes politiques et institutionnelles. Il se distingue politiquement comme anarchiste anti-marxiste des figures de la discipline naissante, en particulier Marcel Mauss, Paul Rivet et André Varagnac qui sont socialistes. Arnold Van Gennep rejette la division entre « eux » et « nous », entre ethnologie des autres et de soi. Il adopte une pratique de l'ethnographie qui va le conduire avant les années 1914 dans diverses régions en France, en particulier en Savoie, mais aussi en Europe orientale, et même en Algérie⁷. Malgré son aura contemporaine, on peut dire que le folklore à la Van Gennep va prendre fin avec lui, sans qu'il s'inscrive dans une filiation, et son importance dans le développement de la discipline sera pendant confidentielle. Seule sera conservée l'importance qu'il a accordée à l'ethnographie⁸ dont l'enseignement va prendre de plus en plus de place dans des stages de terrain collectifs conçus comme des rites de passage pour les étudiants-ethnologues en herbe.
- 6 Si les thèmes dont il a traité vont ré-apparaître, comme justement, son concept de « rite de passage » repris par l'ensemble de la discipline, mais sans toujours lui en attribuer l'origine, ils seront transformés par l'anthropologie sociale de l'après-guerre. Dès lors, on ne parlera désormais plus que d'ethnologie de la France, une science positive, et le terme de folklore disparaît en 1945 – après d'ailleurs une rencontre malheureuse avec l'idéologie régionaliste de Vichy qui, d'une certaine manière, a accéléré la mue du folklore en ethnologie⁹.
- 7 Une certaine hostilité envers la muséographie, les musées, en particulier le musée des Arts et Traditions Populaires en gestation ne lui permettra pas d'accompagner les changements de pratiques dans ce domaine, si important pour l'ethnologie de la France, en particulier l'élan donné par Georges Henri Rivière et son projet. Sa position marginale n'explique qu'en partie son désintérêt envers ces institutions, car il défend aussi l'idée de la « mentalité » d'un peuple, dans le sens donné par les historiens, au détriment de l'étude de la culture matérielle.
- 8 La constitution d'une collection muséale d'objets issus des « arts et traditions » de la France va constituer une matrice pour le développement de l'ethnologie « chez soi ». Depuis 1884, le Musée du Trocadéro possède une salle de France, dans son sous-sol¹⁰. En 1938, un musée des Arts et Traditions Populaires (ATP) est fondé par le Front Populaire avec, à sa direction Georges Henri Rivière, assistant de Paul Rivet, directeur du Musée

de l'Homme, toujours situé dans le Palais du Trocadéro. Une annexe à l'exotique, en quelque sorte, même si devenue peu à peu une institution indépendante.

- 9 Georges Henri Rivière souhaite que ce musée incarne une certaine idée de l'identité française à travers la diversité des cultures régionales¹¹. Il doit se présenter comme une synthèse nationale de la civilisation matérielle rurale : les plus beaux artefacts des régions doivent « remonter » vers Paris pour intégrer cette nouvelle institution¹². Elle entérine la division muséologique entre objets « exotiques » et « français », qui dure jusqu'à aujourd'hui, le musée du Quai Branly (MQB) perpétuant le « Grand Partage », séparation qui questionne l'universalité du projet anthropologique.
- 10 Ce musée des ATP a été la matrice du développement de l'ethnologie de la France, car il a hébergé de nombreux chercheurs. G. H. Rivière y a lancé un ensemble de chantiers collectifs dès les années 1930, y compris celui conduit en Sologne (1937-1938) auquel vont participer Louis Dumont et Bronislaw Malinowski¹³. Plutôt que de faire appel à des correspondants, les chercheurs sont envoyés sur le terrain : ainsi au cours de ces recherches en groupes, s'effectue définitivement la « révolution ethnographique » amorcée par Van Gennep, que Malinowski avait faite dans l'anthropologie exotique britannique. Dès les années 1960, G. H. Rivière pense et élabore le projet d'un musée des ATP qui aurait son propre bâtiment (terminé en 1969) : celui-ci verra le jour, à la marge géographique de Paris¹⁴, à la lisière du bois de Boulogne. Son initiateur est épuisé par les luttes qu'il a menées pour sa réalisation, se sentant mal compris par sa hiérarchie, alors qu'il consacre toutes ses forces à la conception de ce projet, depuis des années, avec un grand luxe de détails.
- 11 Dès son ouverture, au début des années 1970 (1972 pour la galerie d'études), le musée s'articule avec un centre de recherche, le Centre d'Ethnologie Française (CEF), car il est conçu comme un « musée-laboratoire d'ethnologie de la France¹⁵ ». Il se veut aussi interdisciplinaire avec des historiens, de l'École des Annales en particulier, et des géographes. Ces liens survivront dans les emprunts faits par certains chercheurs comme chez Jacques Le Goff (culture matérielle et rituels), et encore chez Emmanuel Le Roy Ladurie avec son *Montaillou* (1978).
- 12 Cependant, cette institution apparaît déjà en profond décalage avec la transformation de la discipline, l'évolution de la société rurale, et l'hégémonie des cultures populaires urbaines et ouvrières dont le musée ne tient aucun compte. Car depuis déjà des années, la France n'est plus une société rurale : le musée présente donc la civilisation matérielle d'une frange de plus en plus périphérique de la population malgré les mouvements néo-ruraux des années 1970.
- 13 Ainsi plusieurs facteurs vont conduire à l'échec de cette institution : le musée n'incarne déjà plus l'identité nationale pour le public et l'administration. Et la science n'est plus du côté des musées : le structuralisme, dogme dominant de ces années-là, laisse peu d'espace pour l'étude de la culture matérielle¹⁶. Ainsi Claude Lévi-Strauss prononcera une allocution lors de l'inauguration de la galerie culturelle (1975) du MNATP en mettant en avant la dimension artistique et poétique de la collection plus que sa dimension scientifique, qui n'a que peu de sens pour lui. Cela le conduira à encourager au sein du Laboratoire d'anthropologie sociale qu'il dirige au Collège de France les travaux sur l'ethnologie de la France. Ainsi Isac Chiva, membre de ce laboratoire, ethnologue européeniste, se met en tête de « sauver » l'ethnologie de la France grâce à la création de la mission du Patrimoine ethnologique (1980)¹⁷, au sein du ministère de la Culture. Dans un autre registre, une équipe féminine, nommée par la suite « Les dames

de Minot¹⁸ » (Tina Jolas, Marie-Claude Pingaud, Yvonne Verdier, Françoise Zonabend), se lancera dans une recherche en Bourgogne, notamment autour de la parenté, qui deviendra la thématique d'un certain renouveau de l'ethnologie de la France. Cet axe de recherche, au cœur de la discipline, concurrence directement le Centre d'Ethnologie Française et les travaux menés dans son cadre, contribuant ainsi à accentuer sa marginalisation par rapport à l'anthropologie sociale ; et ceci malgré les travaux de Martine Segalen, future directrice du CEF, qui ont largement porté sur ce thème à la même période.

- 14 Les femmes jouent dès le début un rôle important dans l'ethnologie française, alors qu'elles ont été plus marginales dans l'émergence de l'anthropologie. Au sein du Centre d'Ethnologie Française, Martine Segalen, grande spécialiste de la parenté et de la famille, des rituels, des domaines « importés » de l'anthropologie exotique ; Claudie Marcel-Dubois et Maguy Pichonnet-Andral pour l'ethnomusicologie ; Suzanne Tardieu, spécialiste de la culture matérielle, pour ne citer que quelques-unes d'entre elles. Est-ce dire que cette féminisation de l'ethnologie de la France va jouer un rôle sur son statut « périphérique » par rapport à l'anthropologie ? Probablement, et ce n'est qu'avec l'arrivée sur des terrains français d'anthropologues en très grande majorité masculins, ayant fait leurs classes dans l'exotique, comme Marc Abélès, Gérard Althabe, Georges Augustins, Marc Augé, Irène Bellier ou encore Jean-Pierre Warnier, que les positions et statuts des uns et des autres vont être reconsidérés. La fin des empires coloniaux et la difficulté de mener des terrains lointains, conduisent les chercheurs à revenir au centre métropolitain pour mener des enquêtes dans les périphéries de la France¹⁹...
- 15 Des thématiques de recherche « empruntées » aux terrains exotiques, l'adoption de l'ethnographie malinowskienne, l'entrée en scène de « nouveaux » acteur.e.s, ainsi que des transformations institutionnelles, vont imposer peu à peu « l'ethnologie chez soi » comme un savoir légitime et une source d'une mémoire partagée en particulier sous le chapeau du « patrimoine », qui est un objet politique s'il en est un.
- 16 Quant au MNATP, il ferme en 2005, et ses collections sont déménagées à Marseille en 2010. La nouvelle institution qui doit le remplacer, le Musée des Cultures de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM) est inauguré en 2013. Ce projet muséal s'inscrit dans la politique de la période Sarkozy en faveur de la création d'une « Union méditerranéenne » qui ne verra pas le jour, à la différence du musée. Il va s'agir dans une première étape d'eupéaniser l'ethnologie nationale, tout en créant un « pont » entre l'Europe et la Méditerranée²⁰. Puis la dimension européenne se restreint et l'accent est mis sur la Méditerranée. Le Mucem est convié à organiser dorénavant ses collections autour d'une autre centralité territoriale, le bassin méditerranéen. Il met aussi à mal l'opposition « objets de chez nous » et « ceux des autres » dont la pertinence disparaît²¹, à moins de croire à la constitution d'un « Nous Méditerranéens » que, peut-être, le Mucem contribue à façonner. Mais, même en ce cas, il s'agit d'un autre type de « nous » qui permettrait de participer à une réflexion sur la « décolonisation » qui peine à se mettre en place au MQB.
- 17 Tous ces mouvements, ces circulations d'objets, d'idées et d'acteurs, contribuent à brouiller les relations entre centres et périphéries, à créer des « centres/décentrés », des « périphéries aux qualités de centres », des « centres sans périphérie » et des « périphéries sans centre ».

Périphéries en quête de centres/Centres sans périphéries

- 18 Le retour des périphéries, ou plutôt l'arrivée des périphéries intérieures dans le champ de l'ethnologie, ne se contente pas de proposer des espaces supplémentaires pour faire de l'anthropologie. Il ne s'agit pas d'une simple extension du domaine de la discipline. Il en découle une sorte de recomposition. Considéré au prisme de la dynamique centre/périphérie, un tel phénomène invite à prendre acte du fait que le changement dans le type de périphéries prises en charge par les ethnologues entraîne de fait une redéfinition du centre (et, conséquemment, de l'ethnocentrisme, épouvantail si important à débusquer), voire une approche neuve concernant l'idée même de centralité. Marc Abélès indiquait à juste titre, dans un court article paru dans *Current Anthropology* en 1999²², la profondeur des transformations épistémologiques, méthodologiques mais aussi démographiques engagées par l'irruption de ces périphéries intérieures : « l'ethnologie de la France a changé l'ethnologie en France ».
- 19 Il faut entendre par là que non seulement le domaine de l'anthropologie s'est étendu – c'est le sens des transformations épistémologiques et méthodologiques – mais aussi celui des acteurs et actrices de la discipline. C'est le sens de la transformation démographique, à savoir un élargissement du vivier de recrutement des ethnologues. Cet aspect de l'histoire disciplinaire n'a pas été, à notre connaissance, véritablement pris en charge par les historiens et les historiennes de l'anthropologie qui se sont centrées, selon une tradition bien installée en histoire des sciences, sur les ruptures et les controverses au plan des appareillages intellectuels (théories, concepts, paradigmes, méthodes, etc.). Hormis dans le cadre d'approches biographiques resserrées (mais où le caractère idiosyncrasique des trajectoires empêche souvent la montée en généralité), l'on perd de vue que l'histoire du peuplement d'un continent disciplinaire fait partie de l'histoire de la discipline et en constitue même le socle.
- 20 Cette lecture mériterait d'être étayée d'analyses qu'il n'est pas le lieu de développer ici, mais dont on peut donner quelques contours. La nouvelle légitimité des périphéries proches en ethnologie a permis d'ouvrir l'accès de la discipline et, plus particulièrement de la pratique du terrain, à des personnes qui, pour de multiples raisons (économiques, familiales notamment), s'interdisaient ou étaient empêchées en ce qui concerne la réalisation de terrains lointains de longue durée. Ainsi, si l'on a pu assister à une féminisation supplémentaire de l'anthropologie et à l'implication croissante d'individus issus de classes sociales moyenne voire défavorisées du fait, entre autres, du moindre coût de ces terrains (il resterait cependant à objectiver ces deux points par des enquêtes quantitatives), l'on a également, et peut-être principalement, eu affaire à un allongement des carrières de terrain et une diversification systématique des profils des enquêteurs. À l'emprise forte qu'avait l'anthropologue comme « héros²³ », un homme plutôt jeune, blanc, célibataire issu d'un milieu aisé voire très aisé, s'est progressivement non pas substituée mais associée une palette d'ethnologues composée de pères et de mères, de grands-pères et de grands-mères, de célibataires ou non, issus de classes moins favorisées. Par ailleurs, la proximité des terrains impactait également les questions de durée et de fréquence : désormais, les terrains pouvaient être moins longs en continu et mais plus fréquents (ce qui allonge en quelque sorte leur « durée » au long de la vie du chercheur), brouillant parfois les frontières avec d'autres pratiques (l'enquête sociologique,

l'investigation journalistique par exemple) et obligeant ainsi à un effort supplémentaire de caractérisation de l'approche ethnologique. Enfin, quand la distance n'est plus aussi radicale et immédiate, l'altérité de l'ethnologue ne peut plus seule supporter la production d'un « regard éloigné ». Il convient désormais de penser des procédés d'*estrangement* par des biais plus discrets de postures ou de dispositifs qui permettent de s'affranchir de quelques automatismes de pensée et des perceptions ordinaires.

- 21 L'ouverture de ces périphéries proches engageait ainsi à une réflexivité inédite concernant la démarche ethnologique et ses méthodes. De nouvelles pratiques, permises par ces terrains, offraient également des ressources qui alimentaient cette réflexivité. La démocratisation – à l'échelle d'une petite discipline universitaire – de la pratique de l'enquête collective d'une part, et d'autre part la formation à la recherche par la recherche en situation avec l'appui d'individus plus avancés, transformaient le rapport à la pratique d'enquête et engageaient autant de façons de « désacraliser » le terrain et son héros²⁴.
- 22 L'élargissement du vivier des ethnologues se combinait avec l'étalement de celui des ethnologisés. La traditionnelle asymétrie rude des positions entre l'enquêteur-analyste en situation de domination assez écrasante (puisqu'il maîtrise ses interlocuteurs et interlocutrices par de larges pans de tous les types de capital : social, culturel, économique, etc. ; sans rien dire de la situation coloniale qui était séminale) s'est réduite. Elle a pu trouver des moments d'équilibre et, dans certains cas, s'inverser. Le fait que les « sujets » soient des lecteurs de plus en plus immédiats de l'ethnologie, qu'ils entretiennent avec l'académie et avec les sciences humaines et sociales un rapport de moins en moins complexé, crée de nouveaux rapports de force qui suscitent, parfois, de vives controverses entre enquêteurs et enquêtés. À Plozévet, Edgar Morin a dû essuyer les foudres des Bretons qui ne s'étaient pas reconnus dans le portrait dressé par le sociologue dans *Commune en France* (1967)²⁵. À Minot, les ethnologues ont dû affronter un procès intenté par certaines des habitantes qui dénonçaient les interprétations que l'on avait pu faire de leurs propos²⁶. Si ce genre de conflits n'est pas totalement une nouveauté, ils atteignent cependant à partir des années 1960 un niveau supplémentaire de visibilité dans un contexte global de critique du surplomb académique et scientifique. Ils invitent en tous les cas au déploiement de nouvelles logiques d'enquête qui mènent à – et sont menées par, selon un *looping effect* vertueux – des réflexions plus avancées sur la relation ethnologique, la co-production des données, ou encore l'éthique et la déontologie de la recherche.
- 23 Mais les grandes périphéries proches – des régions, des provinces – dont il a été ici principalement question n'épuisent pas à elles seules le champ des périphéries. Celles-ci, à l'heure où l'anthropologie a affronté leur surgissement, comprenaient également des espaces marginaux où la distance physique, encore éprouvable vis-à-vis de la « province », s'annulait ou se résorbait beaucoup. Les périphéries proches, c'étaient donc aussi les marges et, plus largement, le développement de l'intérêt ethnologique pour des groupes sociaux qui n'étaient pas pris en charge par la discipline, mais davantage par la sociologie. Et, rapidement, une certaine abolition de la distance (non seulement physique, mais également sociale) comme socle épistémique fut réclamée. La production du savoir ethnologique ne reposait plus strictement sur une situation de choc ou de distance effective, ni même sur la capacité à se distancer ou à construire de l'écart, mais sur un type d'engagement avec des partenaires, sur la construction d'une légitimité à produire du savoir avec les enquêtés. Vaincre la distance, se tenir à

distance, construire une « juste » distance – modèles méthodologiques et éthiques alors justement enseignés et, par ailleurs, encore largement présents – trouvaient ainsi à être sapés ou au moins fragilisés dans leur capacité à qualifier le propre de la démarche ethnologique.

- 24 Dès lors, si Marc Abélès a incontestablement raison (« l'ethnologie de la France a changé l'ethnologie en France »), il paraît nécessaire, une fois ce constat fait, d'aller plus loin et de déplier les spécificités de la situation et du cas français. Quelles étaient les propriétés de l'ethnologie en France pour que l'ethnologie de la France puisse l'impacter à ce point (et vice versa) ? Dans cette perspective, on gagnerait sans doute à confronter cette situation avec celle, *a priori* comparable, de la Grande-Bretagne, puissance coloniale du même ordre, et de mesurer ce qu'il pouvait y avoir de similaire, mais aussi de très différent, dans ces émergences de l'*anthropology at home* et de l'ethnologie du proche²⁷. Historiquement, les territoires nationaux, métropolitains, vont s'opposer à ceux de l'Empire dont l'étude ressort de l'anthropologie sociale générale. Les travaux menés sur la société britannique étaient considérés comme de la sociologie²⁸. Leurs auteurs, même formés comme anthropologues, ont fait souvent leur carrière sur des postes dans cette discipline, qui a mis d'ailleurs bien plus longtemps qu'en France à émerger dans l'université²⁹. Ainsi s'il y avait une convergence entre le projet scientifique et le projet politique qui se retrouvait dans les deux pays à propos de l'anthropologie exotique, elle n'existait en France que pour l'ethnologie « chez soi », qui construisait ainsi un lien entre « nation-building » et « empire-building³⁰ ». Celui-ci se retrouvera dans la circulation des acteurs et des thématiques de recherche, entre « là-bas » et « ici ».
- 25 Mais il y a plus. Une fois passé le moment de la découverte lors duquel on a déployé dans le proche ce qu'on avait en premier lieu expérimenté dans le lointain, avant que de nouveaux enjeux et de nouvelles démarches ne surgissent, des ethnologues vont progressivement prendre en charge ce que ces périphéries peuvent nous dire du centre ou de la centralité, et ce de deux façons.
- 26 D'un côté, dans le prolongement d'une anthropologie politique largement façonnée dans le monde de l'anthropologie sociale britannique ont émergé dans les années 1980 des travaux visant à cerner les contours du pouvoir au village, les ressorts et assises de la notabilité rurale et des élites locales, ainsi que les réseaux plus ou moins structurés (clientélisme, stratégies matrimoniales, etc.) qui assurent leur emprise sur un territoire plus ou moins étendu. Parmi quelques autres, les recherches de Marc Abélès, Gérard Lenclud ou Yves Pourcher³¹ ont donné leurs lettres de noblesse à ce champ de l'anthropologie du proche construit dans des périphéries (la Bourgogne, la Corse, la Lozère) où la centralité était l'objet de l'enquête. S'ils s'inscrivaient plus ou moins explicitement dans les pas de la tradition de l'anthropologie politique d'outre-Manche, ces travaux en exprimaient une déclinaison française particulière en soulignant le rôle joué dans les mécanismes de construction des centres et du pouvoir par les structures de parenté dont les analyses n'avaient cessé de se complexifier et de s'affiner au sein de l'anthropologie française depuis les années 1950, en particulier dans le giron du Laboratoire d'anthropologie sociale sous l'effet conjoint du développement des études sur les structures complexes (où le choix du conjoint est « libre ») et du traitement informatisé des données. Ce champ avait de ce fait sa relative autonomie au sein de l'anthropologie que renforçaient l'usage d'outils propres d'analyse et la manipulation

d'une grille de lecture particulière et adaptée à la captation des mécanismes construisant ou stabilisant des sphères d'autorité ou d'exercice du pouvoir.

- 27 D'un autre côté, entre la fin des années 1970 et le milieu des années 1990, l'on assistait à la domination écrasante des études dont le maître-mot était « identité ». Si le thème n'est pas aujourd'hui abandonné³², il a cependant largement quitté sa position quasi-hégémonique au sein de l'anthropologie (notamment couplé à son bras armé, la notion de « patrimoine »), probablement à la faveur d'un épuisement de ses capacités analytiques et descriptives et de sa récupération politique. Mais, au bout du compte, en questionnant l'identité (des personnes, des communautés, des territoires, des nations, des cultures) de quoi s'agissait-il sinon d'élucider ce qui fait le noyau d'un phénomène ou d'un ensemble de phénomènes, c'est-à-dire le lieu et la nature de ce qui fait vraiment le *centre* de collectifs de taille, de forme et d'agencement très différents ? Sous ce rapport, le champ des études patrimoniales est exemplaire d'une telle dynamique. En anthropologie, elles se sont notamment développées à partir de ces périphéries et du questionnement autour d'identités fragiles qui, sous l'effet des menaces de l'uniformisation, de la standardisation, de la globalisation, pouvaient trouver à se désagréger. Enregistrer des manières de faire, d'entrer en relation, de faire passer le temps et d'habiter le monde, des façons de dire et de penser l'environnement, l'histoire, les humains, comme s'il pouvait s'agir de refuges par gros temps. Ont-elles cependant un jour rempli ce rôle ? N'ont-elles pas plutôt été des occasions de prise de distance vis-à-vis de soi, des petits dispositifs de réflexivité offrant moins des lieux pour se replier que des occasions de se penser sur plusieurs fronts identitaires, d'être à la fois savetier, militant culturel, blogueur internationalisé, Quercynois et Européen ? Par ailleurs, les études patrimoniales constituent un excellent poste d'observation pour travailler les rapports centre/périphérie puisque ce champ a partie liée avec l'administration de la culture et implique donc, pour un collectif qui cherche une reconnaissance patrimoniale, un rapport à un décideur qui va, ou non, la lui accorder. Mais cette situation apparemment asymétrique – largement dénoncée par certains comme une forme de postcolonialisme intérieur – peut trouver à se complexifier quand les périphéries se mettent à pratiquer une stratégie mobilité scalaire en mettant en jeu, et en compétition, des échelles différentes (donc des administrations différentes) pour définir son « bon » centre, depuis le local jusqu'au mondial en passant par le régional, le national, l'international non mondial.
- 28 Enfin, l'attention portée aux périphéries du proche, qu'elles soient spatiales ou sociales (les villages, les banlieues, les marginaux, les déclassés...), a aussi créé une attention nouvelle pour l'ethnologie des centres (la bureaucratie, les élites, les grandes villes, les appareils de l'État, l'Union européenne, les institutions internationales, etc.). C'est surtout pour cette raison d'ailleurs que Marc Abélès considère que l'ethnologie de la France a changé l'ethnologie en France même si l'on a vu qu'il était d'autres changements induits par la transformation des périphéries prises en considération pour les ethnologues. Ces nouveaux objets renforcent également, par nécessité, la sensibilité aux approches multi-situées, aux dimensions trans-locales et révèlent des logiques d'archipels et des capacités d'acteurs à mobiliser des espaces très globalisés, mais aussi à voyager entre les échelles (comme dans le champ patrimonial³³).
- 29 Il s'agit d'un aspect déterminant de la dynamique centres/périphéries, car il va être amené à la reconfigurer largement. En effet, le voyage entre les échelles élargit l'horizon d'une pratique ou d'une action et fait entrevoir l'idée qu'il y a toujours, ou

presque, une échelle, une dimension, un monde pour lequel on a la qualité d'un centre. Mais non l'allure des centres anciens, des centralités qu'on pourrait qualifier de premier type et qui se construisent à la condition de satelliser des ensembles relégués au statut de périphéries. Au contraire, cette nouvelle dynamique façonne des centralités nouvelles, de deuxième type, qui s'élaborent sans construire de périphéries. On pourrait en identifier plusieurs actualisations. Parmi celles-ci, le phénomène des « capitales minuscules » ou des « centres insolites » est particulièrement attachant et emblématique³⁴ : capitale mondiale du bouchon, capitale de la cerise, du boudin noir, du violon... Attachants et emblématiques parce qu'ils sont absolument sans périphérie et s'élaborent parfois en toute immodestie et souvent avec ironie sans autre référence que « le monde ».

- 30 C'est ici du jeu avec les échelles porté à son extrémité ; l'échelle impertinente pour inquiéter là encore l'idée de centralité en l'identifiant partout et n'importe où. Car si, en toute rigueur, ce type de centres ne créent pas des périphéries, ils suscitent en revanche l'émergence d'autres centres qui estiment que la centralité revendiquée leur revient : Mirecourt ou Crémone pour la capitale du violon ? Sans doute ces concurrences trouvent-elles à se justifier pour des capitales culturelles, chacune s'abritant derrière son mode d'administration de la preuve mobilisant des vérités différentes et non exclusives. Mais il est remarquable de constater que ce principe fonctionne aussi pour les centres géographiques. On trouve ainsi sur tous les continents et dans de nombreux États des guerres de milieux, y compris en France (sept villages revendiquent à ce jour d'être un tel « milieu de la France »). Mais nous apprécions tout spécialement la forme que prend ce débat aux États-Unis pour déterminer le centre de l'Amérique du Nord. Si on s'accorde sur le fait qu'il est dans le Dakota du Nord, trois villes réclament l'étiquette de « centre » (Rugby, Center et Robinson) en mobilisant non trois critères différents de calcul (en tous les cas, le débat ne s'attarde pas sur ce point) mais trois *marqueurs de centres* différents : à Rugby, il est au centre de la ville où un monument a été dressé ; à Center la bien nommée, il est à l'extérieur sur une colline là où se dresse un imposant rocher ; à Robinson, il est discrètement mentionné par une plaque fichée dans le sol d'un bar de la ville. À notre connaissance, l'ethnologie du centre de l'Amérique du Nord, des controverses qui l'animent et de ce qu'elles disent de la centralité et de la dynamique centres/périphéries dans nos sociétés contemporaines, reste entièrement à faire. On relèvera simplement qu'au nombre des arguments versés pour revendiquer cette étiquette, il en est de surprenants qui ne manquent de dire à quel point la centralité, même géographique, cristallise des enjeux sociaux forts. Un homme politique de Center déclarait en 2017, face aux démonstrations convaincantes des défenseurs de Robinson et de Rugby :

« We are basically a mining and agriculture community, and we just don't have a lot of tourism opportunities right now. For us to tap into something like this, I think it'd be very significant³⁵. »

- 31 Puisque nous n'avons rien, laissez-nous être le centre semble dire en substance cet habitant de Center. Et ainsi, les dynamiques entre centres et périphéries se déploient dans des registres très nombreux. L'ethnologie permet tout particulièrement d'en embrasser deux, ce dont les textes ici rassemblés font la démonstration. D'une part, elle permet d'appréhender le registre socio-spatial de cette dynamique – l'anthropologie étant la science de la périphérie par excellence – ce que montrent notre article et celui de Laurent Le Gall sur les enquêtes ethnologiques en France entre les années 1960 et 1980. D'autre part, l'ethnologie convoque aussi le registre des marginalités socio-

culturelles qui démultiplient les façons d'être périphériques et dont Jean-Luc Poueyto montre toute l'étendue à partir du cas de la tsiganologie dans un texte qui se veut également un hommage à l'un de ses plus illustres représentants, Patrick Williams (1947-2021).

BIBLIOGRAPHIE

- ABÉLÈS Marc, *Jours tranquilles en 89*, Paris, Odile Jacob, 1989.
- ABÉLÈS Marc, « How Anthropology of France has changed anthropology in France: Assessing New Directions in the Field », *Current Anthropology*, vol. 14, n° 3, 1999, p. 404-408.
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, LAFERTÉ Gilles, LAURIÈRE Christine et RENAHY Nicolas (dir.), *Enquêtes collectives*, dossier pour *ethnographiques.org*, éd. numérique, n° 32, 2016.
<URL :<https://www.ethnographiques.org/2016/numero-32/>>
- ANDERSON Perry, « Components of the National Culture », *New Left Review*, I, 30, 1968, p. 3-51.
- BELMONT Nicole, *Arnold Van Gennep. Le créateur de l'ethnographie française*, Paris, Payot, 1974.
- CHANDIVERT Arnaud et SAGNES Sylvie (dir.), *Capitales en minuscules*, dossier pour *Ethnologie française*, vol. 46, n° 4, 2016.
- CHEVALIER Sophie, « The rise and fall of French "anthropology at home" », dans Chevalier Sophie (dir.), *Anthropology at the Crossroads. The View from France*, Londres, Sean Kingston Publishing, 2015, p. 61-80.
- CHEVALIER Sophie, « Anthropology at Home », dans Wright James D. (dir.), *International Encyclopedia of the Social & Behaviour Sciences*, Oxford, Elsevier, 2015, p. 751-757.
- CHRISTOPHE Jacqueline, BOËLL Denis-Michel et MEYRAN Régis, *Du folklore à l'ethnologie*, Paris, Éditions de la MSH, 2009.
- DAVAULT Corinne et LEBLON Anaïs (dir.), *Enseigner l'enquête de terrain. Transmettre, expérimenter, éprouver*, dossier pour *Émulations*, éd. numérique, n° 39-40, 2021.
<URL :https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/issue/view/Enseigner_enquete_de_terrain>
- FABRE Daniel (dir.), *L'Europe entre cultures et nations*, Paris, Éditions de la MSH, 1996.
- FAURE Christian, *Le projet culturel de Vichy : folklore et révolution nationale*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1989.
- GASNAULT François, « L'avènement du patrimoine ethnologique (1975-1984). Domestiquer, disqualifier l'ethnographie associative », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 137, 2018, p. 62-75.
- GAYON Jean (dir.), *L'identité. Dictionnaire encyclopédique*, Paris, Gallimard, 2020.
- HAINARD Jacques et KAEHR Roland (dir.), *Objets prétextes, objets manipulés*, Neuchâtel, Musée d'Ethnographie de Neuchâtel, 1984.

- LAURENS Sylvain et NEYRAT Frédéric (dir.), *Enquêter, de quel droit ? Menaces sur l'enquête en sciences sociales*, Bellecombe-en-Bauge, Le Croquant, 2010.
- LAURIÈRE Christine, « Van Gennep et Marcel Mauss. Frères ennemis en ethnographie », dans Fabre Daniel et Laurière Christine (dir.), *Arnold Van Gennep. Du folklore à l'ethnographie*, Paris, CTHS, 2018, p. 224-259.
- LENCLUD Gérard, « De bas en haut, de haut en bas. Le système des clans en Corse », *Études rurales*, n° 101-102, 1986, p. 137-173.
- L'ESTOILE Benoît (de), *Le goût des autres. De l'exposition coloniale aux Arts premiers*, Paris, Flammarion, 2007.
- LÉVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.
- MAZÉ Camille, POULARD Frédéric et VENTURA Christelle (dir.), *Les musées d'ethnologie. Culture, politique et changement institutionnel*, Paris, CTHS, 2013.
- PAILLARD Bernard, « À propos de Plozévet. Retour sur une polémique académique », *Hermès*, n° 60, 2011, p. 176-181.
- POUILLON François, « En Algérie : le détour exotique d'Arnold Van Gennep », dans Fabre Daniel et Laurière Christine (dir.), *Arnold Van Gennep. Du folklore à l'ethnographie*, Paris, CTHS, 2018, p. 133-166.
- POURCHER Yves, *Les maîtres de granit : les notables de Lozère du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Olivier Orban éditeur, 1987.
- SEGALEN Martine, *Vie d'un musée, 1937-2005*, Paris, Stock, 2005.
- SONTAG Susan, « The Anthropologist as Hero », dans *Against Interpretation and Other Essays*, New York, Dell Publishing, 1961, p. 77-89.
- STOCKING George, « A view from the center », *Ethnos*, vol. 47, n° 1-2, 1982, p. 172-186.
- VIIATTE Germain et CALAFAT Marie-Charlotte (dir.), *Georges Henri Rivière : voir, c'est comprendre*, Marseille, RMN/MUCEM, 2018.
- VAN GENNEP Arnold, *Traité comparatif des nationalités*, Paris, CTHS, 1995 (1922).
- ZONABEND Françoise, « Retour sur archives ou comment Minot s'est écrit », *L'Homme*, n° 200, 2011, p. 113-140.

NOTES

1. Lorsque Sophie Chevalier était étudiante au département d'anthropologie de l'Université de Paris Nanterre, à la fin des années 1980, l'un des enseignants disait à qui voulait l'entendre que ceux qui travaillaient sur la France – donc en ethnologie – étaient des paresseux qui s'économisaient d'apprendre une langue étrangère... Cette remarque montre la place marginale accordée, à l'époque, dans ce département à l'ethnologie de la France (et de l'Europe), l'un des seuls à l'époque à proposer un cursus complet en anthropologie.
2. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*.
3. D. Fabre, *L'Europe entre cultures et nations*.
4. C. Laurière, « Van Gennep et Marcel Mauss. Frères ennemis en ethnographie ».

5. Ce texte publié est celui d'une conférence intitulée « La nation » donnée par Mauss à Oxford en 1920.
6. Tous les deux, Mauss et Van Gennep, envisageaient leurs textes comme la première étape d'une étude plus complète sur la question de la nation et de la nationalité – le texte de Van Gennep est le tome 1 sur trois volumes prévus. Mais aucun des deux ne mènera à bien son projet. A. Van Gennep, *Traité comparatif des nationalités*.
7. F. Pouillon, « En Algérie : le détour exotique d'Arnold Van Gennep ».
8. N. Belmont, *Arnold Van Gennep. Le créateur de l'ethnographie française*.
9. C. Faure, *Le projet culturel de Vichy : folklore et révolution nationale* ; J. Christophe, D.-M. Boëll et R. Meyran, *Du folklore à l'ethnologie*.
10. Pour une histoire de ce musée, voir B. de l'Estoile, *Le goût des autres. De l'exposition coloniale aux Arts premiers*.
11. Pour une histoire détaillée des ATP voir : M. Segalen, *Vie d'un musée, 1937-2005*. Et sur Georges Henri Rivière : G. Viatte et M.-C. Calafat, *Georges Henri Rivière : voir, c'est comprendre*.
12. On pourrait arguer que le mouvement des écomusées, lancé par le même Georges Henri Rivière, au début des années 1970, est celui d'une décentralisation. Le premier est celui de la Grande Lande (1970). Musées d'une identité provinciale ou « ethnique », ils concernent un territoire restreint, local ; leur patrimoine consiste en un site, des objets et des savoir-faire mis en scène dans des activités touristiques.
13. Pour une histoire des enquêtes collectives en France : L. Amiotte-Suchet *et al.*, *Enquêtes collectives*.
14. Cette localisation jouera certainement sur le nombre de visiteurs qui ne sera jamais très élevé. Situé presque au bout de la ligne 1 du métro, puis à quinze minutes à pied de la station, son accès sera toujours peu aisé. Il faut donc tout l'attrait d'expositions de prestige telles que le pratique la Fondation Vuitton – installée un peu plus loin le long de l'ancien bâtiment des MNATP – pour faire venir de nombreux visiteurs (mais une navette est proposée...).
15. M. Segalen, *Vie d'un musée, 1937-2005*, p. 183.
16. Le rattachement du musée au ministère de la Culture permet de mesurer son statut marginal par rapport à une quelconque ambition scientifique.
17. F. Gasnault, « L'avènement du patrimoine ethnologique (1975-1984) ».
18. Dans le cadre d'une recherche coopérative sur programme (RCP) dans un village du Châtillonnais (1968-1975).
19. Mais le contraire est aussi possible, comme Pierre Lemonnier : il quitte les marais salants de l'Ouest pour la Papouasie-Nouvelle-Guinée.
20. C. Mazé, F. Poulard et C. Ventura, *Les musées d'ethnologie. Culture, politique et changement institutionnel*.
21. Dans ce travail d'abolition, qui remet d'ailleurs aussi en cause les notions d'identité et d'authenticité, il convient de citer le travail du musée d'ethnographie de Neuchâtel, tel que le reflète le catalogue d'une de leurs premières expositions : J. Hainard et R. Kaehr, *Objets prétextes, objets manipulés*.
22. M. Abélès, « How Anthropology of France has changed anthropology in France: Assessing New Directions in the Field ».

23. Selon l'expression de Susan Sontag forgée à partir de la figure de Claude Lévi-Strauss : S. Sontag, « The Anthropologist as Hero ».
24. Nous remercions Nathan Schlanger d'avoir attiré notre attention sur ce point lors de la présentation orale de ce texte à l'occasion du congrès du CTHS. Sur la formation au terrain et à la pratique ethnologique, on pourra se référer en dernier lieu à C. Davault et A. Leblon, *Enseigner l'enquête de terrain. Transmettre, expérimenter, éprouver*.
25. B. Paillard, « À propos de Plozévet. Retour sur une polémique académique ».
26. F. Zonabend, « Retour sur archives ou comment Minot s'est écrit ». Pour une approche plus générale de ce type de conflits, cf. S. Laurens et F. Neyrat, *Enquêter, de quel droit ? Menaces sur l'enquête en sciences sociales*.
27. Nous nous permettons de renvoyer à des travaux personnels pour l'une des premières mises au point sur ce thème comparatif : S. Chevalier, « The rise and fall of French "anthropology at home" ». Plus généralement : S. Chevalier, « Anthropology at Home ».
28. On peut penser à l'écho rencontré par les livres de Ronnie Frankenberg, *Village on the Border* (1957), puis *Communities in Britain* (1966), ou à l'immense et débridée entreprise du *Mass Observation Project* porté le sulfureux Tom Harrisson.
29. Ou pour le dire plus familièrement : si en France la sociologie est la discipline « dominante » en sciences sociales – même si elle est talonnée aujourd'hui par la science politique –, en Grande-Bretagne, c'est l'anthropologie qui domine les sciences humaines et sociales.
30. Voir P. Anderson, « Components of the National Culture »; G. Stocking, « A view from the center ».
31. M. Abélès, *Jours tranquilles en 89* ; G. Lenclud, « De bas en haut, de haut en bas. Le système des clans en Corse » ; Y. Pourcher, *Les maîtres de granit : les notables de Lozère du XVIII^e siècle à nos jours*.
32. Cf. encore une synthèse récente : J. Gayon, *L'identité. Dictionnaire encyclopédique*.
33. Sur la mobilité scalaire en contexte patrimonial, cf. le dossier *Échelles et patrimoine* (dir. Nicolas Adell) à paraître dans *Terrain. Anthropologie & sciences humaines* en 2024. Et notamment Nicolas Adell, « Monter pour descendre. Faire avec les échelles en contexte patrimonial ».
34. Cf. A. Chandivert et S. Sagnes, *Capitales en minuscules*.
35. Cité par Steph Yin, *The New York Times*, 25 janvier 2017. En ligne à l'URL : <https://www.nytimes.com/2017/01/25/science/north-america-geographical-center-north-dakota.html>

RÉSUMÉS

Partant du constat que l'ethnologie de la France, à l'instar de l'anthropologie sociale et culturelle en général, s'est construite historiquement selon une asymétrique relation « centre-périphérie »,

ce texte propose, d'une part, de relire l'histoire de la discipline au prisme de cette tension, et d'autre part, d'interroger la possibilité de la dépasser. Il examine enfin les transformations de cette relation dans le monde contemporain qui voit se multiplier les centres (y compris sans périphérie) et les revendications périphériques qui n'identifient pas toujours clairement le ou les centres auxquels les adresser.

AUTEURS

NICOLAS ADELL

Professeur en anthropologie, université Toulouse II – Jean-Jaurès, membre du Laboratoire interdisciplinaire solidarités, sociétés, territoires (LISST, UMR 5193, CNRS/École nationale de formation agronomique), ancien directeur de la revue *Ethnologie française*

SOPHIE CHEVALIER

Professeur en anthropologie, université de Picardie – Jules-Verne, directrice du laboratoire Habiter le monde (UR 4287), co-directrice de la revue électronique *Ethnographiques.org*

Miroirs du « terroir » : les enquêtes ethnologiques en France (années 1960-années 1980) et l'incroyable mystère du « local »

Laurent Le Gall

- 1 Parler de local et de périphérie n'a évidemment rien de neutre. Je viens d'une université où le « complexe bas-breton », ainsi que certains collègues le qualifient pour évoquer génériquement le rapport au centre, c'est-à-dire à Paris, est un bien symbolique qui offre de justifier soit que l'on est un « Petit Chose », soit que l'on est en position d'être perpétuellement dominé. Maurice Agulhon, dont on connaît les accointances avec les ethnologues, soulignait dans son *Essai d'ego-histoire* que, ne voulant pas être ravalé au rang d'historien de la Provence, il avait opté pour d'autres terrains qui lui avaient ouvert les portes d'une carrière parisienne¹. On était alors dans les années 1970.
- 2 Ces deux détails dont on trouverait de très nombreux échos dans la trajectoire de Georges Ravis-Giordani² montrent à quel point le tandem centre/périphérie qui, à bien des égards, chevauche en France le tandem national/local³, pèse sur les représentations que les acteurs du champ intellectuel se font de leur place, sur leurs stratégies, mais aussi sur leurs objets. Si la périphérie ne se définit pas uniquement par la spatialité (on peut se sentir périphérique même en étant au centre, que le centre soit topographique, social ou politique), si elle n'existe concrètement que dans une dimension relationnelle, une chose est sûre : la périphérie renvoie moins à un élément défini et stabilisé une bonne fois pour toutes qu'à un élément connoté dont la valeur qu'on lui attribue dépend des utilisations que les individus en font et des mises à l'épreuve qui en authentifient l'existence.
- 3 La périphérie comme valeur et comme ressource telle qu'elle est associée plus ou moins étroitement aujourd'hui à ce qui travaille une partie du discours sur la société, l'« archipelisation » du pays sur fond de République des territoires et d'ode à la proximité, n'est évidemment pas la périphérie des années 1960-1980 (la séquence

chronologique que nous nous sommes donnée). Pour autant, ces deux décennies n'ont cessé d'être un laboratoire d'un *aggiornamento* des relations entre le national et le local, les années post-68 consacrant moins une rupture dans les articulations spatiales que sanctionnant une configuration nouvelle. L'utopie du retour à la terre en Ardèche ou le « revival folk » furent, à bien des égards, les vitrines saillantes d'une métamorphose sociale et culturelle de plus longue date qui transforma les cadres d'intellection d'une société française triangulée par la montée en puissance de l'Europe, la promotion du régional comme synecdoque du local et l'imperturbable adhésion à la spécificité de l'État-nation⁴. Les ethnologues qui fabriquèrent l'ethnologie métropolitaine de ces décennies charnières de la discipline furent, consciemment ou inconsciemment, partie prenante de ce phénomène. Reste qu'en écrivant cela, le risque est grand de se laisser piéger d'emblée par un écheveau de considérations qui attesteraient qu'une ethnologie par la périphérie pour la périphérie se constitua au motif qu'il y aurait eu, en l'espèce, des voies alternatives pour penser la discipline autrement. Parce que Jean-Michel Guilcher exerça à Brest, Charles Joisten à Grenoble et Daniel Fabre à Toulouse, les trois ethnologues, au motif qu'ils se pensaient comme des vigies et/ou qu'ils étaient réduits au rang de sentinelles, auraient développé un regard autre sur les terrains qu'ils travaillaient. Rien n'est moins sûr.

Focales du local

- 4 Commençons par une évidence : en France, mais pas seulement, tous les ethnologues, professionnels et amateurs, ont été conformés, à l'instar de leurs contemporains, par le schème centre-et-périphérie⁵. Aux alentours de 1900, tandis que ce couple commença à s'installer comme un registre de qualification, alors que la figure de l'hexagone devint une figure familière, tandis que le folklorisme avait accouché d'un savoir valétudinaire⁶ faute d'avoir été en mesure de choisir entre ce qu'il aurait pu être, un savoir du peuple ou un savoir de la tradition (en ne parvenant pas à élaborer un paradigme à même de saisir les cultures populaires, les folkloristes troquèrent un encyclopédisme contre toute tentative de comprendre la modernité en se saisissant, de façon dialogique, de ce que pouvait être la tradition)⁷, l'emboîtement du local et du national fit incontestablement partie du registre politique promu par la Troisième République. Le fait que la Fédération régionaliste française de Jean Charles-Brun naquît en 1900 n'est pas une coïncidence. Il renvoie à ce qu'Anne-Marie Thiesse, tout particulièrement, a montré au fil de ses travaux⁸ : la construction d'un État-nation républicain qui tabla sur les gigognes patriotiques, dans ce va-et-vient entre la petite et la grande patrie, et qui érigea la monographie locale comme un instrument de (re)connaissance de l'échelon primordial de la nation⁹. Dans un autre registre, on se souviendra que la géographie de Vidal de la Blache de même que les travaux de Lucien Gallois sur les noms de pays consacrèrent ce que Jean-Claude Chamboredon décrivit comme un « sens commun géographique¹⁰ » qui contribua, à son tour, à une « conscience territoriale ». Dans un autre registre encore, on fera référence au très grand livre de Pierre Grémion sur *Le Pouvoir périphérique*¹¹ qui analysa comment le réseau politico-administratif local demeura, sous la Cinquième République, ce *sparring-partner* sans lequel l'État centraliste ne pouvait fonctionner convenablement. Ces passages obligés, je les mentionne pour rappeler combien l'idée du local, que véhicula depuis le milieu du XIX^e siècle, une idéologie localiste, imprégna la société à tel point que les communistes, internationalistes par principe, gagèrent depuis les années 1930, ainsi que l'a montré

Michel Hastings dans son travail sur Halluin la Rouge (1919-1939)¹², une partie de leurs bénéfiques électoraux sur le vibrato de l'identité du « coin ».

- 5 Au début des années 1960, le local était donc un élément constitutif de la topographie sociale. Que pouvait-il être pour des ethnologues ? En premier lieu, une routine qui ne faisait guère débat. L'ethnologie de la France, dès sa maturation dans les années d'après-guerre, continua *in fine* de se lover dans le local tel que les folkloristes l'avaient conçu depuis les années 1880 : un inépuisable réservoir de traditions borné par des frontières géographiques, plus que culturelles d'ailleurs, qui rendaient d'autant plus évidente la possibilité de le circonscrire ; une surface de projection offrant d'étalonner concrètement ce qui taraudait la société, à savoir sa modernisation ; une évidence, somme toute, qui assécha toute possibilité de produire un discours réflexif sur ce qui était attendu d'un terrain – il était attendu qu'il soit conforme à ce qu'il avait été : un prisme pour lire les rémanences du changement dont il s'agissait de documenter les caractéristiques proprement singulières pour ne pas dire autochtones¹³ (*Nouvelle, un village français* de Lucien Bernot et René Blancard en fut une illustration exemplaire¹⁴).
- 6 Cette dimension était d'ailleurs si routinière qu'elle ne fut l'objet d'aucun questionnement dans les contributions du volume publié en 1968, sous la direction de Jean Poirier et sous le titre *Ethnologie générale*, dans la Bibliothèque de la Pléiade. Se concentrant sur ce qui devait faire le suc du projet ethnologique, soit l'élucidation du fonctionnement d'une communauté, « le programme de l'ethnologie » sous la plume de Jean Poirier ou « l'expérience ethnologique » sous la plume de Leroi-Gourhan délaissèrent (délibérément ?) toute objectivation de la dimension topographique du terrain. Tout au plus, Georges Henri Rivière, dans sa contribution titrée « Musées et autres collections publiques d'ethnographie », régionalisa-t-il l'ethnographie en assimilant « musées d'ethnographie régionale » et valorisation des situations spécifiquement localisées à partir de la « demeure paysanne » érigée en la « création la plus accomplie, la plus belle des anciennes sociétés rurales d'Europe¹⁵ ». Dans une somme qui, *a posteriori*, dessine un panorama de la manière dont des ethnologues d'institution appréhendèrent le local, le local fut sinon un impensé, à tout le moins un halo sémantique, en aucun cas un enjeu épistémologique. Il n'était pourtant pas qu'une routine. Il était aussi une ressource et une valeur. Lier les deux, ressource et valeur, c'est essayer de discriminer entre des approches qui furent diverses et quelquefois antagonistes. Dans le volume collectif de Poirier, le seul qui inscrivit la démarche de l'ethnologue dans une axiologie assumée fut Marcel Maquet. Sa très longue contribution (« Problèmes d'ethnographie européenne ») prenait en effet à bras-le-corps ce que recouvrait, en termes d'investissements et de biais épistémologiques, l'analyse localisée des groupes sociaux : tout territoire passé au crible d'une ethnographie n'était évidemment pas neutre et le « lieu-surtout » (le *locus amoenus*) de l'ethnologue relevait de considérations et d'avantages pratiques, de conformismes intellectuels, d'affectivité et, évidemment, d'idéologie.
- 7 On peut, à ce stade, s'essayer à une typologie rudimentaire moyennant quoi on rappellera qu'un acteur peut envisager le local, à un moment de sa trajectoire, sous un angle plutôt que sous un autre. Première catégorie : le local comme périphérie entre marge rêvée et marginalisation subie. Les Recherches coopératives sur programme (RCP) (Plozévet, Aubrac, Chatillonnais...), qui contribuèrent à installer l'ethnologie métropolitaine comme une discipline à part entière¹⁶, ont fonctionné sur la quête des frontières invisibles qui traversaient une société marquée du sceau d'un imaginaire

« mendrasien », celui de la *Fin des paysans* (1967). Le journal que tint Edgar Morin en 1965 est ainsi rempli de considérations qui assignaient au Plozévet des rouges et des blancs, celui qui fut au cœur de son *Commune de France. La métamorphose de Plodémet* (1967), d'être cet ailleurs proche que les heures passées en deux-chevaux depuis Paris rendaient toujours plus étrangement différent¹⁷. Choisie par les protagonistes de la RCP parce qu'elle était dotée des critères canoniques de la périphéricité à travers la figure de l'isolat, la commune de Plozévet permettait la transsubstantiation d'un terrain en ce « lieu-surtout » (le terrain comme lieu de résolution de l'énigme anthropologique) et sa valorisation comme une périphérie positive. Minot était certes moins loin de Paris, mais beaucoup trop éloigné de l'Afrique, « le » continent des ethnologues français, pour que ses « dames » ne fussent reléguées, au sein d'un Laboratoire d'anthropologie sociale profondément masculin, à la lisière des grands débats qui irriguaient la discipline¹⁸. Faire du terrain, sans découvrir les vertus heuristiques du déplacement dans un espace lointain quand bien même il était lui aussi très localisé (la plupart des études demeuraient monographiques), c'était, dans un milieu extrêmement restreint, renvoyer le local hexagonal à une dimension subalterne et ériger, *in fine*, une partition entre des ethnologues plus ou moins patentés eu égard à ce qu'exigeaient les canons de l'anthropologie sociale : Christian Pelras qui arpenta Goulien ou Michel Izard qui rendit un mémoire de recherche sur Plozévet ne bâtirent pas leur carrière, à la suite de leur expérience finistérienne, sur des enquêtes menées en France...

- 8 Deuxième catégorie : le local comme prolongement d'un état de fait (le fait de vivre, d'apprendre et de travailler quelque part). La déconcentration d'une ethnologie de spécialistes rémunérés par l'État et la multiplication des formations, surtout à partir du début des années 1970, eurent pour effet de multiplier les foyers ethnologiques. À partir du moment où Paris ne monopolisait plus la production du savoir anthropologique, faire ses armes pour des étudiants qui n'appartenaient plus exclusivement au monde des héritiers et qui trouvaient dans des universités de proximité filières et moyens de professionnalisation, c'était pouvoir travailler sur un milieu proche et *a priori* connu. Que le local, comme réassurance et comme compétence pratique, fût mâtiné d'une charge affective teintée souvent de nostalgie (l'urgence de sauver quelque chose), cela put être vrai et cela mériterait d'être documenté¹⁹. Qu'il fût une ressource commune avec laquelle il était d'autant plus facile de companionner que les deux décennies qui nous occupent furent aussi des années de requalification du local dans un sens bien plus appréciatif ne fait qu'ajouter à ce qu'il était d'emblée : une proximité d'évidence, la même que celle qui avait convaincu des centaines de folkloristes de collecter, surtout à partir des années 1880, des matériaux au plus près de chez eux. Troisième catégorie : le local de combat. Deux déclinaisons me semblent observables. Le local de combat put prendre la forme d'un local pour le local, soit une antépénultième déclinaison de l'idéologie localiste²⁰. L'entreprise que mena Charles Joisten avec la création, en 1970, du *Monde alpin et rhodanien* n'y échappa guère. En vaudra-t-on une preuve qu'on lira l'éditorial du premier volume (1973) qui ne disait guère autre chose : le périodique visait à régionaliser une ethnologie en fédérant des acteurs reliés par l'accréditation de l'existence d'un tout petit commun dénominateur (un local défini très évasivement). Y verra-t-on une réponse à la révolution copernicienne du domaine revuiste de l'ethnologie française après la naissance de la revue éponyme qui entendit changer les règles du jeu de l'espace des ethnologues (*Ethnologie française* naquit en 1971) ? Rien n'est moins sûr même si, dix ans après, l'éditorial du volume de 1982, qui célébra une décennie profuse, enfonça le clou en

mobilisant à plusieurs reprises les mânes de Van Gennep : la revue entendait favoriser « la régionalisation des concepts [issus d'un "regard neuf" sur un terrain pourtant bien vieux] [qui] ne semb[ait] pas toujours aller de soi...²¹ ». Le local de combat put être aussi un local fer de lance. Autrement plus engagé, nationalitaire sous bien des aspects, le programmatique « Pour une anthropologie occitane » publié en 1972 par Jacques Lacroix et Daniel Fabre dans les *Annales de l'Institut d'études occitanes*, n'y allait pas par quatre chemins : comme un écho au texte présenté par Michel Rocard en 1966 à la Rencontre socialiste de Grenoble et intitulé « Décoloniser la province », la « décolonisation de l'anthropologie » s'appuyait ici sur une revalorisation du concept de folklore et la prise en compte des cultures des classes subalternes, et appelait ce faisant à la promotion « dans tous les lieux de socialisation – école, église, administration – [de] l'intérêt de l'anthropologie indigène²² ».

Sémantiques ethnologiques

- 9 Complétons. Cette typologie, rudimentaire ne rend que très imparfaitement compte du sens que des ethnologues purent conférer au local. Une sociologie des agents permettrait évidemment d'en dire davantage. À défaut, on se contentera de quelques pistes. Nous avons la chance de disposer d'un état des lieux, l'« Organisation de l'ethnologie en France en 1968 », publié dans *L'Homme* en 1970. À l'orée des années 1970, l'ethnologie était le périmètre d'un tout petit nombre d'acteurs : 125 chercheurs avaient été recensés dans le *Répertoire national* de 1969 dont 14 qui se consacraient à la France métropolitaine. Outre La Sorbonne et Censier à Paris, les universités de Nanterre, Vincennes, Toulouse, Nice, Lyon, Strasbourg, Bordeaux, Lille, Grenoble et Montpellier délivraient, dans les « métropoles d'équilibre », des certificats d'ethnologie. Par ailleurs, « des enseignements (gravitant autour de l'ethnologie) de Civilisation musulmane, Littérature bourguignonne, Langue et littérature celtes [étaie]nt dispensés à Aix, Dijon, Rennes²³ ». En dépit de cet essaimage, Paris concentrait toujours le gros des troupes à la fois en termes d'effectifs de chercheurs statutaires et en termes institutionnels (École pratique des Hautes Études (5^e et 6^e section), Collège de France, musées de l'Homme, des Arts et traditions populaires). L'article de Véronique Champion-Vincent ne faisait toutefois pas l'impasse sur une galaxie bien plus étendue qu'il n'y paraissait : de nombreux musées (22 avaient été touchés par l'enquête de 1968) abritaient des collections d'ethnologie ; outre *Arts et Traditions populaires* qui était proprement mono-disciplinaire, des revues installées dans le champ scientifique ouvraient leurs colonnes à des travaux d'ethnologues ; surtout, les sociétés savantes, via leurs publications plus ou moins polymathiques, demeuraient des instruments essentiels dans la diffusion de toutes sortes de résultats. Résumons-nous : au tournant des années 1970, le tout petit monde des ethnologues qui travaillaient sur la France était traversé de multiples frontières qui étaient autant de lignes hiérarchiques : frontières entre ceux qui étaient à Paris, au cœur de ce qui constituait l'ingénierie scientifique et l'espace des débats intellectuels, et ceux qui n'en étaient pas ; frontières entre les amateurs et les spécialistes en une époque où les règles du champ scientifique orchestraient profils conformes et positions tant institutionnelles, sociales que topographiques ; frontières entre ceux qui enfourchaient avec plus ou moins d'appétit le tournant anthropologique de la discipline tel que le promouvait *Ethnologie française* et ceux qui restaient fidèles, par inertie des cadres dans lesquels ils évoluaient, par conformisme ou parce qu'ils y croyaient, à un folklorisme dont d'aucuns voulaient se

défaire. Les années 1970 accentuèrent ces tendances ne serait-ce que parce que la spécialisation disciplinaire s'accompagna de la pluralisation des lieux où l'ethnologie se produisait et d'un accroissement des effectifs des étudiants et des encadrants. Pour autant, comme le souligna Françoise Zonabend dans sa contribution « Formation et recherche universitaire en ethnologie de la France²⁴ », les enseignements étaient à la fois disparates et peu stabilisés (à Brest, par exemple, Donatien Laurent dispensait un enseignement de 3^e cycle alors que le 2^e cycle n'existait pas). La « dame de Minot » pouvait donc déplorer :

« Il n'est pas question de détacher l'ethnologie de la France de l'ensemble de la discipline anthropologique. Mais nous avons le désir, au sein de notre propre corporation d'être traités à égalité²⁵. »

- 10 Que firent dès lors les ethnologues du local et que fit le local aux ethnologues ? Jean Jamin publiait en 1979 *La Tenderie aux grives chez les Ardennais du plateau*. Un an plus tôt, Alban Bensa avait commis *Les Saints guérisseurs du Perche-Gouët. Espace symbolique du bocage. Les Mots, la mort les sorts* de Jeanne Favret-Saada était sorti en 1977. Soutenue en 1984, la thèse de Martine Segalen devint un livre (*Quinze générations de Bas-Bretons*) un an après. Premier terrain de jeu qui allait, ou non, conditionner un parcours scientifique, le local monographié recérait invariablement des propriétés (historiques d'abord : la monographie comme genre fétiche²⁶) qui le garantissaient contre l'érosion de sa crédibilité. Qu'au surplus, les chercheurs en poste y fissent leur propédeutique ne pouvait créditer toujours un peu plus le local, surtout lorsqu'il était épicé du goût de l'éloignement dans l'espace et dans le temps, d'un increvable mystère à élucider. La floraison de revues à dominante ethnologique (pensons, pour la Bretagne, au *Chasse-Marée, revue d'histoire et d'ethnologie maritime* (1981) ou à *Ar Men* (1986)), outre qu'elle attestait un engouement pour des cultures que la focale ethnographique permettait, sur fond de vague patrimoniale, de cerner (il faudrait mener une enquête sur cette « vague » revuiste à mi-chemin entre publications savantes et publications grand public), alla d'ailleurs dans ce sens.

Division du travail

- 11 Cette image est toutefois par trop irénique. Ce n'est pas parce qu'il fut un terrain d'entente, sous couvert de la *doxa* unificatrice de la monographie, que les investissements différenciés dans le local ne retentirent pas d'enjeux éminemment sociaux, et ce d'autant plus dans un pays comme la France où Paris demeurait l'épicentre du champ scientifique. Le *Bulletin de la Société d'ethnologie française* est un excellent sismographe de la répartition des rôles et de la division du travail. Il restitue des logiques territoriales qui sont aussi des logiques sociales. La SEF eut ainsi à cœur d'être présente, comme partenaire, sur tout le territoire : journées d'étude à Besançon en 1980 en liaison avec l'Association Folklore comtois et l'Association comtoise des arts et traditions populaires, colloque et table ronde à Nancy en 1981 pour célébrer l'extension du Musée Lorrain... À bien des égards, la SEF reproduisit ce que la Société des traditions populaires (STP) au milieu des années 1880 s'était ingéniée à être : un agrégateur de données et de forces vives qui, tout en misant sur le polycentrisme, contribua à conforter le centre de commandement parisien. La SEF n'était pas la STP, cela va sans dire. Il n'empêche que, dans le jeu des acteurs de l'ethnologie de la France tel qu'il s'organisa dans les années 1970, elle fut un réflecteur de la tension qui innerva

les relations au local. Si l'on estime que le local est d'abord une affaire relationnelle et que la théorie des champs appliquée à l'espace littéraire peut donner des clés de lecture, alors on fera quelques hypothèses. La déconcentration institutionnelle de l'ethnologie de la France renforça la puissance d'évocation du local. Elle le renforça d'autant plus qu'il y avait matière à se tailler une réputation voire un pré carré à partir d'une position en périphérie. Un champ ethnologique secondaire put se nourrir d'une prime au local qui faisait écho à la montée en puissance de la proxémie et à la jouvence du terroir. À Brest, le Centre de recherche bretonne et celtique qui vit le jour en 1969 troqua rapidement son ambition interdisciplinaire, au diapason de ce que l'Université d'après Mai attendait des laboratoires de recherche, pour un projet éminemment localiste. Jean-Michel Guilcher et Donatien Laurent qui, pour des raisons différentes, avaient quitté le Paris ethnologue de Jean Cuisenier, incarnèrent la maturation de l'ethnologie à Brest. Plus qu'une ethnologie de la France, il s'agissait d'abord d'une ethnologie de la Bretagne et plus spécifiquement de la Bretagne bretonnante. Tandis que l'ethnologie volontariste de Cuisenier souhaitait embrasser la modernité, Guilcher proposait un séminaire sur la tradition et œuvrait à une monographie fleuve sur une commune morbihannaise, Languidic, prise pour exemple d'un monde qui avait (aurait) été perdu²⁷. On pourra y voir une initiative à rebours des bases sur lesquelles la discipline entendait être (re)fondée. On y verra aussi ce qu'une position de non-parisianité permettait : la possibilité de s'adosser au local pour poursuivre une carrière, exercer un magistère ou se tailler une petite baronnie.

- 12 Cette position fut-elle une position de repli ? Il est difficile de se prononcer à défaut d'une étude de grande ampleur. On proposera tout de même une hypothèse : la qualification « ethnologie du proche²⁸ », qui trouva à s'épanouir au tournant des années 1980-1990, incuba au cours de la décennie précédente. Le syntagme, dont il serait bon de savoir où il nidifia, bénéficiait de plusieurs atouts : il renvoyait explicitement à une inscription spatiale ou à une proximité sociale dont la familiarité opérait pour le chercheur entre l'activation d'une ressource (être en « pays de connaissance ») et un processus de réduction de ses contemporains les plus immédiats à des « acteurs d'un univers social étranger²⁹ ». Dans le cadre du « grand partage », il fonctionnait comme un signe de ralliement pour des scientifiques qui pouvaient, vis-à-vis de leurs collègues travaillant sur le lointain, l'utiliser moins comme un signe d'allégeance que d'appartenance à une communauté. Il garantissait au sein d'une ethnologie de la France travaillée par des enjeux épistémologiques et des traditions intellectuelles quelquefois conflictuelles, une justification d'une activité scientifique qui faisait du local un mortier, un « sens commun » d'autant plus puissant que le local, ce pouvait être partout et, partant, nulle part intellectuellement parlant.
- 13 Une question reste en suspens et elle n'est pas mineure : être à la périphérie, géographiquement, conduisit-il à un autre regard sur la manière de faire de l'ethnologie ? Avançons quelques réflexions. Se confronter à cette question supposait que celle-ci fit partie de la boîte à outils utilisée par les acteurs pour qu'un point de vue puisse voir le jour. Rien n'est moins sûr compte tenu de ce que nous avons écrit plus haut : le local ne produisit guère une épistémologie du local. Fut-il, à l'instar de la sociologie, un « sport de combat » ? En d'autres termes, au sein du champ de l'ethnologie, un militantisme l'érigeant au rang d'une valeur cardinale aboutit-il à dessiller le regard au point que des résultats scientifiques en furent bouleversés ? Le terme de militantisme est certainement impropre. Pour autant, et différemment, les

trajectoires de Georges Ravis-Giordani ou de Daniel Fabre firent aussi que le local ne fut pas qu'une valeur neutralisée sous couvert de n'être qu'un découpage. Qu'aurait été le Niolu de Ravis-Giordani sans son compagnonnage avec le marxisme et le Parti communiste français ? Qu'aurait été le Pays de Sault (le terrain d'une RCP) de Daniel Fabre sans l'occitanisme de ce dernier ? La meilleure prise en compte des dynamiques communautaires et de leur autonomie, que consacra, du côté des historiens, l'école pyrénéenne de l'intégration politique des campagnes au sein de l'État-nation, ne fut pas étrangère à ce que le local recéla ici : des façons singulières de faire société en un endroit donné de sorte que le communalisme fut objectivé comme le moteur de toutes sortes de dissidences³⁰. Il ne s'agit pas de dire en l'espèce que le local fut un artifice ou une justification, par l'absurde, d'une autochtonie peu ou prou revendiquée, mais de rappeler combien il put devenir autre chose que ce qu'il avait coutume d'être : une duplication d'un ordre plus général (national si l'on veut) dont on continuait de traquer les singularités ou les conformités. De là à y voir le miroir de ce que la société n'était pas et aurait pu être (c'est toute la question des cultures subalternes de Gramsci à De Martino), il n'y a qu'un pas qui fit la différence entre ceux qui hypertrophièrent le terroir sous couvert de logiques quelquefois plus militantes que scientifiques et ceux qui le délocalisèrent au nom d'un comparatisme de bon aloi.

- ¹⁴ Après tout, la question est peut-être mal posée. Plutôt que de la périphérie conçue à partir du prisme de la localisation géographique, partons surtout du principe que si l'esprit des lieux, ce n'est pas rien, la situation sociale, cela l'est plus encore (l'un n'étant pas exclusif de l'autre). Les sciences sociales du politique nous apprennent que la diversification des profils parlementaires crée les conditions de débats plus riches parce que les regards portés sur les questions sont bien plus variés. On fera donc l'hypothèse que la périphérie sociale dans laquelle vécut tel ethnologue put être le creuset pour des alternatives ou du moins des façons de voir et de faire autrement. Quand je parle de périphérie sociale, je ne parle pas seulement des fameux transfuges de classe mais de ces êtres qui, compte tenu de leur milieu, purent être ces « dilettante(s) émérite(s)³¹ » et sublimes à la manière d'un Georges Henri Rivière ou d'un Martin de la Soudière. En ethnologie comme ailleurs, la périphérie est aussi là où on ne l'attend pas forcément.

BIBLIOGRAPHIE

AGULHON Maurice, « Vues coulisses », dans Nora Pierre (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987, p. 9-59.

AGULHON Maurice, « Le centre et la périphérie », dans Nora Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire*, vol. 3 : *Les France*, t. 1 : *Conflits et partages*, Paris, Gallimard, p. 825-849.

- ALTHABE Gérard, « L'ethnologue et sa discipline », *L'Homme et la Société*, n° 95-96, 1990, p. 25-41.
- BERNOT Lucien et BLANCARD René, *Nouvelle : un village français*, Paris, Institut d'ethnologie, 1953.
- CAMPION-VINCENT Véronique, « Organisation de l'ethnologie en France en 1968 », *L'Homme*, vol. 10, n° 3, 1970, p. 106-124.
- CHAMBOREDON Jean-Claude, « Carte, désignations territoriales, sens commun géographique : les "noms de pays" selon Lucien Gallois », *Études rurales*, n° 109, 1988, p. 5-54.
- CHEVALIER Sophie, « The rise and fall of French "anthropology at home" », dans Sophie Chevalier (ed.), *Anthropology at the Crossroads: The View from France*, The Royal Anthropological Institute Country Series, vol. 1, Londres, Sean Kingston, 2015, p. 61-79.
- DELANNOI Gil, *La nation contre le nationalisme*, Paris, PUF, 2018.
- GRÉMION Pierre, *Le Pouvoir périphérique. Bureaucrates et notables dans le système politique français*, Paris, Seuil, 1976.
- HASTINGS Michel, *Halluin la Rouge, 1919-1939. Aspects d'un communisme identitaire*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1991.
- ISAMBERT François-André, *Le Sens du sacré. Fête et religion populaire*, Paris, Minuit, 1982.
- LAURIÈRE Christine, « Georges Henri Rivière au Trocadéro. Du magasin de bric-à-brac à la sécheresse de l'étiquette », *Gradhiva*, n° 33, 2003, p. 57-66.
- LE GALL Laurent, *Une discipline en trompe-l'œil. La galaxie folkloriste (1870-1914)*, mémoire inédit de l'HDR (garant : Gilles Pécout), 2 vol., École normale supérieure, 2013.
- LE GALL Laurent, « Tombeau pour une ethnologie du proche ? », dans Simon Jean-François et Le Gall Laurent (dir.), *Jalons pour une ethnologie du proche. Savoirs, institutions, pratiques*, Brest, Presses du Centre de recherche bretonne et celtique, 2016, p. 7-37.
- MORIN Edgar, *Journal de Plouzévet. Bretagne, 1965*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001.
- MÜLLER Bertrand, « Écrire l'histoire locale : le genre monographique », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 9, 2003, p. 37-51.
- OIRY Monique et Michel, *Languidic, ce monde que nous aurions perdu. Une enquête au long cours*, Brest, Presses du Centre de recherche bretonne et celtique, 2021.
- PAILLARD Bernard, SIMON Jean-François et LE GALL Laurent (dir.), *En France rurale. Les enquêtes interdisciplinaires depuis les années 1960*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.
- PERES Hubert, *Individus entre village et nation. Une expérience identitaire dans la formation de la France républicaine*, thèse de science politique (Albert Mabileau, dir.), 2 vol., Université Bordeaux 1, 1993.
- PLOUX François, *Une mémoire de papier. Les historiens de village et le culte des petites patries rurales à l'époque contemporaine (1830-1930)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.
- POIRIER Jean (dir.), *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard, 1968.
- RAVIS-GIORDANI Georges, « Les enquêtes collectives en Corse. De *Pieve e Paesi* à l'Atlas ethnohistorique de la Corse », dans Paillard Bernard, Simon Jean-François et Le Gall Laurent (dir.), *En France rurale. Les enquêtes interdisciplinaires depuis les années 1960*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 333-344.
- RIVIÈRE Georges Henri, « Musées et collections publiques d'ethnographie », dans Poirier Jean (dir.), *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard, 1968, p. 472-493.

SIMON Jean-François, « L'odeur des copeaux. Entre autosocio-analyse et ego-histoire, retour sur une intention de recherche », dans Simon Jean-François et Le Gall Laurent (dir.), *Jalons pour une ethnologie du proche. Savoirs, institutions, pratiques*, Brest, Presses du Centre de recherche bretonne et celtique, 2016, p. 331-349.

SOULET Jean-François, *Les Pyrénées au XIX^e siècle. L'éveil d'une société civile*, Bordeaux, Éditions Sud Ouest, 2004 [1987-1988].

THIESSE Anne-Marie, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, PUF, 1991.

ZONABEND Françoise, « Des femmes, des terrains, des archives. Un retour réflexif sur les pratiques ethnographiques en anthropologie du proche », dans Laferté Gilles, Pasquali Paul et Renahy Nicolas (dir.), *Le Laboratoire des sciences sociales. Histoires d'enquêtes et revisites*, Paris, Raisons d'agir, 2018, p. 41-77.

NOTES

1. M. Agulhon, « Vu des coulisses ».
2. G. Ravis-Giordani, « Les enquêtes collectives en Corse. De *Pieve e Paesi* à l'*Atlas ethnohistorique de la Corse* ».
3. M. Agulhon, « Le centre et la périphérie ».
4. G. Delannoi, *La nation contre le nationalisme*.
5. S. Chevalier, "The rise and fall of French 'anthropology at home'".
6. L. Le Gall, *Une discipline en trompe-l'œil. La galaxie folkloriste (1870-1914)*.
7. F.-A. Isambert, *Le Sens du sacré. Fête et religion populaire*, p. 31-34.
8. A.-M. Thiesse, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*.
9. H. Peres, *Individus entre village et nation. Une expérience identitaire dans la formation de la France républicaine*.
10. J.-C. Chamboredon, « Carte, désignations territoriales, sens commun géographique : les "noms de pays" selon Lucien Gallois ».
11. P. Grémion, *Le Pouvoir périphérique. Bureaucrates et notables dans le système politique français*.
12. M. Hastings, *Halluin la Rouge, 1919-1939. Aspects d'un communisme identitaire*.
13. B. Müller, « Écrire l'histoire locale : le genre monographique ».
14. L. Bernot et R. Blancard, *Nouvelle : un village français*.
15. G. H. Rivière, « Musées et collections publiques d'ethnographie », p. 479.
16. B. Paillard, J.-F. Simon et L. Le Gall (dir.), *En France rurale. Les enquêtes interdisciplinaires depuis les années 1960*.
17. E. Morin, *Journal de Plozévet. Bretagne, 1965*.
18. F. Zonabend, « Des femmes, des terrains, des archives. Un retour réflexif sur les pratiques ethnographiques en anthropologie du proche ».
19. J.-F. Simon, « L'odeur des copeaux. Entre autosocio-analyse et ego-histoire, retour sur une intention de recherche ».

20. F. Ploux, *Une mémoire de papier. Les historiens de village et le culte des petites patries rurales à l'époque contemporaine (1830-1930)*.
21. La rédaction, « Éditorial », p. 10.
22. Publication dans le numéro 6 des *Annales de l'Institut d'études occitanes*, 1972, p. 71-85, p. 83.
23. V. Campion-Vincent, « Organisation de l'ethnologie en France en 1968 », note 2 p. 117.
24. Article publié dans le 6^e *Bulletin de la Société d'ethnologie française*, 1980, p. 389-392.
25. *Ibid.*, p. 391.
26. En 1975, dans *Ethnologie française*, la typologie des livres reçus faisait cohabiter : 1-Bibliographie/2-Théories et méthodes/3-Généralités/4-Monographies nationales, régionales et locales.
27. M. et M. Oiry, *Languidic, ce monde que nous aurions perdu. Une enquête au long cours*.
28. L. Le Gall, « Tombeau pour une ethnologie du proche ? ».
29. G. Althabe, « L'ethnologue et sa discipline », p. 27.
30. J.-F. Soulet, *Les Pyrénées au XIX^e siècle. L'éveil d'une société civile*.
31. C. Laurière, « Georges Henri Rivière au Trocadéro. Du magasin de bric-à-brac à la sécheresse de l'étiquette ».

RÉSUMÉS

Il s'agit de s'interroger sur ce que l'« ethnologie du proche » a fait du local : non seulement une habitude disciplinaire, mais aussi un enjeu dans la construction de sa position minoritaire dans le champ des sciences sociales. En investissant le local, à la fois dans sa dimension pratique et dans sa dimension « paradigmatique » (la source d'une compréhension des différences), les ethnologues, au cours des grandes enquêtes et, de façon plus pérenne, sur leurs terrains quotidiens, ont contribué, pour certain.e.s qui se dédièrent à l'exploration de la ruralité d'un monde en cours de dépaysement, à affermir cette « idéologie du terroir » qui imprégna l'idéologie des folkloristes de la fin du XIX^e siècle. Hystérésis ou ripolinage d'un localisme dont les bénéfices, en termes de reconnaissance intellectuelle, permettaient d'asseoir une notabilité des savoirs ? C'est ce que cet article essaiera de présenter.

AUTEUR

LAURENT LE GALL

Professeur d'histoire contemporaine, université de Brest

De la tsiganologie à la cosmologie : hommage à Patrick Williams

Jean-Luc Poueyto

- 1 Pour aborder ici « la relation asymétrique centre-périphérie », thème proposé en ethnologie lors du congrès du CTHS en mai 2022, je vais m'appuyer sur les travaux de Patrick Williams, disparu le 15 janvier 2021 et présenté comme le grand anthropologue des Tsiganes. C'était en effet une des figures majeures, au niveau mondial, de ce champ d'études. Mais il fut également directeur du Laboratoire d'anthropologie urbaine, animateur avec Jean Jamin d'un séminaire d'anthropologie du jazz qui a duré près de dix ans à l'EHESS, poète, homme de lettres, parfois même acteur.
- 2 Pourtant, P. Williams fut un autodidacte en anthropologie puisqu'il y est venu afin de mieux comprendre ce qu'il vivait déjà auprès de groupes tsiganes et non pas l'inverse. En effet, ami depuis son enfance avec de jeunes Manouches de la Creuse où il passait ses vacances, il a fréquenté par la suite les Roms de Paris, puis il est devenu chef d'une famille rom une fois marié à une Rom Kalderash, Youtcha Maximoff (2022 †). C'est donc plus de dix ans après avoir soutenu son mémoire de maîtrise en lettres modernes qu'il a repris des études, en l'occurrence en écrivant directement une thèse d'anthropologie sur le mariage rom. Entre les deux, il avait fait de l'étamage dans le nord de Paris avec ses beaux-frères, puis avait accepté divers emplois de professeur de lettres.
- 3 En fait, ce passage de Patrick Williams à l'ethnologie est également lié au rugby, sport dont il était très amateur. À la fin des années 1960, alors qu'il était étudiant, il jouait au Paris Université Club comme talonneur avec, derrière lui, toujours dans le pack d'avants, l'anthropologue Alban Bensa qui devait être troisième ligne. Ils étaient donc amis et quand, presque dix ans plus tard, Williams et sa femme ont cherché un lieu dans Paris intra-muros afin qu'un de leurs enfants puisse suivre des soins quotidiens à l'hôpital, A. Bensa, qui faisait alors son terrain en Nouvelle-Calédonie, leur a proposé sa maison dont la bibliothèque était garnie d'ouvrages d'anthropologie que P. Williams s'est empressé de lire : mouvement donc de la banlieue vers Paris, de la périphérie vers le centre, de la vie avec les Roms, société très peu lettrée, vers l'ethnologie.

- 4 Patrick Williams fut donc dès ses débuts un anthropologue marginal dont le « terrain » portait sur son réseau familial et amical, soit sur des groupes humains situés eux-mêmes, géographiquement, à la périphérie de Paris, comme les Roms Kalderash qui habitent pour la plupart en Seine-Saint-Denis, ou à la périphérie des villages de campagne, comme les Manouches de la Creuse.
- 5 Il fut pourtant très vite reconnu par ses pairs, dès sa thèse soutenue puis publiée en 1984¹ et avait alors rejoint le laboratoire d'anthropologie urbaine (CNRS), pionnier en son temps, créé par Jacques Gurtwith et Colette Pétonnet, petite équipe dont les recherches portaient au départ sur des minorités vivant en milieu urbain, qu'il s'agisse des bidonvilles de la banlieue (Colette Pétonnet), de marabouts africains en région parisienne (Liliane Kuckzinski), de Laotiens immigrés (Catherine Choron-Baix) ou encore des commerces « ethniques » (Anne Raulin)², soit un espace dans lequel P. Williams allait très naturellement trouver sa place à travers ses premiers travaux sur les Roms Kalderash de Paris puis comme directeur du laboratoire à partir de 1995³.

Des Tsiganes à Django, de Django aux Manouches, des Manouches aux Tsiganes : le miroir éclaté

- 6 Patrick Williams co-organisa en 1986 un colloque international pour la revue *Études Tsiganes*, le premier ayant lieu en France, dont il dirigea également les actes⁴. C'est dans les années 1970-1980 que l'ethnologie des Tsiganes, jusque-là bien discrète, prit un tour scientifique avec toute une génération de jeunes chercheurs travaillant alors sur ce sujet en histoire (Henriette Asséo) et en anthropologie avec des figures comme Judith Okely, Michael Stewart, Alain Régnier, Leonardo Piasere pour citer ceux dont P. Williams était le plus proche. Chacun de ces chercheurs étudiait une communauté singulière tout en héritant d'une conception des Tsiganes comme groupe diversifié constitué de multiples sous-groupes, Manouches, Gitans, Roms, etc.
- 7 Cette conception linnéenne provenait pour beaucoup des travaux des philologues allemands de la fin du XVIII^e siècle qui, à la recherche des racines indo-européennes dans la langue allemande, avaient observé que la langue des Zigeuner (soit « Tsiganes » en allemand) comprenait de nombreux termes d'origine indienne. Naquit alors l'idée d'un peuple provenant d'Inde qui, à travers ses pérégrinations, se serait diversifié en de nombreux sous-groupes, hypothèse ayant donné lieu à la publication d'un ouvrage de Heinrich Moritz Gottlieb Grellmann très souvent réédité⁵. En France, l'historien François de Vaux de Foletier avait publié dès 1961 *Les Tsiganes dans l'ancienne France*, puis en 1970, *Mille ans d'histoire des Tsiganes*⁶. L'entité « Les Tsiganes » semblait alors aller de soi comme base de départ pour l'ensemble des travaux des chercheurs de cette génération. Ce qu'on retrouve donc dans le titre de la publication chez L'Harmattan de la thèse de Williams (*Mariage tsigane*)⁷ dont le titre original était pourtant *Une cérémonie de demande en mariage chez les Roms de Paris*.
- 8 En 1991, Williams prit ses distances avec la forme académique que revêtait sa thèse ou encore les actes du colloque d'Études Tsiganes en publiant *Django*⁸, ouvrage qui passa inaperçu dans le monde de l'anthropologie, car il fut plutôt considéré comme une biographie de Django Reinhard. Pourtant il s'agissait bien là d'un ouvrage d'anthropologie puisque le premier chapitre, qui s'intitule « Manouche » est suivi, après quelques lignes d'introduction du sous-titre « Les Tsiganes et le jazz ».

À l'ouverture du livre, le lecteur passe donc du nom « unique » d'un personnage célèbre tel qu'il est inscrit sur la couverture, à son appartenance à un sous-groupe ethnique que sont les Manouches puis, quelques lignes plus bas à une entité plus vaste, celle des Tsiganes. Cette articulation entre un individu, sa communauté familiale et un ensemble plus large inscrit tout de suite l'ouvrage dans le domaine de l'ethnologie plutôt que dans celui du genre biographique. Il en résulte que ce livre, *Django*, propose dès la première page de réfléchir à une problématique de type anthropologique dans laquelle interagissent non seulement les Tsiganes avec ceux qui ne le sont pas, les gadjé donc, mais qui se complexifie du fait que les dits Tsiganes n'existent qu'à travers la dispersion de multiples groupes composés eux-mêmes d'individus singuliers dont certains, tel Django, peuvent même parvenir à une notoriété mondiale.

- 9 Or Django était manouche, et les Manouches ne prononcent pas publiquement ou à voix haute le nom de leurs morts, thème central de *Nous on en parle pas, des vivants et des morts chez les Manouches*, l'ouvrage que Williams publia deux ans plus tard. Chaque nom manouche, le « lap », doit donc se différencier de celui d'un défunt et apparaître comme étant toujours unique pour éviter d'appeler le mort en nommant le vivant, du moins au sein de la société de connaissances. Dès lors, et de par l'unicité de son nom, loin de se fondre dans la communauté, chaque Manouche est doté d'une identité particulièrement « forte », ce qui signifie que le groupe doit être sans cesse considéré comme constituant, avant tout, un réseau actif d'individus. Dans le cas de Django Reinhardt, du fait de sa notoriété auprès des gadjé, « Django » est un lap particulièrement unique puisque nul ne peut en ignorer l'existence. Résumé à ce simple nom, le titre de l'ouvrage suggère donc que toute anthropologie des Tsiganes doit prendre en compte la puissance et l'unicité de l'individu, et peut-être même partir de lui avant de se prononcer sur les particularités des communautés dont il est issu. C'est ce qu'a fait Patrick Williams en publiant tout d'abord *Django*, démarche singulière qui se distingue des ethnographies habituelles, lesquelles s'appuient initialement le plus souvent sur l'étude d'un groupe et non d'un individu.
- 10 Williams avait donc posé dans cet ouvrage, sans l'exprimer cependant de manière explicite, une question qui concernait non seulement le champ des études tsiganes mais l'anthropologie tout entière. À quel groupe d'appartenance peut être rattaché un individu ? À quelle culture ? Autrement dit, après son étude très classique du mariage chez les Roms Kalderash qui concernait donc une « communauté », avec ses rites, ses institutions, etc., *Django* renversait la perspective en focalisant le regard sur un individu, certes étonnant, mais au demeurant, en tous sens singulier. À quel groupe rattacher *Django* ? Aux Manouches, certainement. Aux Tsiganes en général, oui, si ceux-ci, comme les frères Ferret, Gitanes, étaient musiciens. Aux gadjé, certainement également, puisqu'il était ami avec nombre d'entre eux, dont notamment Georges Delaunay, mais aussi aux musiciens de jazz. Dès *Django*, la taxonomie appliquée aux Tsiganes éclate pour se disperser en de multiples réseaux d'appartenance, qui se chevauchent et se croisent.

La mort chez les Manouches et la résurrection de Django Reinhardt

- 11 En 1993, parue *Nous, on n'en parle pas*, l'étude que P. Williams a consacrée au silence porté sur le nom des morts chez les Manouches. L'ouvrage va connaître un très bon

accueil et, au fil du temps, sera traduit en bulgare, italien, espagnol (au Mexique), anglais (par l'Université de Chicago) et réédité dans les années 2000. Ce fut en quelque sorte le « best-seller » de Patrick Williams. Pourtant, le ton, le style, la façon de traiter cette ethnographie se sont complètement affranchis de l'académisme de *Mariage tsigane*, ce qui lui confère un statut marginal par rapport à un certain classicisme ethnographique, et si j'ose dire, périphérique. Suite à ce succès (d'estime !), Patrick Williams va intervenir dans de nombreux colloques, séminaires, conférences... diriger un certain nombre de thèses, toutes de grandes qualités, publier des articles, diriger des ouvrages collectifs, animer pendant huit ans le séminaire d'anthropologie du jazz, lequel accueillera plus de cinquante intervenants, effectuer une tournée de conférences au Japon sur le jazz manouche en compagnie de Tchavolo Schmitt et de son groupe pour soudain, à partir de 2010, décider de se taire. Ou plutôt, refuser désormais de se prononcer sur les Tsiganes dans un champ académique et préférer se produire sur scène avec son ami Raymond Boni, guitariste de jazz, autour d'extraits de son nouveau livre, *Les quatre vies posthumes de Django Reinhardt. Trois fictions et une chronique*⁹.

- 12 Paru en 2010, l'ouvrage a de quoi troubler. À sa sortie, et pour ma part, je l'avais lu bien légèrement, le considérant comme une fantaisie littéraire de Williams alors qu'il m'apparaît maintenant, à la relecture, comme un grand ouvrage d'anthropologie. Il est composé de trois fictions (signées sous des identités différentes) dans lesquelles Django Reinhardt aurait survécu à son coma de 1953. Une « Chronique » conclut le livre, signée Patrick Williams, qui n'est peut-être qu'un hétéronyme de plus. En effet, le lyrisme et la fantaisie dominant dans les fictions et l'enthousiasme du lecteur vient brusquement buter contre l'austérité de cette dernière partie qui se présente comme le travail érudit d'un ethnologue pointilleux et soucieux de précision. Il est difficile de ne pas croire que P. Williams ait voulu forcer le trait et surjouer le rôle austère du chercheur de type académique qu'il était aussi. On songe bien sûr à Pessoa, comme chaque fois qu'il est question d'hétéronymes, si ce n'est que l'ouvrage global est bien signé Patrick Williams. Le statut de ce document est bien difficile à définir. Il ne s'agit pas d'une biographie, car le personnage principal est déjà mort à l'époque où se déroule chacun des récits de sa vie. Il pourrait passer pour un ensemble de nouvelles fantaisistes à la manière des *Vies imaginaires* de Marcel Schwob si la « Chronique » ne venait nous signifier clairement qu'il s'agit là d'un ouvrage d'anthropologie. Où est la fiction et où est l'analyse scientifique ?
- 13 En l'occurrence, dans les *Quatre vies posthumes de Django Reinhardt*, P. Williams propose tout d'abord des descriptions relevant indiscutablement du registre littéraire dans les trois nouvelles, pour articuler ensuite son propos à l'analyse, organisation qu'il reprendra dans son dernier ouvrage, *Tsiganes ou ces inconnus...* Plutôt que de s'appuyer sur des textes littéraires évoquant des Tsiganes, déjà publiés et qui tombent toujours dans de regrettables travers « exotisants », P. Williams, très conscient de la puissance cognitive des fictions, et quand même expert en matière d'anthropologie des Tsiganes, a préféré en être lui-même l'auteur afin de rester parfaitement maître de leur dimension anthropologique. Le numéro « Vérités de la fiction » de la revue *L'Homme* (175-176, 2005) est consacré à ce lien entre fiction et connaissance anthropologique. Pour autant, s'il traite principalement de l'usage de fictions déjà existantes par des anthropologues (essentiellement à partir de textes littéraires), ce dossier n'aborde pas la question de fictions dont les auteurs sont des anthropologues. En l'occurrence, P. Williams renoue avec une très antique manière de faire de la recherche, celle qui fait

appel à la mimésis. Les fines descriptions ethnographiques entremêlées au recours à l'imaginaire et traitant simultanément de Django Reinhardt, des Manouches, du monde du jazz, de la ville... n'ont d'autre objet dès lors que de servir au mieux la connaissance¹⁰. À l'image de la vie, telle qu'elle est, décloisonnée. « L'ethnologie des Tsiganes se révèle être une esthétique » écrit-il ailleurs¹¹, formulation prudente qui signifie peut-être que, pour l'auteur, toute ethnologie se doit d'être esthétique.

- 14 La première fiction évoque un concert réunissant Django et Thelonius Monk dans les années soixante, soit plus de quinze ans après la disparition réelle de Django Reinhardt. Bien que se situant dans le domaine de l'imaginaire, ce récit est le lieu d'évocation à la fois du monde du jazz de cette époque et d'interminables errances dans Paris où le héros, Django, entraîne le narrateur, un jeune journaliste de jazz (ce que fut longtemps également P. Williams) de café en café, de restaurant en restaurant, etc. La deuxième histoire se déroule à New York. Django, rescapé de son attaque cérébrale, vit désormais en haut d'un gratte-ciel, enregistrant tous les bruits de la grande ville pour devenir un des maîtres de la musique concrète¹². Enfin, dans la troisième nouvelle, après un très long coma, Django se détache progressivement du monde manouche, de celui du jazz et, installé avec sa femme Naguine dans un hôtel de la rive droite, préfère passer ses journées à se promener dans tous les quartiers populaires environnants :

« Quand il franchissait le Père-Lachaise, la foire depuis longtemps battait son plein. Tout de suite, il se trouvait plongé dans une foule en excès. Personne évidemment ne prête attention à lui, tous sont là pour faire leur marché ! Enseveli et emporté par cette pagaille de corps qui se mélangent – il n'y a pas d'alternative à cette promiscuité – et par les cris qui jaillissent de toutes les directions – pas d'alternative non plus à ces clameurs qui font de vous leur prisonnier, il perd l'initiative de ses mouvements et n'a plus qu'à se laisser porter comme un somnambule. En même temps, rien ne lui échappe du spectacle qui s'offre à lui : les marchandises et les billets passent de main en main, les sacs et les paniers se remplissent, acheteurs et vendeurs échangent un sourire ou une plaisanterie, ces derniers, parfois jonglent avec les denrées qu'ils emballent, ils courent et danse derrière leurs étals mettant à profit l'espace libre dont ils disposent en contraste avec les allées saturées de monde¹³. »

- 15 Bien entendu, ce n'est pas Django Reinhardt qui rend compte d'une telle jouissance urbaine, mais bien Patrick Williams, directeur du laboratoire d'anthropologie urbaine durant de nombreuses années et fin observateur du quotidien. Là encore, plutôt que de publier des études répondant aux normes académiques, ce dont il s'abstint durant toute sa carrière en ce qui concerne l'anthropologie urbaine, c'est sous une forme littéraire qu'il préfère nous en rendre compte.

Tsiganes ou ces inconnus qu'on appelle aussi Gitans, Bohémiens, Roms...

- 16 Dans les années qui suivirent cette parution, outre ses performances musicales, Patrick Williams fut sollicité par une editrice nationale pour un livre qui rendrait compte de son parcours de chercheur, ceci dans le cadre d'une collection qu'elle lançait et qui rassemblerait d'autres travaux d'anthropologues renommés. Il s'attela donc à cette tâche pour apprendre, deux ans après, que la commanditaire avait renoncé à ce projet et que son travail lui restait sur les bras. Cette décision l'avait beaucoup affecté

d'autant plus que fatigué et amené à vivre sa retraite dans sa maison de Gouzon, dans la Creuse, il avait renoncé à présenter ce manuscrit à d'autres éditeurs.

- 17 Ce fut lors de ses funérailles que ses enfants me remirent une version imprimée de ce livre, me précisant que leur père avait également émis le souhait avant son décès que ce travail puisse être pris en charge par un éditeur de qualité. Sollicitées, les éditions des PUF acceptèrent immédiatement de s'en charger et l'ouvrage parut en août 2022 sous le titre *Tsiganes ou ces inconnus qu'on appelle aussi Gitans, Bohémiens, Roms, Gypsies, Manouches, Raboins, Gens du voyage...*
- 18 L'ouvrage est composé de deux grandes parties intitulées « Souvenirs » et « Définitions », la première étant axée sur le parcours de l'auteur, la seconde donnant lieu à une réflexion théorique d'une grande ampleur sur le concept, générique ou non, de « Tsiganes ».
- 19 « La rencontre est une expérience que la vie apporte et non une expérimentation de savant » nous dit l'auteur dans l'avant-propos. Dès lors, dans la première partie, les longues et très belles descriptions qui rendent compte de ses errances avec son ami Nini de campement en campement manouche dans la Creuse et le Puy-de-Dôme, comme des parcours de « chine » effectués avec ses amis (ses beaux-frères) roms dans le nord de Paris, sont d'autant plus précieuses qu'elles sont toujours chargées d'étonnement, sensation indispensable à toute recherche. La lecture en est passionnante et nul n'est besoin d'être anthropologue pour en apprécier toute la saveur. On saisit alors combien l'engagement total de P. Williams dans l'anthropologie a été précédé d'une longue et intense observation participante, laquelle ne pouvait déboucher, pour un intellectuel tel qu'il était aussi, que sur une recherche théorique.
- 20 Pourtant, dès la lecture de « Souvenirs », un constat s'impose : les Manouches et les Roms Kalderash de Paris n'ont pas grand-chose à voir ensemble. Une anecdote, drôle, en rend compte : alors qu'il vivait à Bondy, ses amis manouches de la Creuse, Garçonnet, son « parrain », Nouzri et Tchāvo de passage à Paris viennent le voir et ils se mettent alors à cuire dans le jardin des hérissons qu'ils avaient apportés de la Creuse. Encore en bottes de caoutchouc, tout empreints de l'odeur de la grillade, un moment précieux chez les Manouches, ils fêtent leurs retrouvailles autour de bières et de verres de vin quand trois Roms Kalderash, dont l'un est un beau-frère de P. Williams, des pasteurs pentecôtistes soigneusement vêtus de costumes et portant des chaussures italiennes, viennent lui rendre une visite impromptue. Ils sont alors invités à se rendre dans le salon pour y boire un verre de thé, coutume héritée du séjour en Russie des ancêtres de ces Roms. Puis Patrick Williams invite les Manouches qui étaient dans le jardin à les rejoindre pour faire des présentations. Alors que les Manouches en étaient au vin, les Roms les invitent à boire du thé, et P. Williams écrit :

« L'effarement qui se lut alors sur le visage de mes chasseurs les dispensa de toute réponse. Après quelques banalités, en français, du genre « Alors, vous êtes venus de loin ? » ou « Et vous avez de la famille par ici ? », l'entretien ne se prolongea pas. Garçonnet, Nouzri, Tchāvo et moi reprîmes le cours des rustiques agapes comme on saute dans un train qui vient juste de démarrer. Au passage, Garçonnet ne put s'empêcher de me questionner : *O is dox kaj pijens le ?* « C'est quoi ce qu'ils buvaient ? »

Le lendemain, quand nous rejoignîmes mon beau-frère pour l'accompagner avec sa famille à la fameuse réunion religieuse, il plaisanta :

- [...] « D'où tu les as sortis ceux-là ? [...] On a eu peur ! Tous autour du feu, dans cette fumée que faisaient vos bestioles là que vous mangez, vous, en cuisant sur les

braises [...] Ils avaient un couteau à la main ! Les femmes comme les hommes ! On a cru qu'ils allaient nous découper¹⁴ ! »

- 21 La deuxième partie, *Définitions*, est une réflexion beaucoup plus académique sur la diversité et la totalité. L'auteur y interroge les différents propos de chercheurs concernant l'idée de « peuple tsigane »/groupe particulier, en y assortissant les différentes hypothèses portant sur l'origine de ces populations, sur leur histoire, sur les passages d'une ethnologie de la totalité à celle de communautés particulières, mais aussi sur l'appartenance commune des Tsiganes et des Gadjé à un même monde, une même « encyclopédie » dit-il en s'appuyant sur Peirce. Car ce qui préoccupe l'anthropologue, ce n'est pas tant la spécificité de telle société humaine, ici les Tsiganes, mais bien, à travers l'étude de la périphérie, du centre, de la totalité, ce qu'elle dit de notre appartenance au monde.

« Publiquement, j'étais adopté dans la kumpania.

Égoïstement, je profitais des avantages que m'apportait une situation où je me trouvais à la fois dedans et dehors : la position de l'ethnologue.

Scientifiquement, je participais pleinement à la vague qui, dans le domaine des études tsiganes, a, en multipliant les monographies, introduit la rhapsodie là où régnait la classification.

À part moi, je découvrais que l'observation des Roms équivalait à l'exploration de l'Univers [...].

À la question (que je détestais) « Et tu travailles sur quoi en ce moment ? », aurais-je dû répondre : « J'ai l'air de m'intéresser aux modes d'organisation et de fonctionnement des sociétés dites "tsiganes", mais en réalité, ce que j'étudie en ce moment, c'est l'Univers, direct ! » ? C'est une aventure considérable. C'est une chance sans égale. C'est une ivresse qui ne passe pas. « J'ai tendu des cordes de clocher à clocher ; des guirlandes de fenêtre à fenêtre ; des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse¹⁵. »

BIBLIOGRAPHIE

AGAMBEN Giorgio, 2002 (1989), *Enfance et histoire*, Paris, Payot rivages.

BONTE Pierre et IZARD Michel (dir.), 1990, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Éditions des PUF.

GRELLMANN Heinrich Moritz Gottlieb, *Die Zigeuner, ein historischer Versuch über die Lebensart, Verfassung und Schicksale dieses Volkes in Europa, nebst ihrem Ursprunge*, 1783, paru en France sous le titre *Histoire des Bohémiens ou tableau des mœurs, usages et coutumes de ce peuple nomade...*, Paris, 1810, chez Joseph Chaumerot, librairie Palais Royal.

POUEYTO Jean-Luc, 2021, « Les Palais de la mémoire. Hommage à Patrick Williams », *Ethnographiques.org*, éd. numérique, n° 41, juin 2021, <URL : <https://www.ethnographiques.org/2021/Poueyto2>>

RIMBAUD Arthur, 2009, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard.

SCHAFFER Jean-Marie, 1999, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Éditions du Seuil.

- VAUX DE FOLETIER François (de), 1961, *Les Tsiganes dans l'ancienne France*, Paris, Éditions Connaissance du monde.
- VAUX DE FOLETIER François (de), 1970, *Mille ans d'histoire des Tsiganes*, Paris, Éditions Fayard.
- WILLIAMS Patrick, 1986, *Mariage tsigane, une cérémonie de fiançailles chez les Roms de Paris*, Paris, L'Harmattan.
- WILLIAMS Patrick (dir.), 1989, *Tsiganes : identité, évolution*, Paris, Études Tsiganes et Syros Alternatives.
- WILLIAMS Patrick, 1991, *Django*, Montpellier, Éditions du Limon.
- WILLIAMS Patrick, 2010, *Les quatre vies posthumes de Django Reinhardt. Trois fictions et une chronique*, Marseille, Éditions Parenthèses.
- WILLIAMS Patrick, 2022, *Tsiganes ou ces inconnus qu'on appelle aussi Gitans, Bohémiens, Roms, Gypsies, Manouches, Raboins, Gens du voyage...*, Paris, Éditions des PUF.

NOTES

1. P. Williams, 1986.
2. Voir l'article de Anne Raulin, *Mes mots d'hommage à Patrick Williams*, en ligne à l'URL : <https://books.openedition.org/cths/18438>
3. P. Williams est aussi l'auteur de l'article *Anthropologie urbaine* dans le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* de P. Bonte et M. Izard.
4. P. Williams, 1989.
5. H. M. G. Grellmann, 1783, 1810.
6. Vaux de Foletier, 1961, Vaux de Foletier, 1970.
7. P. Williams, 1986.
8. P. Williams, 1991.
9. P. Williams, 2010.
10. Giorgio Agamben écrit ainsi : « En tant que médiatrice entre sens et intellect, permettant dans le fantasme l'union entre la forme sensible et l'intellect possible, elle occupe dans la culture antique et médiévale le lieu même que notre culture assigne à l'expérience. Loin d'être quelque chose d'irréel, le *mundus imaginabilis* a sa propre plénitude entre le *mundus sensibilis* et le *mundus intellegibilis* ; il conditionne même leur mise en communication, c'est-à-dire la connaissance ». G. Agamben, 2002. Voir également sur cette question Schaffer, 1999.
11. P. Williams, 2022, 417.
12. Voir à ce propos mon article, Poueyto, 2021.
13. P. Williams 2010, 211.
14. P. Williams, 2022, 252.
15. *Ibid.* p. 340, cette citation est tirée des *Illuminations* de Rimbaud, p. 132.

RÉSUMÉS

Pour Patrick Williams, décédé en janvier 2021, anthropologue des Tsiganes, du jazz mais aussi de la ville, écrivain, poète, homme de théâtre... la vie et la recherche ne firent qu'un. Venu à l'ethnologie après avoir beaucoup fréquenté les Manouches de la Creuse dans sa jeunesse puis fondé une famille rom dans la banlieue parisienne, il n'eut de cesse d'interroger les périphéries aussi bien physiques qu'intellectuelles pour tenter de les comprendre à travers des formes d'écriture, de lecture, de théâtre aussi innovantes que rigoureuses.

AUTEUR

JEAN-LUC POUEYTO

Anthropologue, chercheur associé du LISST-CAS (UMR 5193)